

Amos Oz

Une panthère dans la cave



Amos Oz

Une panthère
dans la cave

*Traduit de l'hébreu
par Sylvie Cohen*

Gallimard

Amos Oz est né à Jérusalem en 1939. Il commence ses études dans cette ville et termine le cycle secondaire au kibboutz Houlida, dont il est membre depuis 1957. Après son service militaire, il travaille dans différents secteurs de l'exploitation agricole du kibboutz. Diplômé de littérature et de philosophie de l'Université hébraïque de Jérusalem, il a enseigné au lycée du kibboutz. Il est marié et père de trois enfants. Pendant la guerre des Six-Jours, officier de réserve, il a pris part au combat de blindés du Sinaï.

Il est connu pour ses articles politiques et idéologiques publiés en Israël et à l'étranger. Il a milité dans le mouvement antiannexionniste après la guerre de 1967. Invité par l'université d'Oxford, il a séjourné un an en Angleterre.

Traduit en quatorze langues, Amos Oz est l'auteur de plusieurs romans et nouvelles. C'est la parution de son premier roman, *Ailleurs peut-être*, qui, en 1971, l'a tout de suite imposé en France.

Il est la figure la plus marquante de cette « jeune » génération israélienne aujourd'hui arrivée à maturité. Militant pour une réconciliation israélo-arabe, il est devenu l'un des leaders du mouvement « La Paix maintenant ». Cet engagement est illustré par son ouvrage *Les voix d'Israël* paru en 1983. Amos Oz a reçu le prix Femina en 1988 pour son roman *La boîte noire* et le prix de la Paix en 1993.

À Dean, Nadav, Alon et Ya'el

On m'a très souvent qualifié de traître, dans ma vie. La première fois que cela se produisit, j'avais douze ans et j'habitais à la périphérie de Jérusalem. C'étaient les grandes vacances, moins d'un an avant la fin du mandat britannique et le début de la guerre qui préluda à la naissance de l'État d'Israël.

Un matin, un graffiti s'étalait en grosses lettres noires sur le mur de notre maison, sous la fenêtre de la cuisine : PROFI EST UN VIL TRAÎTRE ! Le mot « vil » suscita en moi une question qui reste toujours sans réponse à l'heure où j'écris ces pages : un traître peut-il ne pas être vil ? Sinon, pourquoi Chita Reznik (j'avais reconnu son écriture) s'était-il donné la peine d'ajouter ce mot ? Si oui, dans quels cas la trahison n'est-elle pas vile ?

J'étais haut comme trois pommes quand on m'affubla du surnom de Profi, le diminutif de professeur, à cause de ma passion pour les mots. Depuis lors, mon amour des mots ne s'est jamais démenti : je les collectionne, les classe, les mélange, les intervertis, les assemble. Un peu comme un numismate avec ses monnaies ou un joueur de cartes.

Papa avait remarqué l'inscription sous la fenêtre de la cuisine en allant chercher le journal, à 6 h 30. Au petit déjeuner, alors qu'il tartinait de confiture de framboise une tranche de pain complet, il planta soudain son couteau presque jusqu'au manche dans le pot et déclara posément :

– La bonne surprise que voilà ! Qu'a donc fait Son Excellence pour mériter cet honneur ?

Ma mère intervint :

– Ne commence pas à l'asticoter de bon matin. Ses camarades lui donnent assez de fil à retordre comme ça, tu ne crois pas ?

Papa était en kaki, comme la plupart de nos voisins, à cette époque. Il avait les gestes et la voix d'un homme sûr d'avoir raison. À l'aide de son couteau, il pécha un gros bloc de confiture dans le fond du pot, qu'il étendit uniformément sur son pain.

– Le fait est que, de nos jours, ce terme est galvaudé, commenta-t-il. Mais qu'est-ce qu'un traître ? Un homme déshonoré, assurément. Un homme qui, pour un profit douteux, collabore en secret avec l'ennemi contre son peuple, sa famille et ses amis. Il est plus méprisable qu'un criminel. Finis ton œuf, s'il te plaît. On dit dans le journal que les gens meurent de faim en Asie.

Maman s'empara de mon assiette et termina mon œuf et le reste de ma tartine de confiture, moins par gourmandise que par esprit de concorde.

– On ne trahit pas quand on aime, affirma-t-elle.

Elle ne s'adressait ni à mon père ni à moi mais, à en juger par la direction de son regard, à un clou, fixé au-dessus du réfrigérateur pour un usage indéfini.

Le petit déjeuner avalé, mes parents se hâtèrent d'attraper le bus pour se rendre au travail. Je restai seul, disposant d'un océan de temps jusqu'au soir, vu que c'étaient les grandes vacances. Je commençai par débarrasser la table et par remettre chaque chose à sa place, dans le réfrigérateur, les placards et l'évier, pour ne plus rien avoir à faire de la journée. Je lavai la vaisselle et la mis à sécher sur l'égouttoir. Ensuite, je fermai les fenêtres et les volets de l'appartement, qui se transforma en antre obscur. Le soleil et la poussière du désert risquaient d'endommager les livres de mon père, dont quelques volumes rares, qui tapissaient les murs. Je lus le journal, le repliai, le déposai sur un coin de la table de la cuisine et rangeai la broche de ma mère dans son tiroir. J'accomplissais toutes ces tâches non pour expier ma trahison mais par amour de l'ordre. Aujourd'hui encore, matin et soir, j'ai l'habitude de faire une ronde d'inspection pour remettre chaque chose à sa place. Tenez, il y a cinq minutes, tandis que j'écrivais que je fermais les fenêtres et les volets, je me suis interrompu pour aller refermer la porte de la salle de bains qui aurait sans doute préféré rester ouverte, à en croire le couinement qu'elle a émis.

Cet été-là, mon père et ma mère partaient tous les matins à 8 heures et rentraient à 18 heures. Mon déjeuner m'attendait dans le réfrigérateur et la journée s'étendait à perte de vue. Le jeu pouvait commencer, par exemple, par un petit groupe de cinq à dix soldats disposés sur le paillason, ou des pionniers, des arpenteurs, des cantonniers, des bâtisseurs de fortifications avec lesquels, petit à petit, je parviendrais à vaincre les éléments naturels, à triompher de mes ennemis, conquérir de vastes espaces, édifier des villes et des villages et les relier par un réseau routier.

Papa était correcteur dans une petite maison d'édition où il faisait également office de directeur adjoint. La nuit, assis à son bureau jusqu'à 2 ou 3 heures du matin, encerclé par les ombres que dispensaient les étagères de sa bibliothèque, le corps noyé dans l'obscurité, sa tête grisonnante émergeant du halo de lumière de la lampe, les épaules tombantes, comme s'il gravissait laborieusement les parois du gouffre séparant les piles de livres posées sur sa table, il mettait en fiches les notes préparatoires à son ouvrage sur l'histoire des Juifs de Pologne. C'était un homme à cheval sur les principes, réfléchi et profondément épris de justice.

Maman aimait lever son verre de thé à moitié vide à travers lequel elle contemplait la lumière bleutée qui filtrait par la fenêtre. Parfois, elle le pressait contre sa joue, comme pour y puiser un peu de chaleur. Elle enseignait dans un orphelinat d'enfants qui, ayant réussi à échapper aux nazis en se cachant dans des monastères ou dans des villages isolés, nous arrivaient, disait-elle, « directement de l'obscur vallée de l'ombre de la mort. D'où qu'ils viennent, l'homme est un loup pour l'homme, rectifiait-elle aussitôt. Même les réfugiés. Même les enfants. » Dans mon esprit, ces villages isolés devenaient des visions de cauchemar peuplées de loups-garous hantant l'obscur vallée de l'ombre de la mort. J'aimais l'association des mots obscur vallée, qui évoquaient une plaine plongée dans les ténèbres, des monastères et des caves. Quant à l'expression « l'ombre de la mort », elle me plaisait d'autant plus que je n'en comprenais pas très bien le sens. En murmurant « l'ombre de la mort », je croyais entendre un son profond et étouffé, assez semblable à la touche la plus grave d'un piano, un son voilé qui répercutait de vagues échos : comme si l'irréparable venait de s'accomplir.

Je retournai à la cuisine. J'avais lu dans le journal que nous vivions une époque historique qui engageait toutes nos ressources morales. On disait aussi que les Anglais projetaient une ombre menaçante sur le peuple hébreu qui allait devoir surmonter l'épreuve.

Je sortis en surveillant du coin de l'œil, comme dans la Résistance, que personne ne m'épiait : un inconnu portant des lunettes de soleil qui, derrière le paravent de son journal, se dissimulerait dans la pénombre du porche de l'immeuble d'en face, par exemple. Mais chacun dans la rue semblait vaquer à ses occupations habituelles : le marchand d'agrumes édifiait un mur de cageots vides. Le commis de l'épicerie Sinopsky Frères traînait une charrette à bras dont les roues grinçaient. La vieille Pani Ostrowska, qui n'avait pas d'enfants, balayait sans relâche le trottoir devant sa porte – c'était probablement la troisième fois, ce matin. Assise sur son balcon, le docteur Gryphius, qui était célibataire, établissait des fiches : papa l'aidait dans ses recherches en vue de la rédaction d'une chronique des Juifs de sa ville natale, Rosenheim. Les rênes mollement posées sur ses genoux, le marchand de pétrole conduisait nonchalamment sa carriole tout en agitant une sonnette et en fredonnant une mélodie mélancolique en yiddish à l'intention de son cheval. Je me plantai devant les lettres noires PROFIT EST UN VIL TRAITRE, que j'examinai minutieusement au cas où j'aurais laissé échapper un infime détail qui aurait pu m'éclairer. En raison de la précipitation ou de la peur, la dernière lettre du mot *boged*, « traître », ressemblait à un *z*, de sorte que je devenais non pas un vil traître mais un vil adulte, *boger*. Ce jour-là, j'aurais donné n'importe quoi pour être adulte, justement.

Chita Reznik avait perpétré un acte à la Balaam.

M. Zorobabel Gihon, notre professeur de Bible, nous en avait expliqué la signification : « On parle d'un acte à la Balaam quand une malédiction se change en bénédiction. Prenez par exemple le ministre anglais, Ernest Bevin, quand il proclama devant le Parlement de Londres que les Juifs étaient un peuple entêté. C'est un acte à la Balaam. »

M. Gihon avait coutume de truffier ses cours de plaisanteries qui n'étaient pas drôles. Sa femme lui servait souvent de tête de Turc. Pour illustrer le verset du Livre des Rois à propos des fouets et des scorpions, il énonça un jour : « Les

scorpions sont cent fois pires que les fouets. Je vous châtie avec des fouets et mon épouse me châtie avec des scorpions. » Ou encore : « Nous trouvons dans l'Ecclésiaste, chapitre VII, le verset suivant : “Tel le bruit des épines sous la marmite.” C'est un peu comme Mme Gihon quand elle essaie de chanter. »

Un soir, pendant le dîner, je fis la déclaration suivante :

– Mon professeur de Bible, M. Gihon, vous savez, il trompe sa femme en classe tous les jours.

Papa lança un coup d'œil à maman :

– Décidément, ton fils a perdu la raison. (Mon père affectionnait l'adverbe décidément, de même que indubitablement, effectivement, assurément.)

– Au lieu de l'humilier, tu ferais peut-être mieux d'essayer de comprendre ce qu'il veut dire, rétorqua ma mère. Tu ne l'écoutes jamais vraiment. Ni moi ni personne, d'ailleurs. Seulement le bulletin d'informations à la radio, et encore.

– En ce monde les choses ont au moins deux côtés, répliqua placidement papa, refusant par principe que la discussion dégénère en dispute. À l'exception de certaines âmes volcaniques, tout le monde le sait.

Si les « âmes volcaniques » me laissaient perplexe, je savais pertinemment que ce n'était pas le moment de demander des éclaircissements. Je laissai donc passer une bonne minute de silence – parfois s'instauraient entre eux des silences qui ressemblaient à des empoignades – avant de lancer :

– Sauf une ombre.

Les lunettes au milieu du nez, papa hocha la tête en me jetant un regard sceptique, un de ces regards qui évoquaient le verset biblique que nous avons étudié en classe : « Il espéra qu'elle produirait des raisins, mais elle produisit du verjus », et, par-dessus ses lunettes, ses yeux bleus ne cachaient pas la déception qu'il éprouvait envers ma personne en particulier, la jeunesse en général et l'échec du système pédagogique auquel il avait confié un papillon et qui lui avait rendu une chrysalide.

– À quelle ombre penses-tu ? Où est-elle, cette ombre ?

– Au lieu de le faire taire, intervint maman, tâche de comprendre ce qu'il essaie d'exprimer. Je suis sûre qu'il cherche à dire quelque chose.

– Bon. Assurément. Eh bien, voyons, qu'est-ce que Son Excellence veut démontrer, ce soir ? De quelle ombre mystérieuse désires-tu nous parler, cette fois ? « C'est l'ombre des montagnes que tu vois pareille à des hommes ! » ou alors « Tel un esclave qui aspire après l'ombre » ?

Je me levai pour aller me coucher. Je ne lui devais aucune explication. Pourtant, par bonté d'âme, j'énonçai :

– Sauf une ombre, papa. Tu as dit tout à l'heure qu'en ce monde les choses ont au moins deux côtés. Tu n'as pas tout à fait raison. Tu as oublié qu'une ombre, par exemple, n'a qu'un côté. Vérifie si tu ne me crois pas. Tu pourrais même tenter une ou deux expériences. C'est toi-même qui m'a appris qu'il y a toujours une exception à la règle et qu'il ne faut jamais généraliser. Tu as oublié tes propres leçons.

Sur ces mots, je me levai, débarrassai la table et regagnai ma chambre.

Assis au bureau de papa, je pris sur l'étagère le gros dictionnaire et l'encyclopédie et, comme je l'avais vu faire des centaines de fois, j'entrepris de dresser une liste de mots sur une fiche vierge :

TRAÎTRE : délateur, dénonciateur, espion, intrigant, déserteur, transfuge, collaborateur, agent secret, taupe, agent double, indic, renégat, parjure, vendu, provocateur, Brutus (*cf.* Rome*), Quisling (*cf.* Norvège*), Judas (de *Judas Iscariote*, disciple de Jésus qui, selon les Évangiles, le trahit et le livra). *Spécialt.* Qui n'est pas fidèle en amour. Infidèle, adultère, fourbe. *Fig.* Dissimulé, hypocrite, simulateur, déloyal, double jeu, tortueux. *Bibl.* « Une dent cassée, et un pied chancelant, telle est la confiance mise dans un traître le jour de l'adversité. » (Prov. XXV, 19.)

Je refermai le dictionnaire. J'avais le vertige. Cette liste avait pris l'aspect d'une forêt dense où un entrelacs de sentiers sinueux s'enfonçait dans les sous-bois : ils se croisaient fugitivement avant de se séparer et de se perdre dans un labyrinthe inextricable de grottes, d'anfractuosités, de gorges inaccessibles – un monde étrange et fabuleux. Quel était le dénominateur commun entre un transfuge et un vendu, un agent double et un adultère, un hypocrite et une taupe, un parjure et un provocateur ? Qu'était-ce qu'un esprit tortueux ? Quels sombres agissements Brutus et Quisling avaient-ils commis ? Sans parler d'entrelacs, entrelacer, entrecroiser, entremêler, entrelarder... Aujourd'hui encore, malheur à moi si j'ouvre une encyclopédie ou un dictionnaire pendant que je travaille, c'est une demi-journée perdue. Ce matin-là, en croisant au large de l'encyclopédie, j'avais oublié qui j'étais, un traître, un pinailleur ou un fou, peu m'importait : j'avais aperçu des tribus sauvages de Papouasie avec leurs terrifiantes peintures de guerre, abordé d'étranges cratères à la surface de planètes en proie aux flammes de l'enfer ou, au contraire, figées dans des

ténèbres éternelles (est-ce là le repaire de l'ombre de la mort ?) et des îles, j'avais erré à travers les marécages originels, rencontré des cannibales et des ermites, des Juifs à la peau noire dont l'origine remontait à la reine de Saba et appris que les continents s'éloignaient les uns des autres d'un demi-millimètre chaque année. (Jusqu'à quand cette dérive allait-elle se prolonger ? Dans quelques milliards d'années, à cause de la rotondité de la Terre, ne finiraient-ils pas par se rencontrer de l'autre côté ?) Ensuite, je consultai les articles Brutus et Quisling et, en cherchant Judas Iscariote, je tombai sur « les années-lumière » qui me procurèrent une joie indicible.

À midi, la faim me ramena des origines de l'univers à la cuisine. Debout, j'engloutis ce que ma mère avait préparé et entreposé dans le réfrigérateur à mon intention : de la semoule, une boulette de viande et de la soupe. « N'oublie pas de réchauffer ton déjeuner quelques minutes sur le gaz et assure-toi d'avoir bien éteint après. » Mais je n'en fis rien : je n'avais pas de temps à perdre. J'expédiai mon repas en vitesse et retournai bien vite à la fuite des galaxies. Brusquement, je remarquai, glissée sous la porte, une feuille de papier pliée en deux où je déchiffrai l'écriture de Ben Hur : *Avis au vil traître. Ce soir, à 18 h 30, tu devras te présenter sans faute à Tel Arza, là où tu sais, afin de comparaître devant la cour matriale pour haute trahison, en l'occurrence pour avoir farternisé avec l'ennemi anglais. Signés : l'OLOM, le GQG, la section chargée de la sécurité intérieure et des interrogatoires. NB : Apporte un pull, une gourde et de bonnes chaussures car le procès risque de durer toute la nuit.*

Je commençai par corriger au crayon les fautes d'orthographe « farternisé » et « matriale », puis j'appris le message par cœur, comme le préconisait le règlement, avant de le brûler dans la cuisine, de jeter la cendre dans les toilettes et de tirer la chasse pour ne laisser aucun indice, dans le cas où l'ennemi entreprendrait des perquisitions. De retour dans le bureau, je tentai de revenir aux galaxies et aux années-lumière, mais les unes s'étaient évanouies et les autres s'étaient éteintes. Prélevant néanmoins une nouvelle fiche sur la pile, j'y

inscrivis ce qui suit : *la situation est très préoccupante*. Et j'ajoutai : *mais nous ne flancherons pas*. Je déchirai ensuite la fiche et remis le dictionnaire et l'encyclopédie à leur place. J'avais la frousse.

Je devais me ressaisir sans tarder.

Mais comment ?

Je décidai de mettre un peu d'ordre dans ma collection de timbres : je n'avais qu'un seul timbre de La Barbade et de la Nouvelle-Calédonie respectivement. Je réussis à les localiser dans le grand Atlas allemand. Je me mis en quête de chocolat mais n'en trouvai pas. Finalement, je retournai à la cuisine et léchai deux cuillerées de la confiture de framboise de papa.

C'était inutile. Ça n'allait pas bien du tout.

Une ville de pierre disséminée sur des collines, telle est l'image que j'ai gardée de Jérusalem, le dernier été du mandat britannique. En fait, plutôt qu'une ville, c'étaient des quartiers isolés les uns des autres par des terrains vagues, envahis par les ronces et les cailloux. Des tanks anglais aux meurtrières à demi baissées, comme éblouies par la trop vive lumière, surgissaient parfois au coin des rues, la mitrailleuse braquée droit devant – on aurait dit un doigt levé vers vous.

À l'aube, des jeunes gens allaient placarder les murs et les poteaux électriques de tracts de la Résistance. Ce sujet galvanisait les invités dans notre cour, les samedis après-midi, entre une noria de tasses de thé brûlant et les biscuits confectionnés par ma mère (je l'aidais en décorant les gâteaux à l'aide d'emporte-pièces en forme de fleurs ou d'étoiles). Lors de ces polémiques, mes parents et leurs hôtes usaient de mots comme persécutions, extermination, rédemption, manifestations, renseignements, héritage, réfugiés, siège, Hadj Amin, militants, kibboutzim, Livre blanc, Haganah, modération, implantations, gangs, conscience collective, émeutes, protestations, immigration clandestine. Parfois, l'un de nos visiteurs, un homme maigre, perpétuellement pâle et réservé, une cigarette fichée entre ses doigts tremblants, la chemise boutonnée jusqu'au cou, les poches remplies de carnets et de notes, perdait son sang-froid : dans un accès de colère mesurée, il crachait des expressions telles que : « comme des moutons à l'abattoir », ou « le statut de “protégé” des Juifs » puis, pour atténuer quelque peu la gêne, il s'empressait d'ajouter : « Mais, Dieu nous en préserve, nous ne devons en aucun cas nous diviser, nous sommes tous logés à la même enseigne. »

M. Lazarus, tailleur et Berlinois d'origine, emménagea dans la buanderie vide, sur le toit de notre immeuble, après qu'on y eut installé un lavabo et l'électricité. C'était un homme de petite taille, affligé de des nerveux – il clignait constamment des yeux et hochait perpétuellement la tête –, qui, malgré la chaleur, n'ôtait jamais le veston gris qu'il revêtait par-dessus son gilet. Il portait également un mètre vert en sautoir, tel un collier. On disait que sa femme et ses enfants avaient été assassinés par Hitler. Comment lui-même avait-il survécu ? Des rumeurs contradictoires couraient à ce sujet. Quant à moi, je me méfiais : qu'en savait-on ? Après tout, M. Lazarus restait muet sur ce qui s'était passé là-bas. Dans le hall d'entrée, il suspendit une pancarte en carton, moitié en allemand, que je ne comprenais pas, et moitié en hébreu que maman avait rédigée sur sa prière : *Maître tailleur, coupeur et couturier de Berlin. Exécute toutes commandes et retouches suivant la dernière mode. Prix raisonnables. Crédit accepté.* Un ou deux jours plus tard, la partie en allemand avait été arrachée : la langue des assassins ne saurait être utilisée chez nous.

Ayant déniché un vieux gilet au fond d'une armoire, papa m'envoya sur le toit afin de demander à M. Lazarus d'avoir l'obligeance de changer les boutons et de renforcer les coutures.

– C'est indubitablement une nippe immettable, dit mon père, mais il semble crever la faim, là-haut, et il est décevant impossible de lui faire la charité. On peut essayer avec ça. Il changera les boutons. Ce sera toujours quelques sous de pris. Et il aura l'impression qu'on lui témoigne de l'estime.

– D'accord, c'est une bonne idée, intervint maman. Mais pourquoi lui envoyer le gosse ? Vas-y toi-même, bavarde un peu avec lui et invite-le à venir prendre le thé à la maison.

– Absolument, répondit papa, déconfit, avant d'ajouter un peu plus tard d'un ton décidé : Assurément. Il faut absolument l'inviter.

À l'aide de vieux sommiers défoncés, consolidés avec du fil de fer, M. Lazarus aménagea une sorte de poulailler où il répandit la paille d'un vieux

matelas : il y installa six poules et demanda à maman de compléter la moitié restante de la pancarte : *Œufs frais à vendre*. Mais il n'accepta jamais de céder une de ses poules, pas même les veilles de fête. On disait qu'il avait donné un nom à chacune d'entre elles et que, la nuit, il montait sur le toit pour s'assurer qu'elles dormaient paisiblement. Un jour que Chita Reznik et moi étions cachés derrière les réservoirs d'eau, nous le surprîmes en grande conversation avec ses volatiles. En allemand. Il protestait, insistait, argumentait, voire leur fredonnait un air. De temps à autre, j'allais leur apporter quelques quignons de pain ou des lentilles avariées que ma mère m'avait demandé de trier. Tandis que je nourrissais ses poules, je tombai sur M. Lazarus, qui, à une ou deux reprises, m'effleura l'épaule du bout des doigts avant de secouer sa main comme s'il venait de se brûler. Ils étaient nombreux chez nous à soliloquer ou à converser avec un interlocuteur invisible.

Sur le toit, derrière le poulailler de M. Lazarus, j'avais installé un poste d'observation d'où je pouvais parfaitement surveiller les terrasses et même le camp militaire britannique. Dissimulé derrière les chauffe-eau, j'assistais à l'appel du soir en prenant des notes sur un calepin puis, visant soigneusement, je semais la mort d'une seule rafale.

De mon perchoir, j'apercevais également les villages arabes éparpillés à flanc de colline, le mont Scopus et le mont des Oliviers qui marquaient la limite du désert et, encore plus loin, vers le sud-est, la colline du mauvais conseil au sommet de laquelle se dressait le palais du haut-commissaire britannique. Cet été-là, j'avais mis sur pied les derniers préparatifs de l'assaut du palais, à partir de trois directions différentes, et rédigé un résumé du discours que je prononcerais d'une voix ferme devant le haut-commissaire, une fois ce dernier capturé et conduit pour interrogatoire dans mon repaire, sur le toit.

Un matin, alors que j'inspectais de là-haut la fenêtre de la chambre de Ben Hur – je le suspectais d'être pris en filature –, j'eus la surprise de voir apparaître sa sœur aînée, Yardena. Debout au milieu de la pièce, elle virevolta par deux

fois sur la pointe des pieds, avec la grâce d'une danseuse, puis, déboutonnant inopinément son peignoir, elle l'ôta et le troqua contre une robe. Entre le peignoir et la robe, trois taches plus foncées surgirent fugitivement sur sa peau laiteuse, dans le creux de ses aisselles et au bas du ventre – un îlot sombre, étourdissant –, aussitôt masquées par la robe qui, tel un rideau, la recouvrit de la gorge aux genoux avant que je n'aie le temps de voir ce que j'avais vu, de battre en retraite ou de fermer les yeux : ce que j'aurais effectivement fait si les choses ne s'étaient pas passées si vite. Je vais mourir, songeai-je. Je mérite la mort à cause de ça.

Yardena avait un fiancé et un ex-fiancé, en plus, disait-on, d'un chasseur de Galilée, d'un poète du mont Scopus et d'un timide admirateur qui se contentait de la contempler tristement sans jamais oser lui dire autre chose que « bonjour » et « quelle belle journée ! ». L'hiver précédent, j'avais fait lire à Yardena deux de mes poèmes et, quelques jours plus tard, elle m'avait dit que, à son avis, je ne m'arrêterais pas là. Ces paroles m'avaient transporté plus que tous les compliments que, par la suite, on m'adressa au cours de ma carrière d'écrivain.

Ce soir-là, je résolus de prendre mon courage à deux mains pour lui parler ou, du moins, lui écrire que je m'excusais en lui expliquant que je n'avais pas fait exprès de la regarder et que, d'ailleurs, je n'avais rien vu. Finalement, je me ravisai car je n'étais pas sûr qu'elle m'avait aperçu, sur le toit d'en face. Et si elle ne m'avait pas repéré ? Je formais des vœux pour que ce fût vrai tout en espérant le contraire.

Je connaissais par cœur tous les quartiers, villages, collines et tours visibles de mon observatoire. Dans l'épicerie Sinopsky Frères, dans la salle d'attente du dispensaire, sur le balcon des Dorsion, les voisins d'en face, devant le kiosque à journaux Shibboleth, les frontières du futur État d'Israël étaient l'unique sujet de conversation. Inclurait-il Jérusalem ? Les Anglais maintiendraient-ils une base navale à Haïfa ? Et la Galilée ? Le désert ? Certains espéraient que les

forces armées du monde civilisé viendraient nous protéger du danger d'extermination que représentaient les Arabes assoiffés de sang. (Chez nous, chaque nation avait un qualificatif convenu, un peu comme un prénom suivi du patronyme : la perfide Albion, l'immonde Allemagne, la lointaine Chine, la Russie soviétique et la riche Amérique. Plus bas, sur la côte, se trouvait l'effervescente Tel-Aviv. Au loin, en Galilée, dans les vallées, c'était la laborieuse Terre d'Israël. Les Arabes étaient assoiffés de sang. On appelait le reste du monde de diverses façons, en fonction de l'air du temps : civilisé, libre, vaste, hypocrite. On disait parfois : le monde qui savait et n'a rien dit. Ou encore : le monde ne laissera pas passer ça sans rien dire.)

En attendant le départ des Anglais et la création de l'État d'Israël, l'épicier et le marchand de primeurs ouvraient à 7 heures et fermaient à 18 heures, avant le couvre-feu. Les voisins, les Dorsion, le docteur Gryphius, Ben Hur, ses parents et nous-mêmes nous réunissions chez le docteur Buster, qui possédait une radio. Nous suivions le bulletin de la Voix de Jérusalem dans un silence lugubre. Quelquefois, à la tombée de la nuit, le volume baissé au minimum, nous écoutions les émissions clandestines de la Voix de Sion combattante. Après les informations, il nous arrivait d'attendre le communiqué concernant les personnes disparues dans l'espoir qu'un membre de la famille, que nous croyions mort en Europe, aurait survécu et se trouverait chez nous ou à Chypre, dans un camp de personnes déplacées établi par les Anglais.

À ce moment-là, un silence pareil à un rideau agité par une légère brise nocturne régnait dans la pièce. Mais, aussitôt le bouton de la radio tourné, tout le monde se mettait à parler en même temps. Sans répit. Qu'était-il arrivé, qu'allait-il se passer, pouvait-on ou devait-on agir, qu'était-il encore possible ou opportun de faire : une pause, semblait-il, aurait entraîné une épouvantable catastrophe. Et, quand un silence efflanqué, gris et froid, se profilait derrière une épaule, on s'empressait de le faire taire.

On lisait les journaux qui, une fois terminés, passaient de main en main : *Davar*, *Hamashkif*, *Hatsofeh* et *Ha'aretz*. Et, parce que les jours paraissaient alors beaucoup plus longs que maintenant et que les journaux ne comportaient que quatre pages, on relisait le soir ce qui avait été défriché le matin : on se rassemblait par petits groupes sur le trottoir, devant l'épicerie Sinopsky Frères, pour comparer ce qu'avait écrit *Davar* à propos de notre force morale avec l'article de *Ha'aretz* concernant l'importance de la patience : y aurait-il, entre les lignes, un détail crucial qui aurait échappé à la première ou à la seconde lecture ?

Hormis M. Lazarus, le quartier abritait nombre de réfugiés originaires de Pologne, de Roumanie, d'Allemagne, de Hongrie ou de Russie. On ne les appelait pas réfugiés, ni pionniers ou citoyens mais « la colonie organisée », statut intermédiaire entre pionniers et réfugiés, face aux Anglais et aux Arabes et se démarquant des militants. Mais comment les distinguer ? Presque tous, pionniers, réfugiés ou militants, roulaient les *r* et accentuaient les *Z*, à l'exception des Orientaux qui, eux, grasseyaient les *r* et prononçaient les gutturales. Nos parents souhaitaient faire de leurs enfants une nouvelle génération de Juifs : un peuple de soldats et de cultivateurs à la large carrure. Ils nous gavaient de foies de volaille et de fruits afin que, le jour venu, le teint hâlé et l'air résolu, nous empêchions nos ennemis de nous conduire à l'abattoir comme des agneaux. Parfois, en proie au mal du pays, ils fredonnaient des chansons dans une langue inconnue dont ils nous traduisaient approximativement les paroles : il était toujours question de rivières, de champs, de forêts, de prairies, de toits de chaume et de cloches sonnantes dans le brouillard. À Jérusalem, en effet, les terrains vagues et les maisons, en pierre et en tôle, se consumaient sous le soleil torride de l'été, comme si la guerre avait déjà éclaté.

Du matin au soir, la lumière incandescente se lançait à la poursuite d'elle-même.

« Que va-t-il se passer ? » demandait quelqu'un. « Espérons que tout ira bien », ou « Nous devons continuer », lui répondait-on. Quand ma mère ouvrait la boîte aux souvenirs qui contenait des photos et de menus objets – ce qui arrivait fréquemment –, je savais que je devais feindre de ne rien remarquer. Ses parents et sa sœur, Tanya, avaient été exterminés par Hitler en Ukraine, de même que tous les Juifs qui n'avaient pu fuir à temps.

– C'est inconcevable, incompréhensible. Et dire que le monde entier a gardé le silence, commenta un jour papa.

Il avait une manière bien à lui de pleurer ses parents et ses sœurs : il se plantait durant près d'une demi-heure devant les cartes punaisées sur les murs du couloir dans la posture guindée, un peu anguleuse d'un homme obstinément sûr d'avoir raison. On aurait dit un général dans son QG : un observateur silencieux. Il pensait que nous devions bouter l'occupant anglais hors du pays pour créer un État hébreu où tous les Juifs persécutés de la planète pourraient trouver refuge. Cet État, disait-il, devait évidemment être un modèle de justice pour le reste du monde, y compris pour les Arabes qui choisiraient de vivre parmi nous. Oui, malgré tout le mal que nous faisaient les Arabes par la faute de leurs meneurs, nous les traiterions avec une générosité exemplaire mais exempte de faiblesse. Quand le libre État hébreu verrait enfin le jour, nul criminel au monde n'oserait plus jamais tuer ou humilier les Juifs. Dans le cas contraire, il se repentirait de ses actes car, un jour, nous aurions le bras très long.

Un jour – j'étais alors en CM1 ou en CM2 –, j'avais soigneusement décalqué, au crayon, une mappemonde sur l'atlas paternel où j'avais signalé l'État promis : une tache verte entre mer et désert d'où s'étirait un long bras, par-dessus les continents et les océans, terminé par un poing qui allait dans toutes les directions. Jusqu'en Alaska ou en Nouvelle-Zélande.

– Mais qu'avons-nous fait pour qu'on nous déteste autant ? questionnai-je un soir, pendant le dîner.

– C'est parce que nous avons toujours été justes. Nous n'avons jamais fait de mal à une mouche, c'est ce qu'on ne nous pardonne pas, répondit maman.

D'où il découle qu'il n'est absolument pas rentable d'être juste, songai-je *in petto*.

Voilà qui explique également l'attitude de Ben Hur. Je suis juste, moi aussi, je n'ai jamais fait de mal à une mouche. Désormais, nous allons assister à l'aube d'un temps nouveau : l'ère de la panthère.

– C'est une question bien triste, renchérit papa. En Pologne, par exemple, on nous haïssait parce que nous sortions de la norme, nous étions des étrangers bizarres qui parlaient, s'habillaient et mangeaient différemment des autres. À quelque vingt kilomètres de là, de l'autre côté de la frontière, on nous détestait pour des raisons diamétralement opposées : nous parlions, mangions, nous habillions et nous comportions exactement comme tout le monde. Regardez, ils se sont si bien assimilés qu'on ne peut plus distinguer qui est juif et qui ne l'est pas, disaient les antisémites. Tel est notre destin : les prétextes changent mais la haine subsiste. Quelle est la conclusion ?

– S'efforcer de ne plus haïr, répondit maman.

– Il ne faut pas faire preuve de faiblesse. La faiblesse est un péché, rétorqua papa, dont les yeux bleus clignèrent derrière ses lunettes.

– Mais qu'avons-nous fait pour qu'ils nous en veulent à ce point ? insistai-je.

– Ce n'est pas à nous qu'il faut poser la question, mais à nos tortionnaires, dit papa. Et maintenant, Son Excellence aurait-elle l'obligeance de ramasser ses sandales, sous la chaise, et de les remettre à leur place ? Non, pas là. Ni là non plus. J'ai dit à leur place.

La nuit, nous percevions des tirs lointains, des explosions : la Résistance sortait de sa cachette pour attaquer les centres nerveux du gouvernement britannique. À 19 heures, nous nous barricadions derrière les portes et les volets clos jusqu'au lendemain matin. À cause du couvre-feu. Une brise presque transparente soufflait dans les rues désertes, les venelles, les escaliers en

colimaçon. Une poubelle renversée par un chat errant nous faisait sursauter. Jérusalem était dans l'expectative. Le silence régnait chez nous, le soir. Assis à son bureau, isolé du reste du monde par le halo de sa lampe, retranché derrière ses livres et ses fiches, papa nous tournait le dos ; seul le crissement de sa plume sur le papier troublait la tranquillité : elle stoppait, hésitait puis se remettait à l'œuvre, un peu comme si elle creusait un tunnel. Ne négligeant aucun détail, papa contrôlait et comparait les notes qu'il compilait en vue de son histoire des Juifs de Pologne tandis que, étendue sur son fauteuil à bascule, à l'autre bout de la pièce, maman lisait ou, son livre retourné sur ses genoux, prêtait l'oreille à des sons inaudibles. Quant à moi, allongé sur la natte, à ses pieds, une fois la lecture du journal achevée, je commençai à jeter sur le papier l'ébauche du raid que préparait la Résistance contre les positions stratégiques britanniques, à Jérusalem. Je rêvais de victoires écrasantes et, des années plus tard, le thème de la guerre hantait toujours mes nuits.

L'OLOM ne comptait que trois membres, cet été-là : Ben Hur en était le commandant ainsi que le chef de la section spéciale chargée de la sécurité intérieure et des interrogatoires. J'étais son lieutenant. Chita Reznik était un simple soldat qui comptait sur l'extension de l'organisation pour monter en grade. Quoique hiérarchiquement subalterne, j'étais le cerveau de l'organisation que j'avais créée au début des vacances et dont j'avais également trouvé le nom : OLOM (« l'Organisation pour la liberté ou la mort »). C'était encore moi qui avais eu l'idée de récolter des clous, d'en recourber la pointe et de les disperser sur la chaussée conduisant au camp militaire afin de crever les pneus ennemis. Je rédigeais également les slogans que Chita était chargé de peindre en capitales noires sur les murs du quartier : *Méchants Anglais, hors de notre pays serez chassés ! Par le feu et le sang, nous refoulerons le tyran ! Perfide Albion, décampe de Sion !* (Je tenais l'expression de mon père.) Nous projetions de mettre au point un missile secret au cours de l'été : nous possédions le moteur d'un réfrigérateur hors d'usage, les pièces détachées d'une

motocyclette, quelques dizaines de mètres de fil électrique, des fusibles, des piles, des ampoules et six flacons de vernis à ongles – dont nous envisagions d'extraire l'acétone en guise d'explosif –, que nous avons entreposés dans une cabane abandonnée, au bord du wadi, derrière la cour de la maison de Chita Reznik. À la fin de l'été, l'engin serait achevé et pointé sur Buckingham Palace, la résidence du roi George d'Angleterre, à qui nous expédierions un ultimatum rédigé en termes hardis et énergiques : *Vous avez jusqu'à la veille de Yom Kippour pour quitter notre pays, sinon notre Jour du Jugement deviendra votre Jugement dernier.*

Quelle aurait été la réaction des Anglais si, ayant disposé d'un délai de deux à trois semaines, nous avions réussi à terminer notre fusée à temps ? Peut-être auraient-ils réfléchi et décidé de quitter le pays, ménageant la vie et les souffrances de beaucoup de gens ? C'est difficile à dire. Mais, au milieu de l'été, on découvrit la relation que j'entretenais avec le sergent Dunlop et que j'espérais tenir éternellement secrète. Hélas, on avait découvert le pot aux roses, le graffiti avait fait son apparition sur le mur et, le soir même, j'avais ordre de comparaître pour trahison devant la cour martiale, à l'orée du bois de Tel Arza.

Je savais depuis le départ que ce procès ne changerait rien, que les explications et les justifications seraient inutiles. Dans toute organisation clandestine qui se respecte, en tout temps et en tout lieu, un traître est un traître, point final. Toute plaidoirie serait vaine.

Ben Hur ressemblait à un renard : il avait les traits pointus, les cheveux blonds, il était maigre et ses yeux avaient une drôle de nuance kaki. Je ne l'aimais guère. En fait, nous n'étions pas amis. Quelque chose de différent, plus fort que l'amitié, nous rapprochait. S'il m'avait donné l'ordre, disons, de transvaser la mer Morte en Haute Galilée par seaux entiers, j'aurais obéi pour, ma tâche accomplie, l'entendre peut-être proférer du bout des lèvres, de sa voix nonchalante : « Tu es un type bien, Profi ! » Dans sa bouche, les mots ressemblaient au lance-pierres avec lequel on brise un réverbère. Il desserrait à peine les dents, comme si parler l'assommait. Parfois, il accentuait le p de Profi qui crépitait alors de mépris.

Yardena, la sœur de Ben Hur, jouait de la clarinette. Un jour, tandis qu'elle nettoyait et pensait une égratignure que je m'étais faite au genou, je me pris à regretter que le second fût indemne. Quand je la remerciai, elle éclata d'un rire cristallin : « Voyez-vous ça ! s'écria-t-elle en se tournant vers une invisible assistance. C'est un vrai coquillage, ce petit ! » Je ne compris pas ce qu'elle voulait dire par là mais j'étais sûr que, le jour où je l'apprendrais, je découvrirais que je l'avais toujours su. C'est plutôt confus, je le conçois, aussi vais-je tenter de m'exprimer plus clairement : disons qu'il s'agit d'une sorte de prescience anticipant la connaissance. Et c'est cette prescience-là qui m'avait convaincu que j'étais un vil traître le soir où, par inadvertance, je l'avais vue se changer du haut de mon toit ; par la suite, je ne cessais de me repasser le film de ce que je n'avais fait qu'entrevoir en essayant de me persuader que je n'avais pratiquement rien vu. La honte me donnait le frisson, comme lorsqu'un bâton de craie grince sur le tableau noir ou comme cet arrière-goût de savon dans la

bouche d'un traître au moment de perpétrer son acte ou immédiatement après. J'aurais voulu lui envoyer une lettre pour lui expliquer que je n'avais pas prémédité de l'espionner et lui demander pardon. Mais comment ? Surtout que, depuis lors, chaque fois que je gagnais mon poste d'observation, sur le toit, j'étais obsédé par la fenêtre en vis-à-vis : je ne devais à aucun prix regarder dans cette direction, fût-ce accidentellement, contre mon gré ou incidemment, en balayant l'horizon du mont Nabi Samwill au mont Scopus, par exemple.

Chita Reznik s'était rallié à nous. On le surnommait le garçon aux deux pères. (Le premier était constamment en voyage et le second disparaissait quand réapparaissait le premier. Tout le monde se moquait de Chita qu'on traitait de porte à tambour, etc. Chita en rajoutait : il ridiculisait sa mère et ses deux pères et faisait le clown avec des grimaces de singe dont il imitait les cris – on aurait dit des sanglots.) Chita Reznik avait une âme d'esclave. C'était toujours lui qui se dévouait pour rattraper les ballons qui passaient par-dessus la clôture, dans le wadi. Il faisait également office de porteur lors de nos expéditions en Himalaya, à la recherche du yéti. Il avait les poches pleines d'allumettes, élastiques, lacets, tire-bouchon, canif et autres menus objets qu'il produisait à la demande. À l'issue de nos mémorables combats de chars sur le tapis, c'était encore lui qui ramassait les pions et les dominos pour les ranger dans leurs boîtes.

Les batailles de blindés avaient lieu chez moi, le matin, après le départ de mes parents. Nous préparions ces grandes manœuvres en vue du jour où les Anglais quitteraient le pays et où nous aurions à repousser l'offensive conjointe des armées arabes. Une étagère entière de la bibliothèque paternelle était consacrée aux ouvrages militaires. À l'aide de ces volumes et des cartes qui tapissaient les murs du couloir, nous simulions sur la carpepe les rudes batailles des Ardennes, de Dunkerque, de Stalingrad, d'El-Alamein et de Koursk afin d'en tirer des enseignements utiles à la guerre qui éclaterait d'un moment à l'autre.

Une fois mes parents partis, à 8 heures, je me dépêchais de ranger la cuisine et de fermer les volets et les fenêtres, pour conserver la fraîcheur de l'appartement et décourager les curieux, et disposais les pions sur le tapis en position d'ouverture : le champ de bataille était prêt. J'utilisais tout ce qui me tombait sous la main – boutons, allumettes, dominos, pions d'échecs et de dames, drapeaux piqués sur des épingles et fils de couleurs symbolisant les frontières et les lignes de défense –, et déployais les différentes forces en présence en position d'attaque. Cela fait, je m'armais de patience. Peu avant 9 heures, Ben Hur et Chita frappaient à la porte, deux grands coup rapides, une pause et un coup plus faible. Je les identifiais par le judas et nous échangeions le mot de passe. « La liberté ? » demandait Chita et je répondais : « Ou la mort. »

Parfois, au cœur de la bataille, Ben Hur proclamait une trêve, le temps d'une razzia dans le réfrigérateur. J'aimais ces matinées, surtout quand, fait rarissime, Ben Hur lâchait du bout des lèvres : « Tu es un type bien, Profi ! »

Je ne savais pas encore que ces mots n'avaient de valeur que lorsqu'on les prononçait pour soi-même. Sincèrement, s'entend.

Au quart des vacances, nous avions déduit les erreurs de Rommel, Joukov, Montgomery et George Patton et savions comment les éviter, le moment venu. Après avoir décroché du mur la grande carte de la Palestine et des pays environnants et l'avoir étalée sur le tapis, nous nous entraînaions à chasser les Anglais et à repousser les armées arabes. Ben Hur était notre chef et moi, l'éminence grise. Entre parenthèses, je signale que j'ai conservé cette habitude puisque, aujourd'hui encore, il y a chez moi un mur couvert de cartes et de mappemondes. De temps à autre, je chausse mes lunettes (qui ne sont absolument pas rondes, comme celles de mon père) et, à l'aide des informations diffusées à la radio ou dans les journaux, je suis le déroulement des hostilités en Bosnie, par exemple, ou en Azerbaïdjan. Il y a toujours une guerre quelque part dans le monde. En observant la carte, il me semble parfois

que telle ou telle armée aurait pu amorcer un mouvement tournant pour surprendre l'adversaire.

Au milieu de l'été, j'avais élaboré les plans de l'armada hébraïque qui devait comporter des destroyers, des sous-marins, des frégates et des porte-avions. J'avais l'intention de déclencher une attaque surprise simultanée sur toutes les bases navales britanniques en Méditerranée : Port-Saïd, Famagouste, Malte, Mersa Matrouh et Gibraltar. Excepté ici, à Haïfa, d'où l'offensive était la plus prévisible. L'Angleterre possédait-elle d'autres bases navales dans le Bassin méditerranéen ? Je projetais d'interroger le sergent Dunlop à ce sujet, lors de notre prochain rendez-vous, au café de l'Orient Palace. C'était là une question anodine dans la bouche d'un gamin féru de géographie. À la réflexion, j'abandonnai cette idée par crainte d'éveiller ses soupçons et de risquer de compromettre l'effet de surprise indispensable au succès de notre plan.

Mieux valait questionner papa.

En fait, inutile de demander à quelqu'un. Autant chercher tout seul. Je pouvais rapprocher les données, accessibles à tous, de l'encyclopédie avec celles, non moins intelligibles, de l'atlas. Dans certains cas, la confrontation d'informations destinées au grand public peut fournir des renseignements confidentiels intéressants. (J'adhère d'ailleurs toujours à ce postulat. Il m'arrive souvent de poser à mon interlocuteur une question innocente : « Quels sont vos paysages préférés ? », par exemple. Après un quart d'heure ou une demi-heure de discussion, je m'enquiers fortuitement de ce qu'il ou elle voulait devenir plus tard. Je compare alors les deux réponses et je connais la vérité.)

L'armada hébraïque ne verrait pas le jour et ne le verrait sans doute jamais. Au lieu de quoi, je devais comparaître devant la cour martiale pour vile trahison et divulgation d'informations secrètes à l'ennemi.

On pouvait aussi qualifier Robin des Bois de traître, songai-je. Évidemment, seul un esprit mesquin s'attarderait sur cet aspect de la

personnalité de Robin des Bois. Mais il existait bel et bien. C'était un fait indiscutable.

Quelle était l'exacte définition d'un traître ?

Je m'assis sur le fauteuil de papa, allumai la lampe de son bureau et prélevai une fiche sur la pile où j'inscrivis approximativement ce qui suit : vérifier s'il existe un rapport entre *boged*, « traître », et *beged*, vêtement, habit. Peut-être parce que l'habit ne fait pas le moine ? Un traître couvre et cache quelque chose, tout comme un habit. En outre, les vêtements se déchirent toujours au moment où l'on s'y attend le moins. Sans parler du fait qu'il arrive souvent de porter des vêtements trop chauds un jour de canicule ou, au contraire, des vêtements trop légers quand il fait un froid de canard. (En l'occurrence, ce ne sont pas les habits qui sont traîtres, c'est le temps.) Notre professeur de Bible, M. Zorobabel Gihon, nous avait enseigné un verset du Livre de Job : « Mes frères m'ont trahi comme un torrent. » Il ne s'agissait naturellement pas des paisibles ruisseaux d'Ukraine dont ma mère me parlait avec tant de nostalgie, mais de ceux de chez nous, les wadis aux crues imprévisibles. Quand vous mourez de soif, au cœur de l'été, ils n'ont que des cailloux brûlants à vous offrir pour vous désaltérer et, l'hiver, ils choisissent le moment où vous vous promenez paisiblement le long de leur lit pour déborder sans crier gare. « Car la maison d'Israël et la maison de Judas m'ont trahi, dit l'Éternel », se lamentait le prophète Jérémie, qui, jugé pour trahison, avait été déclaré coupable et jeté au fond d'un puits.

Depuis que, en grammaire, nous avons étudié les lettres *bgd kft*, soumises à l'accent tonique, le mot *boged*, « traître », m'évoque immédiatement la vision d'un prisonnier, assis sur une chaise, pieds et poings liés, les yeux baissés, dans l'attente de la terrible sentence qu'il sait irrévocable.

Quant au qualificatif *shafal*, « vil », notai-je sur une autre fiche, il signifie étymologiquement « bas », soit, au sens figuré, abattu, triste, déprimé. Ou encore, modeste, humble, pitoyable. Ou méprisable, veule, honteux.

L'antonyme de vil était-il donc orgueilleux ou fier ? Ben Hur Tykocinski était orgueilleux mais il est aussi vil. (Et moi ? Qui n'osais pas écrire à Yardena pour m'excuser de mon voyeurisme ?) Il faudrait que je demande au sergent Dunlop comment on disait vil traître en anglais et si, dans cette langue, il existait un rapport entre trahison et vêtement et entre bassesse et humilité.

À condition que je le revoie un jour.

Mon incertitude à ce sujet m'attrista. Je n'avais évidemment jamais oublié qu'il appartenait au bord opposé, à l'ennemi. Mais il n'était pas mon adversaire personnel, tout en l'étant puisqu'il était mon ami personnel, privé, intime, donc secret.

Bon, il n'y a plus à atermoyer. Même si ça m'est difficile, il est grand temps de parler du sergent Dunlop et de notre relation.

Nous nous retrouvions trois ou quatre fois par semaine dans l'arrière-salle du café restaurant Orient Palace. En dépit de son nom, c'était un baraquement vétuste en tôle, croulant sous les passiflores, au fond d'une ruelle à l'est du camp militaire. Au milieu de l'autre salle trônait une table de billard tendue de velours vert et perpétuellement entourée d'une compagnie de soldats transpirants et de policiers anglais, de quelques jeunes autochtones en chemise blanche et cravate de soie, de Juifs, d'Arabes, de Grecs et d'Arméniens, chevalière en or au doigt et chevelure gominée, et de deux ou trois filles outrageusement parfumées. Conscient d'être en service commandé, je ne m'attardais jamais dans cette salle et me gardais bien de lorgner la serveuse. Ceux qui lui adressaient la parole s'efforçaient de la faire rire et y réussissaient fort bien. Quand elle déposait un bock de bière mousseuse sur le zinc, elle se penchait exagérément, comme pour faire la révérence, dévoilant le décolleté plongeant de sa robe et forçant tous les regards, sauf le mien.

Je me hâtais donc de franchir cette salle, pleine de rires et de fumée, et pénétrais dans l'arrière-salle, plus tranquille, qui ne comportait que quatre ou cinq tables, recouvertes d'une toile cirée imprimée de fleurs et de temples grecs en ruine. Des jeunes gens y jouaient parfois au backgammon et on y voyait de temps à autre un garçon et une fille, étroitement pressés l'un contre l'autre, auxquels, inutile de le préciser, je n'accordais pas plus d'attention qu'aux autres. Ici, contrairement à l'autre salle, on parlait à voix basse. Le sergent Dunlop et moi nous installions à une table d'angle, pendant une heure à une heure et demie, devant une Bible, un dictionnaire de poche et un manuel d'anglais pour débutants. Aujourd'hui, plus de quarante-cinq ans après, alors

que l'Angleterre n'est plus notre ennemie, que l'État d'Israël existe, que Ben Hur Tykocinski s'appelle M. Benny Takin et possède une chaîne d'hôtels, que Chita Reznik gagne sa vie en réparant des chauffe-eau solaires et que je traque toujours les mots et range chaque chose à sa place, je peux dire que je n'ai jamais révélé le moindre secret au sergent Dunlop. Pas même mon nom. Jusqu'à la fin. Je me contentais en tout et pour tout de l'aider à lire la Bible dans le texte et de lui enseigner l'hébreu moderne. En échange, il m'inculquait les rudiments de l'anglais. C'était un homme irrésolu et, selon ses propres dires, solitaire. Grand et large, le teint rose et spongieux, il était du genre cancanier et rougissait facilement. Son short dévoilait des jambes grassouillettes et glabres, marquées de petits plis semblables à ceux d'un bébé qui ne sait pas encore marcher.

À Canterbury, sa ville natale, le sergent Dunlop avait appris une sorte d'hébreu bizarre avec son oncle qui était pasteur. (Son frère, Jérémie Dunlop, était missionnaire en Malaisie.) Dans sa bouche, l'hébreu devenait une langue douce, cartilagineuse, comme désossée. Il n'avait pas d'amis, disait-il. « Ni ennemis ou adversaires », ajoutait-il sans que je lui pose la question. Il servait dans la police britannique, à Jérusalem, en tant que chef comptable et trésorier. En cas d'urgence, on l'envoyait monter la garde, la nuit, dans quelque bureau officiel, ou établir un barrage. Je gravais ces détails dans ma mémoire au fur et à mesure qu'il me les confiait. De retour à la maison, le soir, je les consignais dans un carnet pour compléter les informations destinées à l'état-major de l'OLOM. De temps en temps, le sergent Dunlop se plaisait à colporter quelques ragots sur ses camarades et ses supérieurs : un tel était avare, un autre dandy, celui-ci était un lèche-bottes, celui-là avait changé d'after-shave et tel officier des renseignements utilisait un shampooing contre les pellicules. Tout en parlant, il ne pouvait s'empêcher de ricaner, ce qui l'embarrassait fort : le major Bentley avait offert un bracelet en argent à la secrétaire du colonel Parker, Lady Nolan avait changé de cuisinier et Mme Sherwood s'empressait de

quitter la pièce avec une grimace de dégoût quand le capitaine Bolder y pénétrait.

Je buvais ses paroles en hochant poliment la tête tandis que, en catimini, intrus au milieu des ducs et des comtes, les yeux écarquillés de stupéfaction, je contemplais les salles aux plafonds marquetés d'acajou, éclairées par d'immenses lustres, où le capitaine Bolder faisait une entrée fracassante tandis que la belle Mme Sherwood s'esquivait brusquement.

Outre la langue des prophètes, le sergent Dunlop connaissait le latin et un peu de grec et, à ses heures de loisir, il apprenait l'arabe littéraire en autodidacte (« pour que les trois fils de Noé, Sem, Cham et Japhet, soient unis dans mon cœur comme ils l'étaient avant la tour de Babel »). Il prononça Cham à l'anglaise, *ham*, et, notant mon fou rire, il s'excusa : « Je parle comme je parle », déclara-t-il. Je ne pus m'empêcher de lui dire que mon père aussi savait le latin, le grec et un tas d'autres langues. Je m'en voulus aussitôt car il ne fallait à aucun prix fournir à nos ennemis des informations, les plus insignifiantes fussent-elles : qui sait l'usage qu'ils pourraient en faire ? Après tout, les Anglais savaient aussi additionner des faits anodins et en déduire des secrets qu'ils pourraient exploiter contre nous.

Je dois conter dans quelles circonstances le sergent Dunlop et moi avons fait connaissance : en ennemis. Le fugitif et le poursuivant. Le policier et le résistant.

À une heure tardive, cet après-midi-là – c'était le début des grandes vacances –, j'étais allé repérer d'éventuelles cachettes dans les grottes situées derrière Sanhedriya. Ma prospection fut couronnée de succès lorsque je découvris que l'une d'entre elles formait une sorte de niche, presque entièrement dissimulée derrière un amas de pierres et de poussière. Après une fouille rapide, je trouvai quatre cartouchières et décidai d'approfondir mes recherches. Quand j'en émergeai, l'obscurité était totale et, tels les doigts d'un cadavre, un souffle glacial montait du fond de la grotte. La nuit était tombée. Le couvre-feu avait vidé les rues. Mon cœur battait la chamade comme s'il cherchait à creuser un petit trou derrière lui-même pour s'y cacher.

Je résolus de rentrer par les arrières-cours. Au début du printemps, l'OLOM avait aménagé un passage secret à travers les cours des maisons. Selon le schéma de Ben Hur, amélioré par mes soins et transmis à Chita Reznik, ce dernier avait balisé l'itinéraire à l'aide de planches, de pierres, de cageots et de cordes reliant les points stratégiques. Ainsi, franchissant clôtures et murets, nous pouvions donner l'assaut ou battre en retraite, le cas échéant, à travers les cours et les jardinets.

Un coup de feu éclata soudain non loin de là. Le tir était bel et bien réel : aigu, brutal et terrifiant.

Ma chemise, que l'émotion avait trempé de sueur, me collait à la peau. Le sang jouait du tamtam à mes tempes et mon cou. Pantelant de terreur, je me mis à courir en courbant l'échine comme un singe, sans tenir compte des obstacles. Je m'égratignai les genoux aux ronces, heurtai un mur de l'épaule et accrochai mon short à un grillage sans m'arrêter pour me dégager : tel un

lézard se mutilant la queue, je tirai dessus sans ménagement, abandonnant un bout de tissu et un lambeau de peau.

Émergeant de derrière la poste dont les fenêtres à barreaux étaient plongées dans l'obscurité, je m'apprêtais à traverser la rue Sophonie en diagonale, quand un faisceau lumineux m'éblouit brusquement et que quelque chose de visqueux, humide et froid, un peu comme une grenouille, m'effleura le dos, remonta jusqu'au col de ma chemise et m'empoigna les cheveux. Je me pétrifiai, tel un lapin pendant la fraction de seconde où se referme le piège. La main qui m'avait saisi n'était pas très vigoureuse mais large et flasque, comme la tentacule d'une méduse. La voix qui articula : « Arrêtez ! » derrière la lampe lui ressemblait : très différente de l'abolement habituel, elle avait la consistance de la bouillie. « Où vous hâtez-vous de la sorte ? » ajouta-t-elle dans un hébreu livresque, avec un fort accent anglais.

C'était un policier britannique, l'air gauche et fragile. Son matricule étincelait sur ses épaulettes et son képi était posé de travers sur sa tête. Nous étions tous deux hors d'haleine et en nage. Il portait un short kaki qui lui arrivait aux genoux et des chaussettes montantes de même nuance. Ses genoux potelés et lisses luisaient faiblement dans le noir.

– *Please, sir*, dis-je dans la langue de l'occupant. *Please, kindly sir, let me go home.*

– Il ne faut point que l'enfant se fourvoie dans les ténèbres, répondit-il dans son étrange hébreu.

Puis il me proposa de me raccompagner chez moi et me pria de le guider.

Je n'aurais pas dû obtempérer puisque nous avions pour consigne de désobéir afin de déstabiliser l'ennemi. Mais avais-je le choix ? Sa poigne pesait sur mon épaule. C'était la première fois de ma vie qu'un Anglais portait la main sur moi. J'avais souvent lu dans les journaux des expressions telles que : « Ôtez vos mains des survivants ! » Ou : « Que soit tranchée la main hostile qui se lève contre notre dernier espoir ! » Ou encore : « Que soit maudite la main

qui serre celle de nos oppresseurs ! » Sans parler de la « main géante, ferme et criminelle, une main qui prenait son plaisir à détruire », de la poétesse Rachel.

En l'occurrence, la main que l'ennemi posait sur mon épaule n'était ni criminelle ni ferme mais molle – une vraie chiffre. C'était aussi embarrassant que la caresse d'une fille. (À l'époque, j'avais la conviction qu'il était déshonorant qu'une fille touche un garçon, alors que le contraire était un acte d'héroïsme qui ne survenait qu'en rêve ou au cinéma. En tout cas, si on en rêvait, mieux valait l'oublier.) J'aurais voulu prier l'Anglais de retirer sa main de ma nuque mais je ne savais comment m'y prendre. Et puis je n'étais pas très sûr de le vouloir, vu que la rue vide était sinistre et que les maisons sombres, aux volets clos, ressemblaient à des épaves. L'obscurité était dense et menaçante. Le gros policier anglais éclairait le chemin avec sa torche électrique dont le faisceau, sur le trottoir, semblait nous protéger du mal tapi dans la ville déserte.

– Je m'appelle Stephen Dunlop, déclara-t-il. Je suis un Anglais qui donnerait tous les biens de sa maison pour la langue des prophètes et dont le cœur est l'esclave du peuple élu.

– *Tank you, kindly, sir*, répondis-je comme je l'avais appris à l'école, écoeuré par ma conduite et ravi qu'il n'y ait pas de témoin. En même temps, j'étais confus d'avoir oublié qu'il fallait prononcer la première syllabe de *thank you* en glissant le bout de la langue entre les dents afin d'articuler correctement ce son spécifique à l'anglais, à mi-chemin entre le *t* et le *s*. À ma grande honte, je dis donc *tank*, exactement comme un tank.

– Ma maison se trouve à Canterbury et mon cœur dans la Ville sainte, mais mes jours vont bientôt s'achever à Jérusalem, alors je me lèverai et m'en irai comme je suis venu.

Brusquement, contre ma conscience, mes principes et ma raison, je m'aperçus qu'il me plaisait. (Un policier britannique qui enfreint les ordres de son roi pour prendre notre parti est-il un traître ?) Dans les trois poèmes que

j'avais composés à la louange des héros du temps du roi David et montrés à Yarden, j'employais le même langage fleuri. Finalement, il avait eu de la chance de tomber sur moi, ce sergent, et non sur Ben Hur ou Chita qui se seraient moqués de son hébreu châtié. Méfie-toi ! me souffla une voix intérieure. Ne sois pas naïf. Rappelle-toi les leçons de M. Gihon : « Ils parlent haut et l'insolence sort de leurs bouches, car ils ont sept abominations dans le cœur », « cauteleux et roué » (que signifie exactement « cauteleux » ?), « leurs mains sont maculées de sang » et « ils agissent comme Zimri et réclament une récompense comme Pinhas ». Sans parler de l'expression favorite de mon père, celle dont il usait dans les tracts qu'il rédigeait en anglais pour la Résistance : la perfide Albion.

C'est dur à dire, j'en conviens, mais je reconnais que j'aurais facilement pu m'échapper et disparaître dans une cour. Il avait plutôt l'air godiche et distrait, ce policier. Il me rappelait mon professeur, M. Gihon : désarmé mais bien intentionné. La montée de la rue Sophonie l'essouffla. (J'appris par la suite qu'il était asthmatique.) J'aurais pu faire mieux encore : une vraie panthère dans la cave lui aurait aisément subtilisé son pistolet qui n'était pas à sa place habituelle, à la taille, mais avait glissé sur son postérieur où il ballottait à chaque pas, comme une porte mal fermée. Il m'incombait de m'en saisir et de détalier. Ou alors de dégainer et de viser entre les yeux (j'avais la nette impression qu'il était myope), en criant en anglais : « *Hands up !* », ou mieux encore : « *Don't move !* » (Gary Cooper, Clark Gable ou Humphrey Bogart, n'importe lequel, se serait joué à lui tout seul de cinquante lavettes comme ce sergent-là.) Mais, au lieu de le neutraliser et d'offrir à notre nation une arme précieuse, j'avoue que je regrettais presque que le trajet fût si court. En même temps, je sentais que ce n'était pas bien et que j'aurais dû avoir honte. Ce qui était le cas, d'ailleurs.

– Il est écrit dans le livre de Samuel que « le garçon était un garçon », reprit le sergent de sa voix spongieuse. N'ayez crainte, je vous prie. Je suis un étranger

qui aime Israël.

Tout bien pesé, je décidai qu'il était de mon devoir de lui dire la vérité, en mon nom propre et au nom de la nation. Ce que je fis :

– *Don't angry on me please, sir. We are enemies until y ou give bock our land.*

Et s'il m'arrêtait pour ces impudentes paroles ? Aucune importance, songeai-je. Leurs prisons, leurs échafauds et leurs potences ne me font pas peur. Je me remémorai les consignes que nous avait passées Ben Hur lors d'une séance du QG : les quatre méthodes pour résister à la torture sans craquer.

Je perçus le sourire que m'adressait le sergent dans l'obscurité, telle la langue d'un bon gros chien.

– Que tous les habitants de Jérusalem retrouvent bientôt le repos. Que la paix soit dans ses murs et la tranquillité dans ses palais. Et que l'ennemi ne vienne plus inquiéter ses portes. En bon anglais, jeune homme, on dit *enemies* et non pas *enimies*. Vous plairait-il que nous nous revoyions pour nous enseigner mutuellement nos langues respectives ? Au fait, quel est votre nom, mon petit ?

Prompt comme l'éclair, j'analysai lucidement et froidement la situation sous tous ces angles. Mon père m'avait appris que, dans un moment difficile, un homme intelligent devait examiner les données à sa disposition pour traiter l'ensemble du problème, distinguer le possible de l'essentiel et évaluer rationnellement les différentes options ; c'est seulement alors qu'il pourrait choisir le moindre mal. Au même moment, un épisode du débarquement des clandestins me revint à l'esprit : les héros de la Résistance avaient transporté les réfugiés sur leur dos jusqu'à la plage où les attendait une escouade britannique. Les résistants détruisirent alors leurs papiers pour que les Anglais ne puissent les distinguer des immigrants clandestins, passibles d'expulsion. Les Anglais entourèrent le terrain de barbelés et procédèrent à un interrogatoire en règle : nom, adresse, profession. À ces questions, tous, réfugiés comme résistants, firent une réponse identique : je suis un Juif de la Terre d'Israël.

Je décidai donc de ne pas révéler mon identité. Dussé-je subir la torture. Usant d'un subterfuge tactique, je feignis de ne pas comprendre la question.

– Si vous le désirez, reprit aimablement le sergent, nous pourrions nous retrouver de temps à autre au café Orient Palace. C'est là que je passe mes heures de loisir : j'apprendrais l'hébreu de votre bouche et, en échange, je vous enseignerais l'anglais. Je me nomme Stephen Dunlop. Et vous, jeune homme ?

– Je m'appelle Profi. Je suis un Juif de la Terre d'Israël, ajoutai-je résolument.

Qu'est-ce que ça pouvait bien faire ? Je ne lui avais révélé que mon surnom, après tout. Dans *Coup de foudre*, avec Olivia de Havilland et Humphrey Bogart, ce dernier tombait aux mains de l'ennemi. Blessé, pas rasé, les vêtements en lambeaux, un filet de sang lui dégoulinant de la bouche, il affrontait ses tortionnaires avec un petit sourire narquois. Sa politesse glacée exprimait un subtil dédain que ses geôliers étaient, ou semblaient, incapables de percevoir.

Si le sergent Dunlop ne comprit ma réponse, il ne le montra pas. Sa main douce me tapota la nuque avant de regagner mon épaule. Les rares fois où mon père faisait ce geste, c'était pour me dire : réfléchis, pèse le pour et le contre rationnellement, oui, assurément, et sois gentil de changer d'avis. Tandis que la main du sergent signifiait approximativement que, par une sombre nuit comme celle-là, mieux valait cheminer de concert, même si nous étions ennemis.

Papa qualifiait les Anglais d'« arrogants mercenaires qui se prenaient pour les maîtres du monde ». « Ce ne sont que de jeunes buveurs de bière qui ont le mal du pays. Tout ce qu'ils désirent, c'est une femme et une permission », rétorquait maman. (J'avais une vague idée de ce que « désirer une femme » voulait dire, mais ce n'était pas une raison suffisante pour s'apitoyer sur leur sort ou leur pardonner. Et ce n'était pas une raison non plus pour plaindre les femmes. Au contraire.)

Nous fîmes halte sous un réverbère, à l'intersection de la rue Sophonie et de la rue Amos, pour permettre au policier de souffler. Il s'éventait avec son képi.

Soudain, il le posa sur ma tête puis le remit sur la sienne en éclatant de rire. On aurait dit un baigneur en Celluloïd, gonflé comme un ballon. Il n'avait absolument pas l'air d'un mercenaire. Pourtant, je n'oubliais pas que je ne devais en aucun cas le considérer autrement.

– Mon souffle est un peu à bout, dit-il.

Je saisis immédiatement l'occasion de lui rendre la monnaie de sa pièce :

– On ne dit pas « mon souffle est à bout », monsieur. On dit : « Je suis à bout de souffle ».

Il ôta sa main de mon épaule et s'épongea le front avec un mouchoir à carreaux. C'était le moment ou jamais de détalier. Ou de le désarmer. Pourquoi donc l'avais-je attendu, planté comme un piquet dans la nuit vide, à l'angle de la rue Sophonie et Amos, comme s'il s'agissait d'un oncle distrait qu'on m'avait demandé d'escorter de peur qu'il ne s'égaré en chemin ? Pourquoi me prenait-il subitement l'envie d'aller lui chercher un verre d'eau parce que « son souffle était un peu à bout » ? Si la trahison se manifeste par une sensation d'aigreur ou un grincement de dents, comme lorsque l'on mord dans un citron ou un morceau de savon, ou quand la craie crisse sur le tableau noir, c'est que je devais déjà être un peu traître sur les bords. Ce qui, je l'avoue, n'était pas dénué d'une secrète douceur. À l'heure où j'écris ces lignes, alors que quelque quarante-cinq années ont passé, que l'État d'Israël existe et a défait maintes fois ses ennemis, je suis très tenté d'omettre cet épisode.

D'un autre côté, j'y resonge toujours avec mélancolie.

J'ai déjà dit ici ou ailleurs que toute chose possède au moins deux côtés (sauf une ombre). Je me rappelle avec stupeur cet étrange instant : une profonde obscurité régnait alentour, la torche du policier dégageait un pâle halo de lumière tremblotante et des ombres inquiètes s'agitaient dans le vide terrifiant qui nous entourait. Mais le sergent et moi n'étions pas des ombres. Le fait de ne pas avoir pris la fuite ni volé son pistolet ne l'était pas davantage. Tel le timbre d'un carillon intérieur, ma décision fut prise :

Assurément.

Absolument.

Et résolument.

J'accepterais sa proposition.

Je le rencontrerais à l'Orient Palace où, par le truchement d'un échange de cours particuliers d'hébreu et d'anglais, je lui extorquerais des renseignements confidentiels concernant le déploiement des troupes de l'ennemi et ses noirs desseins. Je serais ainsi mille fois plus utile à la Résistance que par la fuite, voire la subtilisation d'une arme unique. Désormais, j'étais un espion. Une taupe. Un agent secret déguisé en enfant passionné d'anglais. J'allais devoir jouer serré, comme aux échecs.

– Merci de nous avoir ramené l'agneau égaré, monsieur l'officier, dit papa, debout sur le seuil, dans son anglais traînant qui roulait les *r* à la russe – on aurait dit des patins glissant sur les aspérités du trottoir. Nous commençons à nous inquiéter. Mon épouse, surtout. Nous vous sommes infiniment reconnaissants.

– Il est réglo, papa, lui glissai-je à l'oreille. Il aime les Juifs. Offre-lui un verre d'eau mais fais attention, il comprend l'hébreu.

Mon père n'entendit pas ou fit semblant de ne pas avoir entendu.

– Quant à ce garnement, ne vous en faites pas, monsieur, il aura affaire à nous. Merci encore. Au revoir, ou plutôt, *shalom*, comme disent les Juifs depuis des millénaires et comme ils continueront à le dire, envers et contre tout.

Le sergent Dunlop, qui avait commencé par répondre en anglais, poursuivit en hébreu :

– Le jeune homme et moi avons un peu discuté en chemin. C'est un gentil garçon, intelligent. Ne soyez pas trop dur avec lui. Si vous permettez, j'emploierai à mon tour le mot hébreu *shalom*. « *Shalom !* paix ! à celui qui est loin et à celui qui est proche. »

Tout d'un coup, il me tendit sa main potelée, à laquelle mon épaule s'était habituée et dont elle regrettait presque le contact.

– À l'Orient Palace. Demain, à 6 heures, me glissa-t-il à l'oreille avec un clin d'œil.

Je le saluai et le remerciai tout en m'accablant de reproches : tu n'as pas honte, espèce d'assimilé, larbin, trouillard, lèche-cul, méprisable individu, pour l'amour du Ciel, pourquoi lui dis-tu merci ? Une bouffée de fierté me

submergea brusquement, un peu comme la gorgée de cognac que mon père m'avait laissé boire un jour pour m'ôter l'envie de recommencer. Tout ce qu'on m'avait enseigné sur les Juifs opprimés, sans parler de Bogart, dont la réclusion n'avait pas émoussé la fierté, me restait en travers de la gorge, et j'enfonçais mes poings dans mes poches. La main de l'ennemi resta suspendue en l'air un moment, le contraignant à capituler et à transformer le mouvement ébauché en un geste vague. Il baissa la tête et tourna les talons. Ma dignité était sauvée. Pourquoi donc avais-je encore ce goût de trahison dans la bouche, comme si j'avais mâchonné du savon ?

Papa referma la porte. Toujours figé dans le couloir, il s'adressa à maman :

– Ne te mêle pas de ça, s'il te plaît !

Et il s'enquit très calmement :

– Qu'as-tu à dire pour ta défense ?

– J'étais en retard. Je suis désolé. Le couvre-feu avait commencé. Je rentrais à la maison quand ce policier m'a attrapé.

– Tu étais en retard. Pourquoi étais-tu en retard ?

– J'étais en retard. C'est tout. Je suis désolé.

– Moi aussi, déclara-t-il tristement avant d'ajouter : je suis réellement désolé, moi aussi.

– Il y a eu un incident à Haïfa, intervint maman. Un enfant de ton âge n'est pas rentré chez lui à l'heure du couvre-feu. Il s'est fait prendre par les Anglais, qui l'ont accusé d'afficher des tracts et l'ont condamné à quinze coups de fouet. Ses parents l'ont retrouvé deux jours plus tard dans un hôpital arabe, inutile de te dire dans quel état...

– Laisse-moi terminer, s'il te plaît, coupa papa. Effectivement, poursuivit-il à mon intention, tu voudras bien noter que, jusqu'à la fin de la semaine, tu es consigné dans ta chambre, excepté pour aller à la salle de bains et aux toilettes. Cela concerne les repas également. Ça te laissera ainsi le loisir de réfléchir sur ce qui s'est passé et sur ce qui aurait pu se passer. Par ailleurs, Son Excellence devra faire face à une crise économique : ton argent de poche est supprimé jusqu'au 1^{er} septembre. En outre, tu peux faire une croix sur l'aquarium et l'excursion à Talpiot. Une minute. Je n'ai pas fini. Cette semaine, l'extinction des feux est avancée à 21 heures. Votre Altesse fera d'elle-même la relation :

ceci pour te permettre d'analyser ta conduite dans le noir. Il est indubitablement prouvé que l'obscurité favorise bien mieux la réflexion que la lumière. C'est tout. Votre Honneur peut se retirer dans sa chambre. Sans dîner. Effectivement. Je te demande une fois de plus de ne pas intervenir : cette question ne concerne que ton fils et moi.

Une fois la sanction levée, je suggérai à Ben Hur de convoquer le QG de l'OLOM dans notre cachette de Tel Arza. Sans entrer dans les détails, je lui appris que j'avais mis la main sur une source de renseignements sensationnelle et que je sollicitai une mission d'espionnage.

– Oh la la ! commenta Chita Reznik.

Ben Hur le gratifia d'un regard kaki appuyé.

Il ne dit ni oui ni non et ne me regarda même pas.

– Le QG devra être constamment tenu informé, décréta-t-il finalement à l'adresse de ses ongles.

J'y vis une autorisation implicite.

– Assurément, fis-je. Si information il y a, bien sûr. Là-dessus, je signalai que, dans *Une panthère dans la cave*, Tyrone Power avait carte blanche pour s'évanouir dans la nature et prendre toutes les identités d'emprunt qu'il voulait.

– Oui, pour finir en receleur de diamants et en directeur de cirque, dit Chita.

– Un cirque, jeta Ben Hur. Voilà qui convient mieux à Profi qu'une panthère dans la cave.

J'étais à mille lieues d'imaginer que je serais filé. Que la brigade chargée de la sécurité intérieure entrerait en action le jour même : Ben Hur détestait être dans l'ignorance. La soif inextinguible dont il souffrait se lisait sur son visage, dans ses gestes et sa voix. Au football, par exemple (il était demi-centre droit tandis que j'étais le commentateur), nous étions effarés de voir le volume d'eau qu'il pouvait ingurgiter à la mi-temps : six ou sept verres de limonade en plus de l'eau du robinet, et il avait encore l'air d'avoir soif. Constamment. C'était

inexplicable. Il n'y a pas longtemps, je l'ai rencontré par hasard à l'aéroport où nous attendions le même vol. Il portait un costume sombre, des mocassins en crocodile, il avait un élégant imperméable replié sur le bras et un sac de voyage pourvu d'une sangle à boucle où le mot *VIP* se détachait en lettres d'argent, à la main. Il ne s'appelle plus Ben Hur Tykocinski mais M. Benny Takin et possède une chaîne d'hôtels, mais il a toujours l'air de mourir de soif.

Soif de quoi ? J'aimerais bien le savoir.

Ceux de son espèce seraient-ils condamnés à errer éternellement dans un désert intérieur de dunes jaunâtres et mouvantes que les eaux ne pourraient jamais irriguer, ni submerger ? De tels individus me fascinent encore, comme dans mon enfance. Mais, les années passant, j'ai appris à me méfier, sinon d'eux, du moins de l'attirance que j'éprouve pour eux.

Un vendredi après-midi, je me glissai subrepticement à l'Orient Palace, qui, en dépit de son nom, je l'ai déjà signalé, n'était qu'un baraquement en tôle délabré, enfoui sous les passiflores. En outre, il n'était pas situé à l'est mais à l'ouest de Jérusalem, du côté de Romema, au fond d'une ruelle bordée de vieilles maisons allemandes toutes de guingois, derrière le camp militaire. Ces bâtisses, retranchées derrière des murs épais, étaient pourvues de fenêtres cintrées, de toitures de tuile, de caves, de greniers, de puits et de jardins clos où des arbres touffus dispensaient une ombre douce, incongrue sous nos latitudes, comme s'ils délimitaient la frontière d'une terre promise où l'on vivait paisiblement et qu'on ne pouvait apercevoir que de loin, sans jamais y pénétrer.

Pour me rendre au café, je décidai de passer par les cours et les terrains vagues et, pour plus de sûreté, je contournai même l'école Tachkemoni, au sud. De loin en loin, je jetai un rapide coup d'œil par-dessus mon épaule pour vérifier que j'avais semé un éventuel poursuivant. Il y avait une autre raison pour laquelle je voulais rallonger le trajet : je n'avais jamais admis que la ligne droite fût le plus court chemin d'un point à un autre.

La ligne droite, bon, et alors ? songai-je.

J'avais mis à profit ma réclusion, dans l'obscurité de ma chambre, pour me creuser les méninges : j'avais repassé mentalement chacun de mes pas, faux ou non, au cours de la nuit où je m'étais laissé surprendre par le policier anglais. J'étais parvenu à certaines conclusions. Primo, mes parents avaient évidemment raison au sujet de mon retard. J'avais couru un grave danger. Un résistant digne de ce nom n'affronte l'ennemi que s'il en a pris l'initiative et s'il en tire un avantage. Tout contact entre l'ennemi et la Résistance, s'il n'a pas été

établi à l'initiative de cette dernière, avantage l'adversaire. J'avais pris un risque inutile en rêvassant dans les grottes de Sanhedriya et en oubliant l'heure du couvre-feu. Un vrai résistant devait savoir se contrôler s'il veut remporter la victoire. Au moment où s'accomplissait le destin de la nation, seules les filles, et encore, pouvaient s'offrir le luxe de bayer aux corneilles. Un soldat ne pouvait se permettre de rêver, en particulier à Yardenà, qui, malgré ses vingt ans, avait conservé l'habitude puérile de tirer sur l'ourlet de sa jupe en s'asseyant, comme si son genou était un bébé qu'il fallait couvrir ni trop, pour qu'il puisse respirer, ni pas assez, pour qu'il ne risque pas de prendre froid. Quand elle jouait de la clarinette, on aurait dit que la musique émanait d'elle-même et non pas de l'instrument grâce auquel elle amassait douceur et tristesse afin de vous transporter en un lieu calme et authentique, où il n'y avait plus d'ennemi ni de guerre, d'où la honte, la trahison et les mauvaises pensées étaient exclues et où « tout était drapé de lumière, comme d'une tunique ». À propos de tunique, il suffit d'intervertir une lettre pour obtenir le mot robe par métathèse. Ce qui, par association d'idées, me fit songer à la façon dont elle croisait les genoux (puisque, en hébreu, les racines de métathèse et de croisement sont identiques), et à sa courte jupe orange.

Bon, ça suffit comme ça, pauvre idiot !

Pendant que nous y sommes, quel rapport y a-t-il entre une métathèse, l'intelligence, le deuil d'un enfant et le progrès, qui ont tous quatre la même racine ?

(« Ce gosse, disait Yardenà, il vendrait père et mère pour un calembour. » Et papa : « Dans la Grèce ancienne déjà, Cratyle soutenait que l'on ne construit pas une muraille avec des mots. »)

J'en étais là de mes réflexions quand, parvenu devant l'Orient Palace, j'entendis une voix m'adjurer de rebrousser chemin et de rentrer à la maison pour éviter les embrouilles tandis qu'une autre se moquait de moi en me traitant de froussard et qu'une troisième me poussait en avant d'une poigne de

fer. Je me faufilai donc à l'intérieur en évitant de regarder les joueurs de billard qui, je l'espérais, ne me verraient pas davantage, tout en réprimant l'irrésistible envie de caresser le tapis vert du bout des doigts. (Aujourd'hui encore, je dois me faire violence pour résister à l'envie d'effleurer un tapis de billard quand j'en vois un.) Deux soldats anglais coiffés d'un béret rouge (on les surnommait « coquelicots »), mitrailleuse à l'épaule, susurraient quelque chose à l'oreille de la serveuse qui, dans un grand éclat de rire, s'inclina pour leur servir des chopes de bière mousseuse en dévoilant un décolleté généreux, mais je ne lui accordai pas l'aumône d'un regard. Je franchis la fumée mêlée aux odeurs de bière et d'intrigue et me glissai sans encombre dans l'arrière-salle au fond de laquelle j'aperçus mon homme, assis à une table ronde recouverte d'une toile cirée fleurie. J'avais gardé de lui un souvenir un peu différent : il semblait plus distant, plus sérieux, plus anglais. Il était penché sur un livre, ses fortes cuisses, boudinées dans son large short kaki, tout fripé, croisées sous la table. Une ample tunique froissée de la même teinte verdâtre complétait le tout. (Je notai que ce n'était pas la même nuance jaunâtre que les vêtements de fabrication locale que portait papa.) Son matricule brillait d'un éclat argenté sur ses épaulettes. Depuis cette fameuse nuit, les chiffres étaient restés gravés dans ma mémoire : quatre, quatre, sept, neuf. C'était facile à retenir. Cette fois encore, son pistolet avait glissé derrière lui et s'était coincé entre son dos et le dossier de la chaise. Une Bible ouverte, un dictionnaire, un verre de limonade jaunâtre qui avait perdu ses bulles, deux autres livres, un cahier, un mouchoir chiffonné et un paquet de bonbons entamé se trouvaient sur la table, devant lui. Il leva la tête et me sourit : son visage était rose et flasque et il avait le teint blafard d'une glace à la vanille qui aurait fondu. Le couvre-chef qu'il avait planté sur mon crâne, cette nuit-là, était posé sur un coin de la table où il avait l'air plus solennel et impressionnant que son propriétaire. Une raie rectiligne séparait ses fins cheveux bruns en deux parties symétriques, exactement comme la ligne de partage des eaux que nous avons étudiée en géographie.

Je compris, à son sourire incertain, qu'il ne me reconnaissait pas.

– Bonjour, sergent Dunlop, lançai-je en hébreu.

Il cligna des yeux sans cesser de sourire.

– C'est moi. Le couvre-feu, vous vous rappelez ? Vous m'aviez arrêté dans la rue et raccompagné à la maison. Vous aviez proposé que nous nous enseignions mutuellement l'hébreu et l'anglais. Alors, me voilà, monsieur.

– Oh ! Ah ! fit le sergent, cramoisi.

Comme il ne voyait toujours pas, je l'aidai un peu.

– Il ne faut point que l'enfant se fourvoie dans les ténèbres. Vous vous souvenez, monsieur ? Il y a environ une semaine. Et, en anglais, on dit *enemies*, pas *enimies*.

– Oh ! Ah ! C'est donc vous ? Veuillez vous asseoir. Que puis-je pour vous, cette fois ?

– Vous vouliez que nous étudions ensemble. L'anglais et l'hébreu. Me voilà.

– Oh ! Vous avez donc tenu votre promesse. Heureux celui qui attendra et arrivera.

Telle fut l'entrée en matière de nos séances. À notre deuxième rencontre, je ne refusai pas le verre de limonade qu'il m'offrit même si, en principe, nous ne devions rien accepter de leur part, pas même un bout de fil ou un lacet de chaussure. Mais, après mûre réflexion, ayant conclu qu'il me fallait gagner sa confiance pour lui tirer les vers du nez, je me forçai à avaler un peu de soda et à grignoter une ou deux gaufrettes.

Nous lisions ensemble quelques chapitres de Samuel et du Livre des rois et en discussions ensuite en hébreu moderne que le sergent Dunlop maîtrisait très mal. Il s'émerveillait d'une grue, d'un crayon ou d'une chemise, mots créés sur des racines anciennes. Pour ma part, j'appris que l'anglais possédait un temps sans équivalent en hébreu, la forme progressive, dont la caractéristique est une terminaison qui sonne un peu comme des verres qui s'entrechoquent : *ing*. De fait, cette image m'aida considérablement à comprendre cette tournure

grammaticale : j'imaginai un léger tintement de verre heurté, accompagné du faible carillon de la forme progressive, qui, au fur et à mesure qu'il s'éloignait, devenait de plus en plus faible et ténu avant de s'évanouir au loin dans une subtile progressivité que, immobile, on écoutait avec plaisir jusqu'à ce que la dernière note se voile, décroisse, se volatilise et s'éteigne. Cette écoute mérite bien le nom de forme progressive.

Quand je parlai au sergent Dunlop du tintement du verre qui m'aidait à assimiler la forme progressive, il voulut me féliciter, s'embrouilla et articula quelques mots en anglais dont je ne saisis pas la moitié. En revanche, je m'aperçus que, comme tout le monde, nous y compris, il lui était plus facile d'exprimer ses idées que ses émotions. Quant à moi, j'étais partagé entre l'affection et la honte mais je réprimai mes sentiments parce qu'un ennemi est un ennemi et que je n'étais pas une fille. (Et elles ? Qu'est-ce qu'elles ont de si spécial, les filles ? En ce qui les concerne, ce serait plutôt un morceau de verre réfléchissant un rayon lumineux. Et jusqu'à quand est-ce interdit ? Jusqu'à l'âge adulte ? Jusqu'au départ de nos ennemis ?) À la troisième ou quatrième rencontre, nous nous serrions la main, vu que, pour les espions, c'est légitime, et aussi parce que j'avais réussi à lui apprendre la différence entre le *cheva* mobile et le *cheva* muet. Je n'avais jamais enseigné de ma vie et voilà que le sergent me donnait du « brillant professeur ». J'étais ravi. « Vous exagérez un peu, monsieur », protestai-je malgré tout pour la forme. (Je dus lui expliquer la signification d'« exagérer » qui n'existe pas dans la Bible quoique l'on y trouve une sorte de sauterelle ou de criquet dont la racine est identique. Il faudrait d'ailleurs que je cherche s'il y a un rapport).

Le sergent Dunlop était un professeur patient bien qu'un peu distrait mais, quand nous intervertissions nos rôles, il devenait un élève attentif et consciencieux. Lorsqu'il s'exerçait à écrire, il s'appliquait si fort qu'il tirait la langue, comme un bébé. Un jour, il proféra un « doux Jésus ! » tonitruant que, pour se donner une contenance, il s'empressa de transformer en « Dieu Tout-

Puissant ! », en hébreu. Au terme de notre quatrième rencontre, j'avais une bonne raison de lui serrer la main : j'avais réussi à lui soutirer un précieux renseignement.

– Avant que l'été ne s'achève, déclara-t-il, je me lèverai et retournerai dans mon pays natal car les jours de notre unité sont comptés à Jérusalem.

– Et quelle est votre unité ? m'enquis-je en m'efforçant de dissimuler mon enthousiasme sous un masque de politesse.

– La police de Jérusalem. Division nord. Section 9. L'Anglais désertera sous peu le pays. Nous sommes las. Pour nous, le jour commence à décliner.

– C'est pour quand ?

– À la même époque, peut-être.

Quelle chance, songai-je, que je sois là et non Chita ou Ben Hur, qui n'auraient jamais compris que « à la même époque » signifiait dans un an exactement. Ils auraient alors loupé un secret militaire crucial. Je devais transmettre au plus vite cette information à l'OLOM ainsi qu'à la véritable Résistance. (Mais comment ? Par l'intermédiaire de mon père ? Ou de Yarden ?) Mon cœur exultait dans ma poitrine comme une panthère dans la cave. C'était l'occasion ou jamais de rendre un fier service à mon pays. Au même instant, je sentis dans ma bouche le goût amer, écœurant, de la trahison : un frisson semblable à celui que provoque un bâton de craie crissant sur le tableau noir.

– Et qu'adviendra-t-il après le départ des Britanniques, sergent Dunlop ?

– C'est écrit dans les Saintes Écritures : « Je protégerai cette ville pour la sauver, dit l'Éternel. Ni l'ennemi ni l'adversaire n'entreront dans ses portes. Vieux et vieilles s'assiéront encore sur les places de Jérusalem, et garçons et filles joueront dans les rues de la ville. »

Comment aurais-je pu deviner que ces rencontres avaient éveillé le soupçon sur ma personne ? Que la section chargée de la sécurité intérieure de l'OLOM me suivait à la trace ? L'idée ne m'avait même pas effleuré tant j'étais sûr que

Ben Hur et Chita se félicitaient du gros poisson que j'avais ferré. Jusqu'au jour où, sur les ordres de Ben Hur, Chita peignit en grosses lettres noires, sur le mur de ma maison, l'inscription citée au début de mon récit que je préfère ne pas répéter. Au déjeuner, je trouvai un mot glissé sous ma porte : je devais me rendre au bois de Tel Arza aux fins d'interrogatoire sous l'inculpation de trahison. La panthère dans la cave s'était muée en un coup de couteau dans le dos.

La nuit, une fois la lumière éteinte, je restais allongé sur mon lit, sur le qui-vive. Le mur de clôture, dehors, marquait la frontière d'un monde vide et hostile. Même la cour familière, avec son grenadier au pied duquel j'avais construit un village d'allumettes, nous échappait : elle appartenait alors au couvre-feu et à l'Esprit du mal. Des commandos terroristes, chargés de missions désespérées, se coulaient dans les jardins obscurs. Des patrouilles anglaises, munies de projecteurs et de chiens policiers, arpentaient les rues désertes. Espions, limiers et traîtres se livraient à une guerre des nerfs. Ils tendaient leurs filets. Ourdissaient de diaboliques machinations. La lueur fantomatique des réverbères, nimbés de brume de chaleur, éclairait les trottoirs. Au-delà de notre rue, de notre quartier, s'étiraient d'autres rues désertes, d'autres venelles, passages, escaliers et voûtes où régnaient les ténèbres, peuplées d'une multitude d'yeux, que déchiraient les aboiements des chiens. Il me semblait qu'un fleuve opaque nous séparait des maisons voisines, de l'autre côté de la rue. Comme si les Dorsion, Mme Ostrowska, le docteur Gryphius, Ben Hur et sa sœur, Yarden, habitaient sur l'autre versant d'une montagne d'ombre. Plus loin, se trouvaient le kiosque à journaux Shibboleth et l'épicerie Sinopsky Frères, qui se calfeutrait derrière son rideau de fer et ses deux verrous. Cette montagne d'ombre était presque palpable, comme recouverte d'un épais tapis de feutre noir. Au-dessus de nos têtes, les poules de M. Lazarus se pressaient frileusement les unes contre les autres sur le toit, plongé dans l'obscurité. La nuit, les collines qui entouraient Jérusalem se changeaient en montagnes obscures. Et qu'y avait-il au-delà ? Des villages de pierre, serrés autour d'un minaret. Des vallées mortes où rôdaient le renard, le chacal, et

parfois la hyène. Des bandes assoiffées de sang. Et des spectres déchaînés, morts depuis des lustres.

Pelotonné sur mon lit dans un silence quasi insoutenable, je guettais les coups de feu qui allaient fendre la nuit. C'était tantôt une unique rafale, provenant de Wadi Joz ou d'Isawiya, tantôt une salve stridente, acérée comme un couteau, émanant de Sheikh Jarrah, ou le staccato d'une mitrailleuse, vers Sanhedriya. Étaient-ce les nôtres ? La véritable Résistance ? Des jeunes gens déterminés qui s'envoyaient des signaux d'un toit à l'autre à l'aide de lampes de poche de faible puissance ? De temps en temps, après minuit, on entendait une succession d'explosions qui semblaient provenir du sud, du côté de la colonie allemande ou de plus loin encore, de la vallée de la Guéhenne, d'Abou Tor, du camp Allenby ou des collines de Mar Elias, sur la route de Bethléem. Le sourd grondement, qui se propageait sous l'asphalte des rues et les fondations des maisons, secouait les vitres et le plancher de ma chambre et ébranlait mon lit, me donnait le frisson.

La pharmacie possédait l'unique téléphone du quartier. Certaines nuits, j'avais l'impression d'entendre, à trois rues de distance, des sonneries insistantes qui résonnaient vainement dans un silence de mort. Quant au poste de radio le plus proche, il appartenait au docteur Buster, à six maisons de là, vers l'Est. Nous n'apprendrions rien avant l'aube. Les Anglais pourraient, à notre insu, quitter Jérusalem et nous laisser nous débrouiller seuls avec les Arabes. Et si des hordes de pillards, armés jusqu'aux dents, investissaient la ville, ou si la Résistance s'emparait du palais du haut-commissaire, nous ne le saurions pas davantage.

De l'autre côté de la cloison, dans la chambre des parents, c'était le silence complet. Vêtue de sa robe de chambre, maman était probablement en train de lire ou de dresser la liste des commandes destinées à l'orphelinat où elle travaillait. Papa resterait assis à son bureau jusqu'à 1 ou 2 heures du matin. Le dos courbé, la tête émergeant du halo de lumière de sa lampe, il s'absorbait

dans la compilation des notes préparatoires à son ouvrage sur l'histoire des Juifs de Pologne. De loin en loin, il notait dans la marge d'un livre le commentaire suivant : *Peu concluant*, ou *Il y a une autre lecture possible*, ou encore *l'auteur se trompe manifestement*.

– L'été passera, comme d'habitude, déclarait-il à mi-voix à l'un des volumes de sa bibliothèque en inclinant sa tête de sage épuisé. Ça ne sera pas facile au retour de l'hiver.

– Ne dis pas ça, s'il te plaît, répliquait maman.

Et papa :

– Veux-tu une tasse de thé ? Ensuite, tu devrais aller te coucher, tu me parais très fatiguée.

On décelait une certaine hésitation dans sa voix, une gentillesse propre au milieu de la nuit. Dans la journée, il avait le ton tranchant d'un juge qui lance son arrêt.

Un jour, il se produisit un petit miracle : l'une des poules de M. Lazarus pondit des œufs et les couva jusqu'à ce qu'éclosent cinq poussins gazouillants. Nous n'avions pourtant jamais vu le moindre coq. Maman émit une plaisanterie mais papa la morigéna :

– Arrête ! L'enfant peut entendre.

M. Lazarus refusa de vendre les poussins auxquels il donna un nom. Il déambulait à longueur de journée sur le toit brûlant, avec son air perpétuellement étonné, son gilet étroit et son mètre vert autour du cou. Il ne travaillait guère, passant le plus clair de son temps à ergoter en allemand avec ses poules, à réprimander les poussins pour les consoler aussitôt, à leur jeter du grain, à leur chanter des berceuses et à changer leur litière ; de loin en loin, il se baissait pour attraper son petit préféré qu'il pressait contre sa poitrine et berçait comme un bébé.

– S'il nous reste un peu de pain ou un bol de soupe..., avançait papa.

– J'y ai pensé, dit maman. Le petit les lui a montés ainsi que du gruau d'avoine d'hier. Il faut continuer à lui dire que c'est pour ses poules, pour ne pas le vexer. Mais que va-t-il se passer à la longue ?

– Nous devons faire de notre mieux et garder espoir, répondit papa.

– On dirait le speaker à la radio. Arrête un peu. Le gosse comprend tout, s'emporta maman.

Le soir, après dîner, nous jouions tous trois au Monopoly, dans la cuisine. Maman étreignait sa tasse de thé comme pour y puiser un peu de chaleur, même en été. Ou bien nous complétions ma collection de timbres. Papa se plaisait à faire un exposé détaillé sur chacun des pays dont nous collions les timbres dans l'album et que maman détachait au fur et à mesure de leurs enveloppes en les trempant dans un récipient rempli d'eau. Une vingtaine de minutes plus tard, je les repêchais et les mettais à sécher à l'envers sur une feuille de papier buvard. Ils gisaient serrés les uns contre les autres, comme les prisonniers de guerre italiens, capturés par le maréchal Montgomery en Cyrénaïque, dont j'avais vu les photos : les mains liées derrière le dos, ils étaient alignés sur le sol brûlant, la tête enfouie entre les genoux.

Ensuite, papa les identifiait à l'aide d'une loupe et du gros catalogue anglais dont un timbre représentant un cygne noir ornait la couverture ; c'était le spécimen le plus cher du monde même si sa valeur réelle n'était que d'un penny. Je passais à papa les transparents, posés à plat sur ma paume, les yeux fixés sur ses lèvres. Papa traitait certains pays avec une répugnance polie et d'autres avec déférence. Il dissertait sur la population, l'économie, les capitales, les ressources naturelles, les sites archéologiques, les régimes et les trésors nationaux. Il évoquait surtout les peintres, les musiciens et les poètes les plus éminents qui, selon ses dires, étaient presque tous juifs, ou d'origine juive, voire à demi-juifs. Il m'effleurait parfois la tête ou le dos, en signe de pudique affection, et déclarait tout de go :

– Demain, nous irons chez le papetier. Je t'achèterai un plumier, ou autre chose, ce que tu voudras. Tu as l'air triste.

Un autre jour, il me confia :

– Je vais te dire un secret que je n'ai jamais révélé à quiconque. Garde-le pour toi. Je suis légèrement daltonien. Ce sont des choses qui arrivent. C'est héréditaire. Il faudra apparemment que je me serve de tes yeux, de temps à autre. Tu es indubitablement un garçon imaginatif et intelligent.

Papa usait de certains mots qui affligeaient ma mère, sans qu'il s'en rendît compte : les Carpathes, par exemple. Ou un clocher. Et encore, l'opéra, un fiacre, un ballet, une corniche, la place de l'horloge. (Qu'était-ce qu'une corniche ? Ou un pignon ? Une girouette ? Un porche ? À quoi ressemblait un palefrenier ? Un chancelier ? Un gendarme ? Et un sonneur de cloches ?)

Selon un rituel immuable, à 22 h 15 précises, papa, ou maman, entrait dans ma chambre pour vérifier si j'avais bien éteint ma lampe. Parfois, maman s'attardait quelques minutes à mon chevet et égrenait ses souvenirs. Quand elle avait huit ans, me raconta-t-elle un jour, elle s'était assise au bord de la rivière par une belle matinée d'été, au pied d'un moulin, en Ukraine. Des canards moucheraient l'eau. La rivière faisait un coude avant de s'enfoncer dans la forêt. C'était là que disparaissait tout ce qu'elle charriait : écorces d'arbre ou feuilles mortes. Elle jeta dans l'eau un débris de planche de couleur bleu pâle, trouvé dans la cour du moulin. Elle croyait que le ruisseau effectuait des tours et des détours dans les sous-bois avant de revenir à son point de départ. Elle resta donc deux ou trois heures à guetter la réapparition du bout de bois, une fois son voyage achevé. Mais elle ne vit que les canards.

Elle avait appris à l'école que l'eau épouse la déclivité du terrain, car c'est un phénomène naturel. Mais, dans l'Antiquité, les lois de la nature étaient certainement différentes : on croyait, par exemple, que la Terre était plate, que le Soleil lui tournait autour et que les étoiles avaient pour mission de veiller sur

nous dans le ciel. Et si les lois actuelles étaient éphémères et modifiables à court terme ?

Le lendemain, elle retourna à la rivière mais la planche bleue n'était toujours pas revenue. Les jours suivants, elle revint s'asseoir sur la berge et patienta une heure ou deux. Elle songea que cela ne prouvait rien : le cours d'eau formait bel et bien une boucle et la planche avait dû être retenue quelque part, sur la rive. Ou dans les basses eaux. Ou alors elle avait reflué par le moulin une fois ou deux, voire plus, mais pendant la nuit. Ou à l'heure du déjeuner. Ou même en sa présence, alors qu'elle levait le nez pour observer un vol d'oiseaux. Des nuées d'oiseaux passaient souvent par là en automne, au printemps et même en été, indépendamment des migrations. De fait, comment estimer le temps que mettait le courant pour décrire le cercle qui le ramenait au moulin ? Une semaine ? Un an ? Davantage ? Peut-être qu'au moment même où elle me racontait cette histoire, assise au bord de mon lit, lors du couvre-feu décrété sur Jérusalem en 1947, la planche bleue de son enfance flottait toujours dans la rivière, là-bas, en Ukraine, ou dans les vallées des Carpathes, franchissant lavoirs, fontaines, corniches et clochers ? Elle s'écartait de plus en plus de son point de départ et il était impossible de savoir quand elle rebrousserait chemin après avoir atteint le point le plus éloigné de son périple. Serait-ce dans dix, soixante-dix ou cent sept ans ? Où était ce bout de bois bleu au moment où ma mère m'en parlait, plus de vingt ans après qu'elle l'eut lancé dans l'eau ? Où se trouvaient les morceaux ? Les fragments ? Les débris putrides ? En subsistait-il quelque chose ? Il devait bien en rester des vestiges aujourd'hui, à l'instant où j'écris ces lignes, près de soixante-dix ans après que ma mère l'eut jeté dans la rivière, par un beau matin d'été ?

Le jour où le courant ramènera enfin la planche au moulin, nous ne serons probablement plus là pour la voir. Celui ou celle qui l'apercevra sera incapable d'imaginer que le bout de bois qui flotte dans l'eau était enfin revenu à son point de départ.

– Dommage, commenta maman, que la personne qui la remarquera, si tant est qu'elle la remarque, ne sache pas qu'il s'agit d'un signe, la preuve que toute chose décrit un cercle. Et il n'est pas exclu que l'individu qui se trouvera là au moment où la planche reparaitra décide à son tour de l'utiliser pour vérifier si le courant exécute un mouvement rotatoire. Mais le temps que la boucle soit bouclée, il aura disparu lui aussi. Quelqu'un d'autre aura pris sa place, qui ne saura pas davantage interpréter les faits. D'où la nécessité d'en parler.

Mon procès dans le bois de Tel Arza fut rondement mené – il dura moins d'un quart d'heure à cause du couvre-feu. Il n'y eut ni tortures ni insultes. L'instruction fut dépassionnée et plutôt policée. Ce fut Chita Reznik qui ouvrit les débats :

– Accusé, levez-vous ! (Le procès éclair du shérif, dans *Le Shérif hors la loi de Montana* avec Gary Cooper, qui venait de passer à l'Edison, nous avait servi de modèle.)

Ben Hur Tykocinski, qui faisait office de président du tribunal, procureur, juge d'instruction, unique témoin et législateur à la fois, déclara en remuant à peine les lèvres :

– Profi. Membre de l'état-major. Commandant en second et chef des opérations. Un bon élément. A obtenu une distinction spéciale.

– Merci, Ben Hur, chuchotai-je. (J'avais la gorge nouée d'émotion.)

– Silence ! L'accusé n'a pas encore le droit à la parole ! intervint Chita.

– Tais-toi, Chita ! lui intima Ben Hur. Quel dommage ! lâcha-t-il laconiquement après une pause

Il replongea dans le silence puis, pensivement, il ajouta d'une voix douce, presque attendrie :

– Nous avons trois questions à te poser. La cour rendra son jugement en fonction de la sincérité des réponses. L'accusé a tout intérêt à être clair. Quel était le mobile ? Quelles informations ont été fournies à l'ennemi ? Quel a été le prix de la trahison ? Le tribunal appréciera la concision des réponses.

– Très bien, dis-je. Bon. Primo : je n'ai pas trahi. Au contraire. J'ai soutiré à l'ennemi des renseignements de la plus haute importance sous le couvert d'un

échange de leçons d'hébreu et d'anglais. Voilà pour le premier point.

– Il ment, jeta Chita. C'est un vil traître et un menteur.

Et Ben Hur :

– Dernier avertissement, Chita. L'accusé peut poursuivre. Brièvement, s'il te plaît.

– D'accord. Deuzio : je n'ai dénoncé personne. Je ne lui ai même pas dit mon nom. Et je n'ai pas fait la moindre allusion à la Résistance, évidemment. Je continue ?

– Si ce n'est pas trop te demander.

Chita émit un petit rire servile.

– Laisse-moi le cuisiner un peu. Cinq minutes. Tu vas voir comme il va chanter, un vrai canari.

– Tu me dégoûtes, Chita, fit Ben Hur. On dirait un nazillon. Ramasse ce caillou, nazillon, pas celui-là, l'autre, et mets-le dans ta bouche. Parfait. Ferme la bouche, maintenant. Comme ça, on aura la paix jusqu'à la fin des débats. Que le traître conclue, si ce n'est pas encore fait.

– Tertio, commençai-je en m'efforçant d'ignorer Chita, qui manquait de s'étouffer avec la pierre qu'il avait dans la bouche. J'étais décidé à regarder en face les yeux de renard jaunes qui ne cillaient jamais. Tertio, donc, l'ennemi ne m'a jamais rien donné. Pas même un bout de fil ou un lacet de chaussure. Absolument rien. J'ai fini. Je n'ai pas trahi, j'ai espionné, au contraire, conformément aux instructions.

– Un peu trop sentencieux, le bout de fil et le lacet de chaussure, commenta tristement Ben Hur. Mais on a l'habitude. Tu as très bien parlé, Profi.

– Je suis acquitté ? Je suis libre ?

– L'accusé a terminé. Tais-toi, maintenant.

Le silence retomba. Ben Hur Tykocinski contemplant des brindilles qu'il tenta sans succès de façonner en trépied : elles retombaient continuellement. À l'aide d'un canif qu'il tira de sa poche, il en rogna une, en tailla une autre et

finit par leur donner une forme rigoureusement géométrique. Il ne replia pas le canif et ne le remit pas à sa place mais le posa en équilibre sur le dos de sa paume ouverte, la lame étincelante pointée dans ma direction :

– La cour est persuadée que le traître a effectivement soutiré quelques bribes d'informations à l'ennemi. La cour est également convaincue que le traître ne nous a pas dénoncés. La cour rejette avec horreur le faux témoignage du traître, selon lequel il n'a reçu aucune gratification : le traître a bel et bien accepté des gaufrettes, de la limonade, un petit pain à la saucisse, des leçons d'anglais et une Bible incluant le Nouveau Testament, livre qui a toujours été hostile à notre peuple.

– Un petit pain à la saucisse, ça non, niai-je d'une toute petite voix.

– En plus, le traître est mesquin. Il fait perdre son temps à la cour avec des saucisses et autres enfantillages.

– Ben Hur ! m'exclamai-je brusquement, d'une voix désespérée – le cri de protestation de la justice bafouée. Qu'est-ce que je vous ai fait ? Je ne lui ai absolument rien dit. Pas un mot ! Rappelle-toi que c'est moi qui ai créé cette organisation et qui t'ai placé au commandement. Mais c'est fini, maintenant. L'OLOM est dissoute. Je ne joue plus. As-tu jamais entendu parler de Dreyfus ? Et de Zola ? Bien sûr que non. Ça m'est complètement égal. L'organisation n'existe plus. Je rentre chez moi.

– Va-t'en, Profi.

– Je m'en vais et je vous crache mon mépris à la figure.

– Va-t'en.

– Je n'ai pas trahi. Je n'ai dénoncé personne. C'est de la calomnie. Tu as la manie de la persécution, Ben Hur. Il y a toute une tartine là-dessus dans l'encyclopédie.

– Bon. Tu t'en vas, oui ou non ? Tu passes ton temps à dire que tu pars et tu restes cloué sur place. Dis-moi, Chita, tu es fou ou quoi ? Arrête de bouffer des

pierres. Oui. Tu peux l'enlever. Non, ne la jette pas. Garde-la, ça peut encore servir.

– Qu'est-ce que vous allez me faire ?

– Tu le verras bien. C'est pas dans l'encyclopédie.

– Mais je ne lui ai rien dit du tout, répétais-je tout bas.

– C'est vrai.

– Et je n'ai rien accepté, non plus.

– C'est presque vrai.

– Alors pourquoi ?

– Pourquoi ? Le traître a lu cinq encyclopédies au moins et il n'a pas encore compris ce qu'il a fait. On lui explique ? Qu'en penses-tu, Chita ? On lui ouvre un peu les yeux ? Oui ? Bon. On n'est pas des nazis. La cour a pour règle de justifier ses jugements. Voilà. C'est parce que tu aimes l'ennemi, Profi. Aimer son ennemi, c'est pire que transmettre des informations. Pire que trahir ses frères. Pire que dénoncer. Pire que lui vendre des armes. Pire encore que devenir transfuge. Aimer l'ennemi est la pire des trahisons. Viens, Chita. On s'en va. C'est bientôt l'heure du couvre-feu. Et puis c'est malsain de respirer le même air qu'un traître. Désormais, c'est toi le commandant en second, Chita. À condition que tu te taises.

(Moi ? Stephen Dunlop ? Mon estomac se retourna et son contenu dégringola en bas, comme s'il tombait au fond d'un puits. À croire qu'il y avait un second estomac dans le premier, un gouffre, où tout se déversait. Est-ce que je l'aimais un peu ? Lui ? C'était un mensonge. Ou était-ce la pire des trahisons ? Pourquoi alors maman affirmait-elle que l'on ne peut pas parler de trahison quand on aime ?)

Ben Hur et Chita étaient déjà loin. J'explosai :

– Vous êtes fous ! Malades ! Je le déteste, ce Dunlop, cette face de méduse ! Je le déteste ! Il me fait horreur ! Je le méprise !

(Traître. menteur. Vil.)

Entre-temps, le bois était devenu désert. L'état-major avait disparu. Le couvre-feu allait commencer et la nuit ne tarderait pas à tomber. Au lieu de rentrer à la maison, j'irais dans la montagne. Je deviendrais un enfant des cimes. Je vivrais seul là-haut. Pour toujours. Je n'appartenais à rien ni à personne, donc je n'étais pas un traître. Seul celui qui appartient à quelqu'un ou à quelque chose est susceptible de trahir.

Je perçus le bruissement des pins et le frémissement des cyprès : tais-toi, vil traître !

Voici les différentes perspectives qui s'ouvraient à moi, selon le plan stratégique que m'avait enseigné papa pour tenter de surmonter les difficultés. J'inscrivis toutes les éventualités sur une fiche vierge, prélevée sur la pile du bureau paternel. Un : me concilier Chita (Timbres ? Pièces de monnaie ? Ou un thriller en plusieurs épisodes ?) Puis voter la destitution de Ben Hur de son grade de commandant en chef. Deux : faire scission. Créer un autre mouvement clandestin et recruter de nouveaux combattants. Trois ; me cacher dans les grottes de Sanhedriya jusqu'à ce que mon innocence soit proclamée. Ou bien tout raconter au sergent Dunlop, vu que, de toute façon, je n'avais plus grand-chose à perdre. Ben Hur et Chita iraient en prison et on m'expédierait en Angleterre où je commencerais une nouvelle vie sous une identité d'emprunt. Là-bas, je me créerais un réseau d'amis, sympathiserais avec le roi et ses ministres et attendrais le bon moment pour frapper le régime en plein cœur et libérer notre pays. Tout seul. Ensuite, je gracierais dédaigneusement Ben Hur et Chita.

Ou peut-être pas.

Mieux valait attendre.

Je m'armerais de patience en ouvrant l'œil. (J'ai conservé l'habitude de me prodiguer ce genre de conseils que, naturellement, je ne suis jamais.)

Je garderais la tête froide. Je survivrais aux manigances de Ben Hur. Et surtout, je ne tenterais rien qui risquerait d'affaiblir ou de diviser la Résistance. Une fois qu'ils auraient exercé des représailles contre moi – qu'est-ce qu'ils pourraient bien me faire, après tout ? – ils allaient sûrement me demander de revenir. Ils ne valaient pas grand-chose sans moi. Des rustres. De la racaille.

Des poules sans tête qui se débattaient comme des forcenées. Mais j'avais bien l'intention de me faire prier. Ils devraient me supplier. Me demander pardon. Reconnaître qu'ils avaient mal agi.

– Papa, questionnai-je ce soir-là, que ferions-nous si les Anglais, le haut-commissaire, par exemple, ou le roi en personne, reconnaissaient qu'ils nous ont causé du tort ? Et s'ils nous présentaient des excuses ?

– On leur pardonnerait, bien sûr, répondit maman. Comment faire autrement ? Quel beau rêve !

– Il vaudrait mieux d'abord s'assurer de leur sincérité, avança papa. On doit s'attendre à tout avec eux.

– Et si c'étaient les Allemands qui venaient nous demander pardon ?

– C'est plus difficile, répliqua maman. Là, il faudra attendre. Probablement plusieurs années. Tu en seras peut-être capable, toi, mais moi pas.

Papa réfléchit longuement.

– Tant que nous, les Juifs, ne serons qu'une poignée, Albion et les goyim continueront à faire du plat aux Arabes, finit-il par dire en me tapotant l'épaule. Quand nous serons forts, nombreux et capables de nous défendre, il est assurément possible qu'ils se fassent tout sucre tout miel. Les Anglais, les Allemands, les Russes, le monde entier viendra nous jouer la sérénade. Nous leur ferons bon accueil. Nous ne refuserons pas de leur serrer la main, mais nous ne leur sauterons pas au cou pour autant. Au contraire. Respecter mais rester sur ses gardes. En fait, il vaudrait mieux que nous nous entendions avec nos voisins arabes plutôt qu'avec les nations européennes. Ismaël est notre seul proche parent, après tout. Évidemment, il faudra attendre très, très longtemps. La guerre de Troie, ça te rappelle quelque chose ? Nous l'avons étudiée ensemble cet hiver. La fameuse citation : « Méfiez-vous des Grecs qui vous offrent des cadeaux » ? Eh bien, il suffit de remplacer les Grecs par les Anglais. En ce qui concerne les Allemands, il est possible que nous leur pardonnions un

jour à condition qu'ils n'essaient pas de se disculper. Mais s'ils le font, alors nous ne passerons jamais l'éponge.

– Mais finira-t-on par pardonner à nos ennemis un jour ou non ? insistai-je.

(En cet instant, une image incroyablement précise et concrète me traversa l'esprit : papa, maman et le sergent Dunlop, assis sur le canapé du salon, un samedi matin. Ils buvaient du thé en devisant, en hébreu, de la Bible et des sites archéologiques de Jérusalem ou, en latin ou en grec classique, des Grecs qui offraient des cadeaux. Yardena et moi nous figurions dans un coin du tableau : elle jouait de la clarinette tandis que je me vautrais à ses pieds, sur la carpepe, une panthère béate dans la cave.)

– Nous pardonnerons certainement un jour ou l'autre, dit maman. La rancune, c'est comme du poison.

J'aurais dû aller m'excuser auprès de Yardena pour ce que, involontairement, je n'avais pratiquement pas vu. Pour les pensées qui m'obsédaient depuis. Mais comment faire ? Pour me disculper, je devrais lui raconter ce qui s'était passé, ce qui reviendrait à une espèce de trahison. Demander pardon à Yardena signifierait alors la trahison d'une trahison ? Plutôt tiré par les cheveux. La trahison d'une trahison annulerait-elle la trahison ? Ou la redoublerait-elle au contraire ?

Bonne question.

Après une opération, la Résistance se gardait de transporter ses victimes à l'hôpital car c'était le premier endroit où se précipitait la police secrète. Elle possédait donc des caches où l'on soignait les blessés. Notre appartement étant l'une d'elles car, à son arrivée dans le pays, maman avait été élève infirmière à l'hôpital Hadassah. (Elle avait abandonné au cours de la deuxième année à cause de son mariage, tandis que, la troisième année, ma naissance interrompait définitivement ses études.)

Dans le placard de la salle de bains, il y avait un tiroir, fermé à clé, à propos duquel je ne devais poser aucune question ni même remarquer qu'il était constamment verrouillé. Un jour que mes parents étaient au travail, je l'avais délicatement forcé (à l'aide d'un fil de fer recourbé) et j'y avais trouvé un stock de bandages, de pansements, de seringues, un assortiment de pilules, des flacons, des bouteilles hermétiquement bouchées et toutes sortes de pommades portant des noms étrangers. Je savais que si, au beau milieu de la nuit, j'entendais un grattement furtif à la porte suivi de voix étouffées, de chuchotements, du craquement d'une allumette, du sifflement de la bouilloire, il m'était interdit de sortir de ma chambre. Je ne devais pas voir le matelas étalé par terre, dans le couloir, au-dessous des cartes, qui, au matin, disparaîtrait comme par enchantement. À croire que j'avais rêvé. L'un des devoirs les plus difficiles du résistant est de ne rien savoir.

Étant pratiquement aveugle, la nuit, papa n'avait jamais participé à une mission contre un barrage de police ou un poste retranché. On lui avait donc confié une tâche spécifique : la rédaction, en anglais, de tracts fustigeant la perfide Albion qui s'était engagée, à la face du monde, à nous aider à construire

notre patrie et qui, à présent, prêtait main-forte aux Arabes pour nous détruire par une trahison cynique. J'avais demandé à papa ce que cette expression signifiait. (Quand mon père m'expliquait un mot étranger, il avait l'air concentré et responsable d'un chercheur transvasant le précieux contenu d'une éprouvette dans une autre.)

– Cynique, c'est-à-dire froid, prémédité, m'apprit-il. Opportuniste. Cynisme vient de *kunos*, qui veut dire un chien en grec ancien. Je m'étendrais une autre fois sur le rapport existant entre le cynisme et les chiens qui, entre parenthèses, symbolisent la fidélité. C'est une longue histoire qui révèle l'ingratitude de l'homme envers les animaux qui lui sont le plus utiles, comme le chien, la mule, le cheval, l'âne, dont les noms sont devenus des injures, alors que la plupart des langues du monde traitent avec un respect abusif des bêtes sauvages aussi dangereuses que le lion, le tigre, le loup, voire un charognard tel que le vautour. Pour en revenir à ta question, une trahison cynique est une trahison accomplie de sang-froid, immorale et insensible.

Je me suis demandé si la trahison pouvait ne pas être cynique, opportuniste et préméditée, et si un traître pouvait ne pas être vil. (Aujourd'hui, il me semble que oui.)

Dans ses tracts, papa accusait la perfide Albion de perpétuer les crimes nazis et de sacrifier le dernier espoir d'un peuple agonisant au pétrole arabe et à des bases militaires au Moyen-Orient.

Que le pays de Milton et de Lord Byron sache que le pétrole qui le réchauffe, l'hiver, est souillé du sang des survivants du peuple persécuté. Ou encore : Le gouvernement travailliste anglais flatte bassement les régimes arabes corrompus qui ne cessent de se plaindre qu'il n'y a pas assez de place entre l'océan Atlantique et le golfe Persique et, au nord, entre le mont Ararat et Bab al-Mandab, aux confins du Yémen. (J'avais vérifié sur la carte : en fait, il y avait largement la place. Notre pays ressemblait à un point minuscule, perdu dans l'immensité du monde arabe, une tête d'épingle dans l'Empire britannique.) Une fois notre missile

achevé, nous le dirigerions sur le palais royal, au cœur de Londres, et nous forcerions les Anglais à quitter le pays. (Que deviendrait le sergent Dunlop, lui qui aimait tant la Bible et les Juifs ? On l'autoriserait à demeurer ici, en hôte de marque de l'État hébreu. J'y veillerais personnellement. Je lui fournirais une lettre de recommandation.)

C'était la nuit, entre deux fiches consacrées à son histoire des Juifs de Pologne, que mon père rédigeait ses tracts émaillés de poésie anglaise, dans le but d'émouvoir les cœurs. En allant au travail, le matin, il remettait le papier, dissimulé entre les pages d'un journal, à son contact (le commis de l'épicerie Sinopsky Frères, qui ressemblait à une cigogne). On les transmettait ensuite à une imprimerie secrète (située dans la cave de la famille Kolodny). Un ou deux jours plus tard, ils apparaissaient sur les murs des maisons, sur les réverbères, ou même sur les murs du poste de police où le sergent Dunlop était de service.

Si la police secrète découvrait la pharmacie clandestine de maman ou les brouillons des tracts de papa, on les enfermerait dans la prison du quartier russe, je resterais tout seul et j'irais chercher refuge dans la montagne.

Un jour, j'avais vu à l'Edison un film sur une bande de faux-monnayeurs : frères, oncles, beaux-frères, toute la famille. De retour à la maison, j'avais demandé à ma mère si nous étions des hors-la-loi, nous aussi.

– Pourquoi ? dit-elle. Aurions-nous volé ou escroqué quelqu'un ? Ou, le ciel nous en préserve, aurions-nous versé le sang d'un homme ?

– Absolument pas, renchérit papa. Au contraire : la loi anglaise est effectivement illégale. Le mandat britannique repose sur l'oppression et le mensonge : les nations ont confié Jérusalem aux Anglais à condition qu'ils s'engagent à créer un foyer national juif, et voilà qu'ils incitent les Arabes à détruire ce foyer, et qu'ils les aident même à le faire.

Ses yeux bleus, grossis par les verres de ses lunettes, étincelaient de fureur. Maman et moi échangeâmes discrètement un sourire de connivence devant cet accès de colère livresque et modérée. Chasser les Anglais et repousser les armées

arabes requéraient une colère d'une autre nature, une colère sauvage, au-delà des mots – espèce qui ne se trouvait pas chez nous, ni dans le quartier. Elle devait exister en Galilée, dans les vallées, dans les kibboutzim aux confins du Néguev, dans les montagnes où s'entraînaient les vrais résistants, la nuit. C'était probablement là-bas que se constituait la colère véritable dont nous ne savions rien, si ce n'est que, sans elle, nous serions perdus. Là-bas, dans le désert, dans la plaine, au sommet du Carmel, dans la vallée brûlante de Beit She'an, vivait une nouvelle race de Juifs qui n'étaient pas blêmes et ne portaient pas des lunettes, comme chez nous : c'étaient des pionniers robustes et hâlés ; leurs veines charriaient une colère meurtrière, authentique. La juste colère qui, de loin en loin, brillait dans les verres paternels, suscitait chez ma mère et moi l'ébauche d'un sourire. Un imperceptible clin d'œil. Une mini-conspiration, une sédition dans la Résistance, comme si maman ouvrait furtivement un tiroir défendu en ma présence. Ou qu'elle me faisait comprendre que, bien qu'il y eût dans la pièce deux adultes et un enfant, ce dernier n'était peut-être pas celui que l'on croyait. Pas constamment, en tout cas. Je m'approchai d'elle et lui sautai brusquement au cou tandis que papa allumait la lampe de son bureau et s'apprêtait à se replonger dans son histoire des Juifs de Pologne. Pourquoi donc la douceur de cet instant se mêlait-elle au grincement de la craie sur le tableau noir, au goût insipide de la trahison ?

Je décidai de leur dire :

– J'ai cassé avec Ben Hur et Chita. Nous ne sommes plus amis.

– Qu'est-ce que tu as encore fait ? fit papa, le dos tourné, face à la pile de livres qui s'entassait sur son bureau. Quand finiras-tu par apprendre à être fidèle ?

– Nous avons eu un désaccord.

– Un désaccord ? répéta papa de sa voix raisonnable en se retournant vers moi. La lutte entre les Fils de la Lumière et les Fils de l'Ombre ?

– On entend encore des coups de feu, dit maman. C'est tout près, on dirait.

J'ai déjà signalé la fascination qu'exercent sur moi les gens comme Ben Hur. Ils paraissent constamment altérés : rien ne peut apaiser cette soif inextinguible qui leur confère la cruauté somnolente d'un chat, une froide autorité, les yeux mi-clos. Et, pareil aux héroïques compagnons du roi David que nous avons étudiés dans la Bible, je ressens une curieuse propension à leur sacrifier tout ce que je possède. À risquer ma vie pour aller leur rapporter de l'eau, tirée au puits de l'ennemi. Avec le vague espoir d'entendre les mots magiques, proférés du coin de la bouche du léopard : « Tu es un type bien, Profi. »

Outre les félins assoiffés, une autre espèce d'individus m'attire de la même façon. Même s'ils sont apparemment très différents des précédents, ils ont en commun quelque chose qui, bien qu'impossible à définir, est aisément repérable. Je veux parler des gens qui ont toujours l'air perdu. Le sergent Dunlop, par exemple. À l'heure où j'écris ces lignes, comme alors, j'ai le cœur serré en songeant à eux. Ils traversent l'existence comme si le monde était une station d'autobus inconnue, dans une ville étrangère, où ils seraient descendus par erreur : comment ils sont arrivés là, comment ils vont s'en sortir et pour aller où, ils l'ignorent.

C'était un homme plutôt grand et corpulent, mais très doux. Un peu cartilagineux. Malgré son uniforme, son pistolet, ses galons, son matricule étincelant et son képi noir, il semblait éternellement hébété, comme ébloui par le contraste entre l'ombre et une vive lumière.

On aurait dit qu'il avait perdu un objet précieux qu'il ne se rappelait pas avoir égaré, pas plus qu'il ne se souvenait de ce dont il s'agissait ni de ce qu'il en ferait s'il venait à le retrouver. Il arpentait ainsi continuellement les pièces,

les corridors, la cave, les celliers de son monde intérieur sans savoir comment reconnaître l'objet si, d'aventure, il le rencontrait au gré de ses pérégrinations. Il passerait probablement devant sans rien remarquer et poursuivrait ses recherches avec un soupir de lassitude. Il se traînerait dans ses lourds godillots, de plus en plus loin, de plus en plus désespéré. Sans oublier qu'il représentait l'ennemi, j'avais envie de lui tendre la main. Non pour serrer la sienne mais pour le soutenir, comme un bébé. Ou un aveugle.

Chaque soir, ou presque, je me glissais dehors pour aller le rejoindre à l'Orient Palace, *L'Anglais pour étudiants étrangers* et *Notre Langue destinée aux immigrés et aux pionniers* sous le bras. Peu m'importait que le léopard et son acolyte continuent à m'espionner ou non.

Je n'avais plus rien à perdre.

Je traversais à la hâte la première salle, noyée dans le stupre, la fumée des cigarettes et les relents de bière, sans prêter attention aux rires gras, au bout de mes doigts qui me démangeait de caresser le tapis vert de la table de billard ni même au décolleté de la serveuse ; je filais droit devant moi comme une flèche qui allait s'abattre à notre table, dans l'arrière-salle.

Il se trouva plus d'une fois que j'étais venu pour rien : contrairement à ce qui avait été convenu, il n'était pas là. Il avait oublié. Ou il s'était trompé de jour. Souvent, une fois sa journée de travail terminée, on l'envoyait surveiller l'entrée du bureau de poste ou établir un barrage routier. Il se pouvait aussi qu'on le consigne à la caserne parce qu'il avait tardé à saluer un supérieur ou parce qu'une de ses chaussures brillait davantage que l'autre.

Qui a jamais vu, dans la vie ou au cinéma, un ennemi distrait ? Timide ? Le sergent Dunlop était l'un et l'autre. Un jour, je lui avais demandé si sa femme et ses enfants attendaient son retour chez lui, à Canterbury. (C'était une manière de lui faire comprendre, sans le vexer, que, pour le bien de tous, il était grand temps de quitter le pays.) La question l'abasourdit : il rentra sa grosse tête dans les épaules, comme une tortue effrayée, ses larges mains, couvertes de

taches de rousseur, exécutèrent un va-et-vient désordonné de ses genoux à la table, tandis que le rouge de la honte lui montait aux oreilles, comme une tache de vin qui s'étale sur une nappe blanche. Puis, dans son hébreu baroque, il s'embarqua dans une longue explication d'où il ressortait qu'« il s'en allait encore sans enfants » alors que le Seigneur avait clairement signifié dans les Saintes Écritures qu'« il n'est pas bon que l'homme soit seul ».

De temps à autre, je le trouvais assis à notre table habituelle, un pan de sa chemise d'uniforme sorti de son pantalon, son ventre proéminent débordant par-dessus la boucle brillante de sa ceinture – un gros homme avachi, plongé dans une partie de dames solitaire que mon arrivée interrompait. Il sursautait, s'excusait et se hâtait de ranger les pions dans leur boîte.

– J'étais sur le point de perdre, de toute façon, lançait-il, cramoisi, avec un sourire qui signifiait : ne-faites-pas-attention-je-vous-en-prie – on aurait dit que sa rougeur, décuplant sa confusion, redoublait.

– Au contraire, objectai-je, d'une manière ou d'une autre, vous gagnerez toujours.

Il médita cette réponse, finit par comprendre et sourit gentiment, comme si je venais d'émettre une pensée d'une grande sagesse.

– Non pas. Par ma victoire, je m'infligerai une cuisante défaite.

Il gagna la seule partie qu'il accepta jamais de disputer avec moi et exprima des regrets embarrassés, comme si son triomphe aggravait les crimes de l'opresseur.

Lors des leçons qu'il me dispensait, il s'excusait souvent de la complexité du système verbal anglais et de la multitude des exceptions grammaticales. On aurait dit que c'était sa faute si sa langue maternelle ne pouvait distinguer entre un verre d'eau et un panneau de verre, par exemple, une table de cuisine et une table de multiplication, fort (un costaud ou de la moutarde forte ?), jouer (s'amuser ou pratiquer un instrument de musique ?), tomber (faire une chute ou s'agissait-il de la pluie ?), là où l'hébreu possède deux termes distincts

évitant toute ambiguïté. « Certes, l'abruti n'en sait rien et le sot n'y comprend goutte », balbutiait-il en me tendant les exercices d'hébreu que je lui avait donnés au terme de la séance précédente.

Quand je le félicitais, ses yeux d'enfant s'illuminaient et un sourire timide, attendrissant, étirait ses lèvres avant de gagner ses joues rondes ; on aurait dit que tout son corps se convulsait de rire sous l'uniforme.

« Je suis indigne de ces louanges », bégayait-il.

De temps à autre, nous interrompions la leçon pour discuter. Avec un petit ricanement gêné, comme s'il était déconcerté par son insolence, il se laissait aller à des commérages sur la caserne et ses compagnons : qui savait l'autorité de qui, qui stockait des bonbons ou des cigarettes, qui ne prenait jamais de bain, qui buvait une bière au mess en compagnie d'une femme, laquelle, quoi qu'il en dise, ne pouvait être sa sœur.

Lorsque la conversation tournait autour de la situation politique et que je me métamorphosais en prophète de malheur, il se contentait d'approuver par des « certes » ou des « hélas », ponctués de force hochements de tête.

– Un peuple de prophètes, lâcha-t-il un jour. Le peuple du Livre. Si seulement il pouvait recueillir son héritage sans effusion de sang.

Bouche bée, je l'écoutais me conter sa version personnelle des récits bibliques – il professait des théories que M. Zorobabel Gihon n'aurait jamais imaginées, même dans ses rêves les plus fous. Apparemment, le sergent Dunlop n'aimait guère le roi David, même s'il lui inspirait une certaine compassion. Il le considérait comme un jeune villageois dont Dieu avait contrarié le destin – il aurait pu devenir un poète de génie et un amant idéal – en le plaçant sur un trône auquel rien ne le prédestinait, le condamnant ainsi à guerroyer et à intriguer sa vie durant. Il n'était donc pas étonnant que, à la fin de ses jours, David fût rongé par le même mal qu'il avait infligé à son prédécesseur, Saül, qui était meilleur que lui. En fin de compte, le berger et le muletier eurent un destin identique.

Évoquant Saül, David, Michal, Jonathan, Absalom et Joab, le sergent adoptait un ton légèrement surpris, comme s'il s'agissait de jeunes résistants juifs qui lui avaient appris les rudiments de l'hébreu, à une table de l'Orient Palace, en échange de quelques leçons de philistin. Il éprouvait une tendresse mêlée de pitié pour Jonathan et Saül dont la fille, Michal, était sa préférée, elle qui n'avait jamais eu d'enfant, et il vouait une égale affection à son époux, Paltiël, le fils de Laïsh, qui la suivit en pleurant jusqu'à ce qu'Abner le chasse et qu'ainsi, suivant sans la suivre sa femme, qui n'était déjà plus sa femme, il quitte la scène et disparaisse du récit.

Hormis Paltiël, songeais-je, tous, ou presque, avaient été parjures : Jonathan et Michal avaient trahi Saül, leur père. De même que Joab et les autres fils de Serouyah, le bel Absalom, Amnon et Adoniah, fils de Haggith, tous avaient été déloyaux un jour ou l'autre, surtout le roi David, celui dont nous chantions : « Il vit et il existe à jamais, David, le roi d'Israël ! » Ils avaient l'air quelque peu ridicules dans la bouche du sergent : de malheureux excités, frères jumeaux des chefs des services spéciaux dont il me racontait les travers : un tel était envieux, tel autre servile, tel encore était louche... Ils étaient pris au piège de l'amour, du désir, de l'envie, des manigances, de la lutte pour le pouvoir et de l'esprit de vengeance. (Les revoilà donc, ces perpétuels assoiffés, ces léopards altérés dont rien au monde ne pourrait jamais éteindre la soif. Persécuteurs et persécutés. Pauvres aveugles qui creusaient la fosse où ils allaient tomber.)

J'avais vainement cherché la réponse cinglante qui sauverait l'honneur du roi David, de M. Gihon et de notre peuple tout entier. Je savais que, lors de ces entretiens, je me devais de défendre quelque chose contre les attaques du sergent Dunlop. Le hic était que je ne voyais pas, alors, ce dont il s'agissait (et que je ne le vois toujours pas très clairement, aujourd'hui). Néanmoins, ils m'émouvaient tous profondément : Saül, abandonné et trompé, accusé de trahison par Samuel et condamné à payer de sa couronne et de sa vie pour avoir eu le cœur trop sensible. Michal et Jonathan, qui, par amour pour

l'ennemi, n'hésitèrent pas à trahir leur père et leur roi pour suivre le léopard. Même David, le roi perfide qui trahit et fut trahi par tous ceux qui l'aimaient.

Pourquoi ne pourrions-nous pas nous retrouver, un jour, dans l'arrière-salle de l'Orient Palace, le sergent Dunlop, maman, papa, Ben Gourion, Ben Hur, Yardena, le grand mufti de Jérusalem, Hadj Amin, mon professeur, M. Gihon, les chefs de la Résistance, M. Lazarus et le haut-commissaire, tout le monde, y compris Chita, sa mère et ses deux pères interchangeable, pour discuter, essayer de nous comprendre, faire des concessions, nous réconcilier et nous pardonner mutuellement ? Puis nous nous rendrions au bord de la rivière, pour voir si le courant avait ramené le bout de bois bleu.

– Ça suffit pour aujourd'hui, proférait le sergent Dunlop, me ramenant à la réalité. Nous nous reverrons demain et enrichirons nos connaissances à la sueur de notre front, en espérant que nous n'ajouterons pas à la douleur.

Là-dessus, nous nous séparions sans nous serrer la main car il avait compris que je m'interdisais ce geste envers l'opresseur. Nous nous contentions donc d'un simple hochement de tête en guise de salut et d'adieu.

Avais-je réussi à profiter de la situation pour lui soutirer quelques informations secrètes ?

Quelques-unes. Des bribes, par-ci par-là.

Des détails sur les dortoirs de la caserne.

Certains renseignements (et non des moindres) concernant les tours de garde, la nuit.

Des confidences sur les relations entre les officiers et leurs épouses. Une ou deux précisions sur la vie quotidienne du cantonnement.

Et une dernière chose qui, bien que probablement sans rapport avec mes talents d'espion, me semble devoir être rapportée ici. Le sergent Dunlop m'avait affirmé un jour que la fin du mandat britannique marquerait la création de l'État hébreu et l'accomplissement des prophéties, comme il était écrit dans la Bible, mais que, malgré tout, il ne pouvait s'empêcher de se sentir

solidaire des peuples de Canaan – les autochtones arabes, notamment les paysans. Après le départ de l'armée britannique, pensait-il, les Juifs écraseraient leurs ennemis, détruiraient les villages de pierre, les champs et les vergers deviendraient le repaire des chacals et des renards, les puits s'assécheraient et les villageois, les cultivateurs, les cueilleurs d'olives, les inciseurs de sycomores, les muletiers et les bergers, tous seraient chassés dans le désert. Peut-être était-ce la volonté du Créateur qu'ils soient persécutés à leur tour, à la place des Juifs qui recouvreraient enfin leur héritage. « Les voies de l'Éternel sont merveilleuses ! » s'exclamait tristement le sergent d'un air un peu hébété, comme s'il parvenait enfin à une conclusion qui aurait dû lui sauter aux yeux depuis longtemps : « Car Il réprimande celui qu'Il aime, et Il aime celui qu'il détruit. »

Le bruit courut dans le quartier que les Anglais allaient décréter le couvre-feu général et entreprendre la fouille systématique des maisons pour démanteler le réseau clandestin et mettre au jour les caches d'armes.

À son retour du travail, cet après-midi-là, papa improvisa une réunion à la cuisine : nous devions parler sérieusement et franchement, annonça-t-il. Il ferma la porte et la fenêtre, s'assit et sortit d'une des larges poches de son short kaki, soigneusement repassé, un petit paquet enveloppé de papier marron qu'il posa sur la table, devant lui. Il y a là-dedans quelque chose, ou plutôt certaines choses, qu'on nous a demandé de conserver ici jusqu'à ce que ça se tasse. Nous n'échapperons évidemment pas aux perquisitions, mais on a pensé qu'il serait plus facile de cacher cette chose, ou ces choses, chez nous. Et nous sommes absolument décidés à risquer le coup.

Il a raison de ne pas nous révéler ce qu'il y a dedans, songeai-je. Il ne veut pas affoler maman. (Et s'il l'ignorait ? Impossible : il devait le savoir.) Pour ma part, j'étais certain que le paquet contenait de la dynamite, du TNT, de la nitroglycérine ou un produit encore plus puissant, un explosif révolutionnaire dont on n'avait encore jamais entendu parler : une poudre terrifiante, mise au point dans les laboratoires secrets de la Résistance, dont une cuillerée suffirait à détruire la moitié de la ville.

Et moi ?

Une pincée me suffirait à lancer notre roquette, toujours pointée sur le palais royal de Londres.

C'était l'occasion rêvée. Je devais trouver le moyen de prélever dans le paquet la quantité nécessaire à mon projet.

Si je réussissais, l'OLOM me supplierait à genoux de réintégrer ses rangs.

Je leur pardonnerais. Du bout des lèvres. Et j'accepterais de revenir, mais à condition de réorganiser l'état-major, de remettre Ben Hur à sa place, de supprimer la section chargée de la sécurité intérieure et de trouver le moyen d'empêcher les décisions arbitraires et de protéger les combattants de la malveillance interne.

– Quand ils viendront perquisitionner chez nous, reprit papa, il est essentiel que vous soyez au courant, pour deux raisons : primo, nous sommes très à l'étroit, ici, et l'un d'entre vous pourrait tomber par hasard sur cet objet et provoquer un accident. Secundo : s'ils le trouvent, ils nous questionneront séparément et je veux que nous leur fournissions une explication identique sans risque de nous contredire.

(L'explication imaginée par papa tournait autour du professeur Schlossberg, notre voisin du dessus, décédé l'hiver précédent. Il avait légué une cinquantaine de livres à mon père. Lors de l'interrogatoire, nous devions répondre que le paquet faisait partie du lot hérité du défunt professeur.)

– C'est un pieux mensonge, dit papa en me regardant fixement à travers ses lunettes.

Je surpris une lueur de malice dans ses yeux bleus de myope, ce qui arrivait très rarement : quand il nous racontait, par exemple, comment il avait cloué le bec à un éminent chercheur ou à un écrivain qui en « était resté bouche bée, foudroyé ».

– Nous n'userons de ce pieux mensonge que si cela devient absolument nécessaire, en cas de danger de mort, par exemple, et ce ne sera pas de gaieté de cœur car un mensonge reste un mensonge. Toujours. Même s'il est cousu de fil blanc. Prends-en bonne note, s'il te plaît.

– Au lieu de faire des sermons, tu pourrais jouer avec lui de temps en temps, dit maman. Ou lui parler, au moins. Une conversation, ça te rappelle quelque

chose ? Deux personnes qui dialoguent et s'écoutent en essayant de se comprendre.

Serrant le paquet contre sa poitrine comme un bébé en larmes, papa le transporta dans la pièce qui servait à la fois de chambre à coucher, de bureau et de salon. Les murs étaient tapissés de livres, du sol au plafond, et il ne restait même plus de place pour un tableau ou un bibelot.

La bibliothèque paternelle obéissait à un ordre logique rigoureux : elle était divisée en sections et sous-sections classées par sujets, matières, langues et ordre alphabétique des auteurs. Généraux et maréchaux en constituaient la clé de voûte : d'extraordinaires volumes qui me donnaient un frisson d'admiration – c'étaient d'épais et précieux ouvrages à l'admirable reliure de cuir dont, du bout des doigts, j'effleurais la surface rêche pour sentir, avec un bonheur indicible, les lettres d'or gravées en relief ; on aurait dit les décorations étincelantes qui bardaient la poitrine d'un colonel, aux actualités de la Fox. Lorsque la lampe du bureau éclairait les fioritures dorées, il en jaillissait un éclair aveuglant, telle une invite à les rejoindre. Pour moi, ces livres étaient autant de princes, comtes, ducs et barons.

La cavalerie légère chargeait sur l'étagère juste au-dessous du plafond : revues à la couverture colorée, classées par matières, dates et pays d'origine. Les hussards étaient vêtus de fines tuniques qui contrastaient avec les lourdes armures de leurs chefs.

Le corps des officiers de brigade et de régiment se massait autour des maréchaux et des généraux : in-quartos compassés dont les larges épaules débordaient de leurs solides jaquettes de toile rêche, poussiéreuses et un peu fanées ; on aurait dit des tenues de camouflage crasseuses et poissées de sueur, ou le calicot de vieux drapeaux, endurci au combat et aux épreuves.

La couverture de certains tomes bâillait, pareille au décolleté de la serveuse de l'Orient Palace. À l'intérieur, on ne voyait qu'une pénombre qui sentait bon le papier : un soupçon de parfum, capiteux et défendu.

Le gros de la troupe s'alignait au-dessous des gradés : des centaines et des centaines de volumes à la reliure cartonnée, grise ou brune, qui sentait la colle. Plus bas, venait la racaille des milices semi-régulières dont les pages étaient maintenues entre deux feuilles de carton, attachées par un élastique fatigué ou un épais ruban adhésif. Certains cahiers, dont la jaquette en papier jauni se désagrégait, allaient par bandes. Enfin, les plus déshérités, des livres qui n'en étaient pas vraiment, une masse hétéroclite d'opuscules, tirés à part, bulletins et autres prospectus, s'entassaient sur les étagères du bas : les laissés-pour-compte de la bibliothèque qui attendaient que papa les emmène dans un asile de publications inutiles ; entre-temps, ils campaient là, provisoirement, par faveur spéciale, empilés les uns sur les autres, en rangs serrés, jusqu'à ce que, aujourd'hui ou demain, un vent d'est disperse leurs cadavres avec les oiseaux du désert, ou que, d'ici à l'hiver prochain, papa trouve le temps de les trier et chasse impitoyablement de la maison la plupart de ces misérables gueux (brochures, gazettes, magazines, journaux, pamphlets, comme il les appelait), pour faire place à d'autres indigents qui feraient long feu, eux aussi. (Mais papa les prenait en pitié. Il avait beau dire qu'il allait faire le tri, sélectionner et en liquider une partie, j'avais la nette impression qu'aucune page imprimée n'était jamais sortie de notre maison, qui en était pleine à craquer.)

La bibliothèque sentait la poussière en permanence – un relent d'atmosphère étrangère, tourmentée, attirante et excitante tout à la fois. Aujourd'hui encore, je serais capable de deviner, les yeux bandés, la présence de livres dans la pièce où je me trouve. Les effluves d'une antique bibliothèque ne me parviennent pas par l'odorat mais par l'épiderme : un espace solennel, méditatif, empli d'une poussière livresque plus ténue qu'aucune autre, mêlée à l'odeur de vieux papier et de colle, ancienne ou plus récente, aux relents d'amandes amères, de sueur aigre, d'adhésif à base d'alcool enivrant, aux senteurs d'algues, d'iode, et du plomb qui, jadis, entrait dans la composition des encres d'imprimerie, du papier putrescent, rongé par l'humidité et la moisissure et du papier bon

marché, tombant en poussière, contrastant avec les effluves riches, exotiques, grisants, flattant le palais, qui émanaient du luxueux vélin importé de l'étranger. Le tout baignant dans une sombre atmosphère stagnante, comprimée au fil des ans dans les interstices secrets, entre les rangées de livres et la cloison, derrière elles.

Telle l'artillerie de campagne, retranchée à l'arrière des troupes de choc, d'épais ouvrages de référence s'entassaient sur une large étagère, à droite du bureau : des piles d'encyclopédies en différentes langues, des dictionnaires, une énorme concordance biblique, un atlas, des lexiques et des répertoires (j'espérais que l'un d'eux, intitulé *Index des index*, me révélerait de profonds mystères mais il ne contenait que des listes de milliers de livres aux titres étranges). Les encyclopédies, les dictionnaires et les lexiques étaient pour la plupart des maréchaux et des généraux, en d'autres termes, de splendides volumes dont il me démangeait de caresser les lettres d'or, gravées sur l'épaisse reliure de cuir, et dont l'étendue du savoir qu'ils recelaient me fascinait parce que inaccessible, à cause de l'obstacle de la langue : une croix, un hussard, un clocher, une forêt, une chaumière dans la prairie, un attelage, un tramway, une corniche, un porche, un pignon ; quand moi, je n'étais qu'un jeune résistant hébreu qui vouait son existence à chasser l'opresseur auquel l'unissaient de mystérieuses affinités, parce qu'il venait lui aussi d'un pays de forêts et de rivières, un pays où se dressaient des clochers et où des girouettes tournaient doucement sur les toits.

Disposés autour des lettres dorées, des fleurs ou des bourgeons – emblème de l'éditeur ou de la collection – enluminaient les reliures : on aurait dit les blasons de nobles familles. On y voyait des dragons ailés, un couple de lions furieux, portant un rouleau fermé ou ouvert, l'estampe d'un château fort ou encore des croix entrelacées, semblables au serpent fuyard et tortueux que nous avions étudié dans la Bible.

Une main posée sur mon épaule, papa m'invitait parfois à une visite guidée : ici, une édition rare d'Amsterdam, là, le Talmud de la veuve et des frères Romm, ou encore les armes du royaume de Bohême, aujourd'hui disparu. Voici une reliure en daim, ce qui explique sa teinte rougeâtre, couleur de viande crue. Nous avons là une édition inestimable qui date de l'an de la Création 5493 (correspondant à l'année civile 1733) : ce livre provient vraisemblablement de la bibliothèque du grand Moïse Haïm Luzzato qui l'a sans doute compulsé en personne. La Nationale du mont Scopus n'en possède pas de semblable et il n'en reste qu'une dizaine d'exemplaires dans le monde, peut-être sept, ou encore moins. (En l'écoutant, je songeai à Abraham, chicanant avec Dieu sur le nombre de justes de Sodome.)

D'ici à là, c'était du grec. Sur l'étagère au-dessus, du latin, la langue de l'ancienne Rome. Là-bas, sur toute la largeur du mur, s'étendait le monde slave dont je ne savais même pas déchiffrer l'alphabet. Ici, c'était le français et l'espagnol, et là, sur cette étagère, la mine sévère dans leurs habits de cérémonie sombres, les représentants allemands se concertaient à voix basse dans leur coin. (Des lettres compliquées, emberlificotées, « gothiques », avait dit papa sans autre commentaire, qui me faisaient penser à un sinistre labyrinthe.) Là-bas, dans une armoire vitrée, se pressaient en ordre serré les écrits de nos pères (jamais de nos mères mais de nos seuls aïeux – nécromants, fantômes) : la Michnah, les deux Talmuds, de Babylone et de Jérusalem, lois rabbiniques, traités, commentaires, hymnes, mi-drachs, la Mekhilta et le Zohar, questions et réponses, lexiques et glossaires, *Le Maître du savoir*, *La Pierre du secours*, *Le Chemin de la vie* et *Le Pectoral du jugement*, historiettes et hagiographies constituaient une sorte de faubourg obscur, un paysage étrange et triste, pareil à un groupe de misérables masures, chichement éclairées ; ils ne m'étaient pourtant pas complètement étrangers, ces lointains parents, dont les titres bizarres – *La Tosefta*, *La Table dressée*, *Le Yosippon* ou *Les Devoirs des cœurs* –, écrits en caractères hébraïques, me donnaient au moins la liberté d'imaginer ce

qui était disposé sur cette fameuse table et quels devoirs incombaient aux cœurs en question.

Et il y avait aussi le domaine historique : quatre étagères bourrées à craquer, dont l'une supportait des « réfugiés », retardataires qui avaient dû se contenter d'une position précaire, couchés sur la tranche de leurs prédécesseurs, plus anciennement établis. Deux de ces quatre étagères étaient dévolues à l'histoire mondiale, et les deux autres à celle du peuple juif. Dans la première rubrique, sur l'étagère du bas, se trouvaient des ouvrages consacrés à la Préhistoire, aux débuts de la civilisation (des événements terrifiants), à l'Antiquité, au Moyen Âge (des descriptions à vous glacer le sang : des médecins vêtus de robes sombres, affublés de masques sataniques, penchés sur des moribonds, victimes de la peste noire). Au-dessus, inondés de soleil, s'empilaient la Renaissance, la Révolution française et, plus haut, touchant presque le plafond, il y avait des ouvrages traitant de la révolution d'Octobre et des deux guerres mondiales, que je m'évertuais à étudier afin de tirer les leçons des erreurs commises par les stratèges du passé. Quant aux livres rédigés en langues étrangères, et donc inaccessibles, je les parcourais page après page, recherchant inlassablement des illustrations ou des cartes qui, pour la plupart, sont restées gravés dans ma mémoire jusqu'à aujourd'hui : la sortie d'Égypte ; l'effondrement de la muraille de Jéricho ; la bataille des Thermopyles, d'épaisses forêts de lances, de javelots, de piques et de casques réfléchissant les rayons du soleil ; la carte des expéditions d'Alexandre le Grand, hérissée de flèches qui, de Grèce, gagnaient audacieusement la Perse et l'Inde ; la photographie d'hérétiques, condamnés au bûcher sur la place publique : les flammes leur léchaient déjà les pieds mais ils gardaient les yeux clos, dans un ravissement extatique, comme s'ils écoutaient une musique céleste ; l'expulsion des Juifs d'Espagne : des foules de réfugiés, chargés de ballots et de bâtons, entassés dans un vieux rafiote, sur une mer démontée, grouillant de monstres que le triste destin des Juifs semblait particulièrement réjouir ; un schéma de la Diaspora orientale, avec des cercles

tracés en gras entourant Salonique, Smyrne et Alexandrie ; une illustration en couleurs représentant la vieille synagogue d'Alep ; de lointaines communautés juives, perdues aux confins de la carte, au Yémen, à Cochin, en Éthiopie (qu'on appelait encore l'Abyssinie) ; un cliché de Napoléon à Moscou, puis au Caire, au pied des pyramides : petit homme rondouillard, coiffé d'une espèce de tricorne qui ressemblait à un gâteau de Pourim, désignant le vaste horizon d'une main ferme, l'autre timidement glissée dans son manteau ; les luttes entre Hassidim et Mitnagdim, leurs détracteurs, illustrées par des portraits de rabbins furieux ; une carte détaillée de l'expansion des communautés hassidiques, face aux lignes de défense derrière lesquelles se retranchaient les Mitnagdim qui ne désarmaient pas ; des récits d'explorations : des armadas de navires dont les proues ciselées traversaient les isthmes d'archipels inconnus, des continents inaccessibles, des empires, la muraille de Chine, des pagodes japonaises où nul ne pouvait pénétrer vivant, des sauvages vêtus de plumes, le nez percé des os de leurs victimes ; des cartes de chasseurs de baleines, la mer de glace de l'Arctique, le détroit de Béring, l'Alaska et le golfe de Mourmansk. Et Théodore Herzl, accoudé à une balustrade, contemplant rêveusement un lac, à ses pieds ; immédiatement après, les premiers pionniers débarquaient en Palestine : une poignée de miséreux, serrés les uns contre les autres comme un troupeau de moutons, abandonnés au milieu d'un désert de sable, planté d'un olivier solitaire, à l'arrière-plan ; la carte de la première implantation juive en Palestine : quelques arpents de terre disséminés ici et là, mais qui se multipliaient de carte en carte et de schéma en schéma ; voici le camarade Lénine, coiffé d'une casquette, tenant des propos enflammés devant une foule qui levait le poing pour manifester son enthousiasme – il me rappelait un peu le docteur Weizman, qui n'arrêtait pas de parlementer avec les Anglais au lieu d'employer la manière forte (et le sergent Dunlop ? Faudrait-il le traiter par la manière forte, lui aussi ?) ; une carte des camps d'extermination nazis, et les photographies des survivants, des squelettes ambulants ; les croquis des illustres

batailles de Tobrouk, Stalingrad, Sicile et, enfin, la brigade juive, des soldats hébreux, l'étoile de David cousue sur leurs manches, défilant en Afrique, en Italie, et des photos de l'opération de création de villages « Tour et palissade » sur les collines, dans le désert ou les vallées, visages de pionniers à l'expression calme et résolue, montés sur des chevaux, ou sur un tracteur, un fusil en bandoulière.

Refermant le livre, je le remettais à sa place avant d'en prendre un autre dont je recommençais à tourner les pages, à la recherche d'illustrations ou de cartes. Au bout d'une ou deux heures, je ressentais un léger vertige, une panthère déchaînée dans la cave, liée par toutes sortes de vœux et serments, sachant très exactement où était mon devoir et à quoi je consacrerai mon énergie, fût-ce au sacrifice de ma vie, quand l'heure de vérité aurait sonné.

Le grand atlas allemand s'ouvrait sur une carte hallucinante de l'univers, incluant d'insondables galaxies et des abîmes peuplés d'étranges étoiles. La bibliothèque de mon père ressemblait à cette carte : outre les planètes familières, elle comportait également de mystérieuses nébuleuses – lithuanien, latin, ukrainien, slovène, ainsi qu'une langue très ancienne, nommée sanskrit. Sans parler de l'araméen, du yiddish, un satellite de l'hébreu, lune désolée et livide, luisant faiblement au-dessus de nos têtes entre deux nuages. À des années-lumière du yiddish, s'étendaient d'autres firmaments où scintillaient l'épopée de Gilgamesh, par exemple, les poèmes homériques, les Upanishad, Siddharta, les admirables chants des Nibelungen, le Hiawatha ou le Kalevala – titres mélodieux qui me titillaient le bout de la langue et le palais quand je les prononçais à voix basse, rien que pour le plaisir, Dante Alighieri, Montesquieu, Chaucer, Chtchedrine, Aristophane et Till Eulenspiegel. Je connaissais la couverture de chacun d'entre eux, son orbite propre dans la galaxie, ainsi que celle de ses voisins.

Et toi ? Qui étais-tu au sein de ce vaste univers ? Une panthère aveugle. Un pauvre ignorant. Un méchant garnement qui perdait son temps à lambiner

dans les bois de Tel Arza. Un pitoyable jouet entre les mains d'un non moins pitoyable Ben Hur. À partir de maintenant, tu ferais mieux de t'enfermer ici, au milieu de ces livres.

Pendant dix ans ?

Trente ?

Tu prendrais une profonde inspiration avant de plonger au fond du puits pour résoudre une énigme après l'autre.

Comme la route était longue et combien de mystérieux secrets recelaient ces ouvrages dont je pouvais à peine décrypter les titres ! J'étais même incapable de découvrir le premier maillon de la chaîne qui retenait la clé de la cassette contenant celle du coffre où la clé du mur d'enceinte le plus excentré attendait peut-être ma venue.

Je devais d'abord surmonter la difficulté de l'alphabet latin. Maman affirmait qu'elle pouvait me l'enseigner en moins d'une demi-heure. Et, si je promettais de l'aider à faire la vaisselle du dîner, elle m'apprendrait également le cyrillique. Ce qui, d'après elle, serait l'affaire d'une heure ou une heure et demie, au grand maximum. Pour sa part, papa m'avait assuré que l'alphabet grec ressemblait beaucoup au cyrillique.

Je me mettrais ensuite au sanskrit.

J'étudierais enfin un dialecte que papa appelait *Hochdeutsch* et qu'il traduisait par « haut allemand »

Ce haut allemand-là avait quelque chose de suranné qui évoquait des villes fortifiées et des ponts-levis, flanqués de tourelles jumelles au faite conique. Derrière ces murs, vivaient des savants ascètes qui, en robe noire et tête nue, passaient des nuits studieuses, à la lumière d'une chandelle, dans une cellule percée d'une lucarne grillée. Je ferais comme eux : une cellule, une lucarne, une chandelle la nuit, une pile de livres, et le silence.

La bibliothèque réduisait considérablement les dimensions de la pièce, au demeurant pas bien grande. Au-dessous des étagères se trouvait un canapé vert

qui servait de lit à mes parents : la nuit, ils l'ouvraient et le refermaient au matin comme un livre, en laissant la literie à l'intérieur. Le divan était garni de cinq coussins brodés qui figuraient les cinq collines de Rome quand je menais les troupes de Bar Kochba, qui allaient vaincre l'Empire, au bas du Capitole. En d'autres circonstances, ils représentaient les éminences dominant la route du Néguev, ou les baleines blanches que je poursuivais sur les sept mers, jusqu'aux rives de l'Antarctique.

Des canaux et des détroits, qui se rejoignaient sur la petite natte, au pied du rocking-chair de maman, isolaient le sofa du bureau de papa, de la table basse, des deux tabourets en osier et du fauteuil à bascule. La disposition des meubles m'offrait de fascinantes possibilités pour déployer une armada ou des troupes de fantassins, tenter une percée, un mouvement tournant, un assaut, une embuscade ou une résistance acharnée, dans une zone fortement peuplée.

Papa cacha le paquet dans un endroit judicieusement choisi, au milieu d'une rangée de livres identiques : une collection de grands classiques, traduits en polonais. Le colis se fondait si bien au milieu des couvertures marron clair de la série qu'il en devenait presque invisible : on aurait dit un dragon dans une forêt tropicale plantée d'arbres gigantesques, pareils à d'autres dragons. Il répéta à maman et moi de ne pas y toucher ni de nous en approcher. Désormais, la bibliothèque devenait une zone interdite. Si l'un d'entre nous avait besoin d'un livre, il était prié de s'adresser à lui. (Je pris très mal la chose : maman était bien capable de commettre une bévue ou une distraction en ôtant la poussière. Mais moi ? Je connaissais la bibliothèque par cœur et pouvais localiser chaque rayonnement et son contenu, les yeux fermés. Je savais m'y repérer presque aussi bien que mon père. Telle une jeune panthère dans la jungle qui l'avait vue naître et grandir.) Je décidai de tenir ma langue : le lendemain, quand ils partiraient travailler, à 8 heures du matin, je serais le seul maître à bord. Le seigneur du dragon. Le dragon lui-même.

Le lendemain matin, à peine la porte refermée, je m'approchais tout près de l'étagère mais sans la toucher. Je fronçai le nez pour déceler une éventuelle odeur chimique, même très faible. Mais je ne repérais que l'odeur habituelle, les effluves du passé, de la colle et de la poussière. Je regagnai la cuisine pour débarrasser la table des reliefs du petit déjeuner, lavai la vaisselle et la mis à sécher sur l'égouttoir. J'allai d'une pièce à l'autre pour fermer les volets et les fenêtres afin de maintenir un peu de fraîcheur dans la maison. Puis, je fis les cent pas de la porte d'entrée à la cachette – une panthère dans la cave. J'étais incapable de me concentrer sur le plan d'attaque du palais du gouverneur qui, la veille encore, mobilisait toute mon énergie : ce paquet marron, maquillé en chef-d'œuvre littéraire traduit en polonais qui somnolait innocemment sur son étagère, me fascinait comme une boîte de Pandore.

Au début, la tentation était faible, craintive et imprécise. Mais, au fur et à mesure qu'elle s'enhardissait, elle devenait de plus en plus explicite, léchant le bout de mes sandales, chatouillant la paume de mes mains, me faisant un clin d'œil effronté et me tirant impunément par la manche.

La tentation est comparable à un éternuement : elle part de rien, une légère démangeaison à la base du nez qui s'amplifie et devient incontrôlable. Elle se manifeste généralement par une petite patrouille de reconnaissance sur le terrain, un vague frémissement, une nervosité indéfinissable et, avant que vous ne compreniez vraiment de quoi il retourne, vous commencez à sentir des bouffées de chaleur, un peu comme lorsqu'on allume un radiateur électrique – la résistance reste grise quelques instants, ensuite elle se met à grésiller, elle rougit faiblement, puis de plus en plus intensément jusqu'à s'enflammer de

colère –, et vous voilà pris d'une sorte de vertige, et alors, pourquoi pas, qu'est-ce que ça peut faire, un son étouffé se déchaîne au fond de vous qui s'évertue à vous convaincre : allez, vas-y, contente-toi d'effleurer l'emballage, tu n'es pas obligé d'y toucher, juste pour percevoir, par les pores de la peau, autour de ton doigt, les vibrations invisibles que dégage peut-être ce mystérieux paquet. Est-ce chaud ? Froid ? Envoie-t-il de légères décharges électriques ? Après tout, quel mal y a-t-il à le toucher juste une fois ? Légèrement ? Du bout des doigts ? En vitesse ? Il ne s'agit que de l'emballage, du vulgaire papier, kraft (ou fin ?), lisse (ou légèrement granuleux, comme la peluche verte de la fameuse table de billard ?), plat (ou, au contraire, présenterait-il d'invisibles protubérances qui communiqueraient au doigt des impulsions inouïes ?). Quel mal y a-t-il à le toucher ? Doucement, à peine ? Un peu comme lorsque l'on passe la main sur un banc ou une clôture portant l'inscription *Attention à la peinture !*

Et pourquoi pas davantage qu'un simple frôlement : une pression prudente, par exemple. Délicate. Pareille à la main d'un médecin palpant précautionneusement le ventre du patient pour déceler s'il est dur ou souple et où se trouve le point douloureux. Ou au contact du doigt sur une poire pour en éprouver la maturité : est-elle ou n'est-elle pas mûre, ou pas assez ? Et si je le retirais de l'étagère ? Rien qu'une seconde, histoire de le soupeser ? Pour voir s'il est léger ou lourd ? Compact ? Rigide ? Comme un lexique ou comme un périodique ? Ou alors comme un fragile bibelot de verre, enveloppé dans de la paille, de la ouate ou des copeaux, de sorte que l'on peut sentir à la fois le moelleux de l'emballage et la dureté de l'objet à travers lui ? Aurait-il la terne pesanteur d'un coffret rempli de plomb, soumis à la loi de la gravité ? Et si c'était un objet ayant la consistance de la fourrure, répondant souplement à la pression des doigts, tel un coussin, par exemple, un ours en peluche ou un chat ? Qu'est-ce que cela pourrait être ? Un contact fugitif, peut-être, voilà, un baiser du bout des doigts, du bout des lèvres, le frôlement de la brume, une légère caresse, à peine une caresse, d'ailleurs, oui, comme cela, puis passer un

doigt léger entre les autres livres, comme ceci, sur les deux côtés du paquet pour sentir le ruban adhésif qui maintient l'emballage, et pourquoi ne pas le retirer une minute de l'étagère pour le tenir à bout de bras, tel un guerrier portant son camarade blessé au combat mais, pour l'amour du Ciel, fais gaffe à ne pas buter contre un meuble, à ne pas cogner le paquet ou le laisser tomber par terre ! Et n'oublie surtout pas sur quel côté il était posé ! Et veille à effacer tes empreintes avec ton mouchoir puis à en changer, au cas où il aurait été exposé à des radiations.

Le paquet était froid, rigide, rectangulaire, exactement comme un livre recouvert de papier, et assez lisse. Il avait approximativement le poids d'un gros volume : plus léger que la concordance mais un plus lourd que l'atlas.

J'espérais que j'en avais fini. Que j'étais libéré. Ayant obtenu gain de cause, la tentation pouvait se retirer, satisfaite, et j'allais enfin pouvoir me remettre au travail.

Grave erreur.

Il arriva exactement le contraire.

Comme une meute de chiens qui, après avoir senti et goûté la viande fraîche, se métamorphosent en loups. Une dizaine de minutes après avoir remis le livre à sa place, la tentation me prit par surprise, là où je l'attendais le moins :

Convoquer Ben Hur ici pour lui révéler notre secret. Et, au cas où il ne me croirait pas, lui montrer le paquet pour voir, au moins une fois, l'indifférence du léopard se muer en stupéfaction. Ses minces lèvres de despote qui, d'ordinaire, ne s'entrouvraient qu'à grand-peine, en béraient de surprise. Et, tel le brouillard que dissipe le soleil matinal, l'affaire de l'Orient Palace serait instantanément oubliée. Je l'obligerais à jurer de ne jamais en parler. Pas même à Chita. Il se contenterait d'un simple coup d'œil puis il oublierait ce qu'il avait vu.

Mais il ne le pourrait pas. Jamais. Ainsi, grâce à cette menace, la peur de la prison, notre amitié redeviendrait aussi solide et sincère qu'avant. À l'instar de David et Jonathan. Nous espionnerions ensemble et, ensemble, nous recueillerions des secrets. Ensemble aussi, nous étudierions l'anglais avec le sergent Dunlop, car si l'on maîtrise la langue de l'ennemi, on contrôle également sa façon de penser.

Dans cet appartement où je me retrouvais seul à longueur de journée, j'eus soudain l'impression étrange, insupportable, d'être le maître d'un violent cyclone qui se préparait à l'intérieur d'un paquet, en apparence banal, adroitement dissimulé sur l'étagère, au milieu des chefs-d'œuvre de la littérature.

Non. Pas question de faire venir Ben Hur ici. J'agirai seul. Sans lui.

Vers midi, la tentation devint irrésistible : on aurait dit un ouragan qui se déchaînait dans ma poitrine et dans mon ventre ; désormais, il n'en tenait qu'à moi. Tout devenait possible, à présent, si je le désirais vraiment. C'était une simple question de volonté. Tu prendras cet unique paquet et tu y substitueras un livre enveloppé d'un emballage identique. On n'y verra que du feu. Y compris papa.

Quant à toi, fils de l'homme, tu mettras ce dispositif infernal dans ton cartable et tu le porteras au palais du haut-commissaire. À l'aide d'un fil de fer, tu le fixeras sous la voiture du gouverneur, stationnée devant le palais. Autre solution : guette-le patiemment au portail et jette le paquet dans ses jambes dès qu'il sortira de chez lui.

Ou encore : un jeune Juif de Jérusalem se fait sauter pour réveiller les nations et protester contre la confiscation de sa patrie.

Et si je demandais innocemment au sergent Dunlop de déposer ce présent dans le bureau du chef des renseignements ? Non : il pourrait être blessé, et je risquerais de lui attirer les pires ennuis.

Il y avait aussi la possibilité de l'installer sur l'ogive de notre missile avec la menace de rayer Londres de la carte si Jérusalem n'était pas libérée.

Je pourrais aussi éliminer Ben Hur et Chita. Ça leur apprendrait.

Et ainsi de suite, jusqu'à 13 heures, quand une nouvelle envie, plus impérieuse et terrifiante que jamais, dressa sa tête venimeuse et se mit à accomplir aveuglément son travail de sape, telle une taupe, malfaisante créature des ténèbres. (Je trouvai dans le dictionnaire le terme exact désignant cette envie qui vous suce jusqu'à la moelle : la séduction, au sens de détourner quelqu'un du droit chemin, le corrompre, voire le pousser au crime. Une sorte d'amalgame entre la sédition et la succion.)

Cette tentation irrésistible s'acharna sur moi, me comprimant le cœur et le diaphragme, me déchirant les entrailles, passant de la supplication à la flagornerie avec un clin d'œil hideux, me susurrant fiévreusement à l'oreille les délices les plus dépravés, un bonheur indicible auquel je n'avais jamais encore goûté, fût-ce en rêve, une douceur effrayante, débridée.

Autant laisser le paquet là où il était, après tout, et ne pas y toucher.

Sortir. Verrouiller la maison et me rendre directement à l'Orient Palace.

S'il n'était pas là, ce serait un signe. Mais s'il s'y trouvait, alors cela signifierait que je devais aller de l'avant et que, quoi qu'il arrive, je connaîtrais cette exubérante douceur.

Lui confierais-je mon secret ?

Lui demanderais-je conseil quant à ce que j'allais en faire ?

Et suivrais-je ensuite ces directives ?

Séduction.

Il était presque 16 heures quand je faillis flancher.

Mais je réussis de justesse à me reprendre. Au lieu d'aller à l'Orient Palace, je dévorai une côtelette, des petits pois et deux pommes de terre que je ne pris même pas la peine de réchauffer. Ensuite, je fermai la porte du salon puis celle de ma chambre, m'allongeai sur le carrelage frais, entre le lit et l'armoire, et, à

la lumière qui, filtrant des volets clos, zébrait la pièce d'ombres noires et grises, je me plongeai durant une heure et demie dans un livre que j'avais déjà lu : les expéditions de Magellan et de Vasco de Gama à travers des îles, des golfes, des volcans et des forêts vierges.

Je n'oublierai jamais ce sentiment de panique : on aurait dit un étau qui me comprimait le cœur. Très tôt, ce matin-là, après le passage du livreur de journaux mais avant l'arrivée du laitier, un blindé britannique, muni d'un haut-parleur, traversa notre rue, interrompant le chœur matinal des oiseaux et réveillant tout le quartier. En anglais et en hébreu, on annonça que le couvre-feu général serait instauré à partir de 6 heures et demie du matin jusqu'à nouvel avis.

Pieds nus, les yeux encore collés de sommeil, je me glissai dans le lit des parents. J'étais pétrifié, asphyxié par l'étreinte de l'hydre du mauvais pressentiment : ils allaient le trouver. À coup sûr. Quelle cachette ridicule ! D'ailleurs, ce n'était pas une cachette mais un simple paquet marron clair, coincé au milieu de bouquins à la couverture légèrement plus foncée dont il se distinguait par la taille et l'épaisseur : tel un gangster, drapé dans un sac de jute et parachuté au milieu d'une procession de nonnes. Papa et maman seraient incarcérés à la prison du quartier russe ou transférés dans la forteresse de Saint-Jean-d'Acre. Ils pourraient même être expulsés, menottes aux poignets, à Chypre, à l'île Maurice, en Erythrée ou aux Seychelles. Ce mot « expulsion » me transperçait la poitrine comme un coup de poignard.

Qu'allais-je devenir, tout seul dans cet appartement qui, je le savais mieux que personne, de petite maison bien ordonnée pouvait soudainement se muer en une demeure gigantesque et sinistre, au cours des nuits, des semaines et des années à venir ? Je resterais seul au monde puisque mes grands-parents paternels et maternels, mes oncles et mes tantes avaient tous été massacrés par Hitler, et j'allais bientôt mourir à mon tour, exécuté à même le sol, dans la

cuisine, dès qu'ils entreraient et découvriraient ma misérable cachette, dans le placard à balais. Des soldats anglais ivres et antisémites ou des bandes d'Arabes, assoiffés de sang. Parce que nous sommes, et avons toujours été, une poignée de justes, encerclés par nos ennemis et sans un seul allié au monde. (Excepté le sergent Dunlop ? Que tu t'acharnes à espionner dans l'espoir de lui soutirer des informations. Traître ! Espèce de traître raté !)

Nous restâmes quelques minutes au lit. Puis la voix posée de papa – on aurait dit qu'elle dessinait dans l'espace un cercle de bon sens – rompit le silence :

– Le journal ! Il reste exactement trente-deux minutes. J'ai amplement le temps d'aller le chercher.

– Reste ici, s'il te plaît, supplia maman.

– N'y va pas, papa, insistai-je, en essayant d'imiter sa voix à lui. Ça ne vaut pas la peine de courir des risques juste pour un journal.

Il rentra un peu plus tard, toujours vêtu de son pyjama bleu et chaussé de ses mules noires, un modeste sourire de triomphe au lèvres, comme s'il nous rapportait un lion qu'il venait de chasser dans la jungle, et tendit le journal à maman.

Je les aidai à replier le lit, qui retrouva aussitôt son aspect d'honnête canapé dont on n'aurait jamais pu soupçonner le jardin secret : le matelas, les oreillers, les draps et la chemise de nuit. Ni vu ni connu.

Je disposai les cinq coussins à distance égale les uns des autres. Je fis aussi mon lit. Nous eûmes le temps de nous laver, nous habiller, mettre un peu d'ordre dans la maison, redresser la nappe et dissimuler les pantoufles de maman sous le divan en évitant, selon un accord tacite, de regarder dans la direction du paquet. Qui, au cours de la nuit, avait décidé de se faire remarquer : il se tenait parmi les chefs-d'œuvre de la littérature polonaise tel un soldat balourd, répondant à l'appel dans une salle de classe. On frappa à la porte au moment où maman s'apprêtait à arranger les fleurs dans leur vase, où

papa renouvelait le papier buvard de son sous-main, sur son bureau, et où j'allais commencer à mettre la table, dans la cuisine. Une voix polie demanda, en anglais, s'il y avait quelqu'un.

– Une minute, s'il vous plaît, répondit sur-le-champ papa, dans la même langue et sur le même ton.

Puis il alla ouvrir.

À ma grande surprise, ils n'étaient que trois : deux simples soldats (l'un d'eux avait la moitié du visage brûlée, qui avait la couleur de la viande crue exposée à l'étal du boucher) et un jeune officier, au torse étroit et au fin visage allongé. Ils portaient des shorts longs et des chaussettes kaki montantes jusqu'au genou. Les deux soldats étaient armés de mitraillettes au canon pointé vers le sol, comme si elles baissaient les yeux de honte. Le gradé portait un revolver, au canon également baissé, identique à celui du sergent Dunlop. (Peut-être se connaissaient-ils ? Et si je leur disais d'emblée que j'étais un ami du sergent ? Renonceraient-ils à perquisitionner chez nous ? Accepteraient-ils de partager notre petit déjeuner et d'avoir avec nous une conversation qui leur ouvrirait enfin les yeux sur le mal qu'ils nous faisaient ?)

– Entrez, je vous en prie, articula papa avec une amabilité un peu forcée.

L'officier chétif parut un peu déconcerté, comme si la gentillesse de mon père faisait de cette visite un acte d'une exceptionnelle grossièreté. Il s'excusa de nous déranger à une heure si matinale, expliqua que, à son grand regret, il lui fallait faire une brève inspection pour s'assurer que tout était en règle et remit machinalement son arme dans son étui qu'il referma soigneusement.

Le docteur Gryphius, la jeune femme qui travaillait au dispensaire de la rue Ovadiah, avait toujours beaucoup de mal à s'exprimer quand elle me demandait de me déshabiller pour lui permettre de m'examiner. Maman et moi restions plantés devant elle, attendant patiemment qu'elle trouve le courage de dire, dans son sabir d'hébreu et d'allemand rocailleux : « Enlève tes vêtements, s'il te plaît, mais ce n'est pas la peine de retirer le slip. » On sentait

que ce mot lui écorchait les lèvres. Comme si elle pensait qu'il devait en exister un autre, moins laid et moins explicite (à mon avis, elle avait raison). Peu après la création de l'État, elle s'amouracha d'un poète arménien aveugle qu'elle suivit à Chypre ; trois ans plus tard, elle revint, seule, et retourna au dispensaire. Mais elle avait changé : il y avait en elle une sorte de pli mince et amer. Elle n'avait pas maigri, elle s'était plutôt desséchée, ratatinée. Mais, comme je l'ai signalé ailleurs, je ne peux vivre, voire trouver le sommeil, si chaque chose n'est pas à sa place. Par conséquent, le docteur Magda Gryphius, son poète arménien aveugle, la flûte qu'elle avait rapportée de Famagouste et dont elle tirait parfois d'étranges accords, à 2 ou 3 heures du matin, son second mari, un importateur de confiserie qui avait inventé un remède contre l'oubli, ainsi que la question des mots justes pour désigner les membres du corps et les sous-vêtements, devront attendre une autre histoire.

– Avec votre permission, nous allons faire aussi vite que possible, mais je regrette de vous prier de ne pas bouger de là, dit respectueusement l'officier à l'adresse de papa, comme un élève bien élevé parlant à son professeur.

– Puis-je vous offrir une tasse de thé ? proposa maman.

– Non, merci, jamais pendant le service.

– Tu exagères, c'était inutile, commenta papa en hébreu, d'une voix égale.

Professionnellement parlant, je trouvais à redire à leur perquisition. (Je m'étais subrepticement avancé de quelques pas, jusqu'au milieu du couloir qui était un excellent point d'observation.)

Les soldats jetèrent un coup d'œil sous mon lit, ouvrirent l'armoire de ma chambre, déplacèrent les cintres, fouillèrent dans les chemises et les sous-vêtements, inspectèrent hâtivement les toilettes et la cuisine, s'attardant curieusement sur le réfrigérateur qu'ils examinèrent sous toutes les coutures (en haut, dessous et par-derrrière) et sondèrent les murs à deux reprises tandis que leur chef étudiait les cartes, accrochées dans le corridor. Le soldat à la joue brûlée découvrit une patère branlante dont il éprouva la solidité jusqu'à ce que

son supérieur lui lance que, s'il continuait, il finirait par l'arracher. Obéissant, l'autre renonça. Puis ils pénétrèrent dans le salon, papa, maman et moi sur leurs talons, l'officier ayant apparemment oublié qu'il nous avait ordonné de rester dans le couloir.

– Excusez-moi, est-ce une école, ici, ou un lieu de culte ? demanda-t-il à papa d'une voix incertaine, apparemment subjugué par les dimensions de la bibliothèque.

Mon père s'embarqua alors dans des explications détaillées dont les discrètes objurgations de maman ne purent endiguer le flot.

– C'est une bibliothèque strictement privée, destinée à la recherche, monsieur, commença-t-il, animé par la flamme pédagogique.

L'officier, qui n'avait apparemment pas compris, voulut savoir si mon père était bouquiniste ou relieur.

– Chercheur, monsieur, répondit papa en détachant nettement chaque syllabe, avec son fort accent slave. Je suis historien, précisa-t-il.

– C'est intéressant, commenta l'officier en rougissant, comme s'il venait de recevoir un bon savon. Très intéressant, renchérit-il un peu plus tard, quand il eut repris son aplomb et se fut sans doute rappelé sa position et son devoir.

Puis il voulut savoir si la bibliothèque contenait des ouvrages en anglais.

La question offensa et excita papa à la fois. D'un mot, l'arrogant militaire avait blessé sa fierté de bibliophile érudit et ébranlé notre réputation de peuple du Livre. Où se croyait-il, ce goy vaniteux, dans une misérable cabane au fin fond de la Malaisie ou dans une case, en Ouganda ?

Débordant d'enthousiasme, comme s'il se posait en défenseur du sionisme, papa se mit à prélever sur les étagères des livres dont il annonçait le titre et l'année de parution et qu'il fourrait les uns après les autres dans les mains de l'officier, en aimable amphitryon présentant un nouveau venu à ses invités, amis de longue date.

– Lord Byron, édition d'Edimburgh, Milton, Shelley et Keats, voici une édition critique de Chaucer et un tirage limité de Robert Browning, les œuvres complètes de Shakespeare, édition Johnson, Steevens et Reed. Là, vous avez l'étagère des philosophes : Bacon, Mill, Adam Smith, John Locke, Bishop Berkeley, et l'incomparable David Hume. Voici une édition rare de...

L'officier, qui s'était ressaisi et radouci, risqua même un doigt prudent sur les couvertures de ses compatriotes tandis que papa, triomphant, se démenait frénétiquement entre son hôte et les rayonnages, attrapant tous les livres qui lui tombaient sous la main pour les remettre à son visiteur. « Saül a abattu ses mille et David ses dix mille ! » De sa place, près du canapé, maman lui faisait des grimaces désespérées pour lui signifier que, à cause de lui, nous courrions tous à la catastrophe.

Peine perdue.

Dans son délire missionnaire, papa avait tout oublié : le paquet, la Résistance, les souffrances de notre peuple, nos ennemis qui, de génération en génération, s'efforçaient de nous détruire, ainsi que maman et moi. S'il parvenait enfin à persuader les Anglais, peuple éclairé et policé s'il en fut, à quel point nous, leurs malheureux sujets des confins de l'Empire, étions des gens merveilleux, cultivés, intelligents, amoureux de littérature, de poésie et de philosophie, ils changeraient immédiatement d'attitude et il n'y aurait plus de malentendu. Nous pourrions finalement nous rencontrer pour discuter raisonnablement des questions qui, somme toute, constituaient le sens et le but de la vie.

L'Anglais essaya à une ou deux reprises de placer un mot, une question, ou simplement de prendre congé pour aller remplir ses obligations, mais rien n'aurait pu arrêter papa sur sa lancée : aveugle et sourd, il continuait passionnément à dévoiler les trésors du temple à l'étranger ébahi.

Captivé, l'officier ne savait que murmurer des *indeed* ou *how very interesting* de loin en loin. Les deux soldats se concertaient en aparté. Celui qui avait la

joue brûlée fixait ma mère d'un air niais. L'autre se gratta en ricanant. Maman saisit le bas du rideau qu'elle se mit à pétrir nerveusement du bout des doigts.

Et moi ?

Je devais trouver le moyen de prévenir papa qu'il guidait l'officier britannique vers l'étagère dangereuse. Mais lequel ? Je ne pouvais qu'éviter de regarder dans cette direction. Mais voilà que le papier marron fut saisi par l'envie subite de jouer les traîtres : on ne voyait plus que lui, comme une canine au milieu de dents de lait avec lesquelles elle tranchait par la taille, la couleur et l'épaisseur.

C'est alors que la séduction s'empara de moi sans crier gare, phénomène courant durant les cours tonitruants de M. Gihon : cela commençait par une faible démangeaison à la poitrine, un léger picotement dans la gorge, insignifiant, qui disparaissait aussitôt pour revenir, s'amplifier et briser les vannes. Je tentai de gagner du temps, une minute, une seconde, les lèvres pincées, les dents serrées, les muscles tendus, mais le fou rire finissait par exploser, une vraie cataracte, et il ne me restait plus qu'à quitter la classe au galop. C'est ce qui se passa le matin de la perquisition, à la différence que, ce jour-là, je n'avais pas envie de rire mais de trahir. Le pouvoir de la séduction.

C'est exactement comme lorsque l'on sent venir un éternuement : ça commence par vous dégouliner du cerveau, puis ça vous titille la base du nez et vous fait monter les larmes aux yeux. Vous avez beau vous retenir, il n'y a rien à faire, c'est inéluctable. Je me mis donc à guider l'ennemi vers le paquet que la Résistance nous avait demandé de cacher et qui contenait vraisemblablement le détonateur de la bombe atomique juive, capable de nous affranchir, une bonne fois pour toutes, de notre destin d'agneau sans défense, à la merci d'une bande de loups affamés.

– Chaud, annonçai-je (comme dans le jeu bien connu).

Puis :

– Ça brûle ! C'est moins chaud. Tiède. Froid. Glacé.

Et un peu plus tard :

– Ça se réchauffe. C'est plus chaud. C'est très chaud. Ça brûle !

C'était inexplicable. Peut-être avais-je le vague désir de voir arriver que ce qui devait arriver et que cette épée de Damoclès disparaisse au-dessus de ma tête. Un peu comme l'extraction d'une dent de sagesse : qu'on en finisse vite.

Parce que j'en avais assez.

Jusqu'à quand pouvait-on continuer comme ça ?

Mais mon sens des responsabilités l'avait emporté : je m'étais contenté de distiller le chaud et le froid en moi-même, sans desserrer les lèvres.

L'officier anglais déposa délicatement sur la table basse la pile de livres qui lui encombrait les bras et qu'il calait tant bien que mal du menton. Il remercia papa par deux fois, réitéra ses excuses à maman pour le désagrément et le dérangement qu'ils lui avaient causés et réprimanda à mi-voix l'un de ses soldats qui s'était permis de toucher à l'une des cartes du couloir. Au moment de franchir le seuil, il m'adressa un clin d'œil qui voulait dire : qu'est-ce qu'on peut faire ?

Et ils s'en allèrent.

Deux jours plus tard, le couvre-feu général était levé. La rumeur courut que l'on avait découvert un dépôt de munitions dans l'appartement de M. Vitkin, qui travaillait à la banque Barclays. On racontait qu'on l'avait emmené à la prison du quartier russe, menottes aux poignets. Quant au paquet marron, il disparut peu après de l'étagère. Ni vu ni connu. Il n'y avait même pas d'espace entre les livres du rayonnage. Comme s'il n'avait jamais existé. J'avais dû rêver.

J'ai déjà parlé du tiroir aux médicaments secret et du rôle que jouait ma mère dans la Résistance. Quand des tirs ou le grondement d'une explosion me réveillaient, la nuit, je luttais pour ne pas me rendormir, dès le silence revenu, guettant l'écho de pas pressés sur le trottoir, sous ma fenêtre, un grattement à la porte, des voix assourdies dans le couloir, des gémissements de douleur étouffés... Je devais ignorer qui était la victime. Ne rien voir, ne rien entendre ni même imaginer le matelas posé à même le carrelage de la cuisine qui disparaîtrait à l'aube du lendemain.

J'attendis tout l'été mais nul blessé ne vint jamais.

Quatre jours avant la fin des grandes vacances et mon entrée en cinquième, mes parents se rendirent à Tel-Aviv pour assister à une soirée en commémoration de leur ville natale.

– Écoute, me dit maman, Yardená veut bien dormir ici en notre absence. Tu seras sage, hein, et serviable avec elle, je compte sur toi. Et tu finiras ton assiette. Rappelle-toi qu'il y a des enfants qui meurent de faim dans le monde et qui pourraient vivre une semaine entière avec ce que tu laisses.

Il y a une cavité dans le ventre, ignorée des médecins, qui draine les flots de sang affluant du cerveau, du cœur et des genoux et au fond de laquelle le sang se transforme en flots mugissants.

Je rassemblais ce qui me restait de voix en repliant en deux, en quatre puis en huit le journal qui se trouvait sur la table :

– Pas de problème. Allez-y.

Impossible de le replier davantage.

La question qui m'occupait à ce moment-là était de savoir si la science avait découvert le moyen de faire disparaître quelqu'un pendant, disons, vingt-quatre heures et, dans la négative, s'il me serait possible d'y parvenir en moins de deux heures. Il s'agissait de me volatiliser. Ne plus exister. Mais pas comme le néant cosmique, par exemple. Je voulais me rendre invisible tout en voyant et entendant ce qui se passait. Être moi et mon ombre en même temps. Être présent sans l'être.

Quel comportement adopter en face de Yardena ? Dans quel trou me cacher ? Et à la maison, qui plus est. Lui demanderais-je pardon ? Avant ou après avoir découvert (et comment t'y prendras-tu, imbécile ?) si elle avait ou non regardé dehors et si elle s'était aperçue qu'on l'espionnait de l'immeuble d'en face ? Et, dans l'affirmative, m'avait-elle reconnu. Devrais-je tout lui avouer ? Et si oui, comment la convaincre que l'incident était purement fortuit ? Qu'en fait, je n'avais rien vu du tout. Que je n'étais pas le fameux voyeur dont tout le quartier faisait des gorges chaudes et qu'on essayait vainement de repérer depuis plusieurs mois. Et que, quand je l'avais vue (juste une fois et seulement une dizaine de secondes !), je ne pensais absolument pas à elle mais à tout autre chose. Que c'était véritablement le fruit du hasard. (Mais de quoi s'agissait-il exactement ? Qu'avais-je réellement vu ? Rien. Une tache sombre, une tache claire, une autre tache sombre.) Et si je lui débitais un mensonge ? Quel mensonge ? Et comment ? Et que dire des pensées qui me hantaient depuis lors ?

J'avais plutôt intérêt à tenir ma langue.

Yardena et moi pourrions faire comme si de rien n'était. À l'exemple de papa et maman qui avaient ignoré le paquet caché chez nous pendant les perquisitions ; sans parler de leur mutisme obstiné concernant une multitude d'autres choses, silences qui ressemblaient à des morsures.

Les parents partirent à 15 heures, après m'avoir extorqué un chapelet de promesses : rappelle-toi, fais attention, n'oublie pas, veille à, en aucun cas,

surtout, Dieu nous en préserve.

« Le réfrigérateur est bien garni, ajoutèrent-ils sur le pas de la porte. N'oublie pas d'indiquer à Yardenà où se trouvent les choses, sois gentil, aide-la et évite de la faire enrager. Souviens-toi surtout de lui dire que le canapé de notre chambre est prêt pour la nuit, qu'il y a un mot pour elle dans la cuisine, couche-toi avant 10 heures, pense à verrouiller la porte avec les deux clés et rappelle-lui d'éteindre les lumières. »

Je restai seul. J'attendis. Cent fois, j'inspectai chaque pièce de la maison pour vérifier que tout était en ordre et que rien ne clochait. Je craignais et espérais à la fois qu'elle avait oublié sa promesse et ne viendrait pas. Ou alors qu'elle se laisserait surprendre par le couvre-feu et que je passerais une nuit solitaire. Puis je sortis du placard la boîte à couture de ma mère et recousis un bouton branlant à ma chemise ; je ne tenais pas à ce qu'il tombe en présence de Yardenà. Ensuite, je rangeai les allumettes consumées que, par mesure d'économie, nous gardions dans un récipient idoine, à côté des neuves, et réutilisions pour allumer le réchaud à la flamme du poêle ou inversement. Craignant que Yardenà, en les apercevant, nous prenne pour des gens pauvres, avares ou négligents, je les dissimulai soigneusement derrière les bocaux d'épices. Après quoi, planté devant la grande glace fixée à l'intérieur de l'armoire – la légère odeur de naphthaline qui s'en dégageait me rappelait irrésistiblement l'hiver –, je contemplai mon reflet dans l'espoir de découvrir une bonne fois, objectivement, comme disait papa, à quoi je ressemblais.

À un enfant pâle, maigrichon, au visage mobile et aux yeux inquiets.

Avais-je l'air d'un traître ?

Ou d'une panthère dans la cave ?

L'idée que Yardenà était presque adulte me faisait atrocement souffrir.

Si elle pouvait me sonder, elle découvrirait que, sous les apparences d'un enfant bavard, se cachait un voyeur...

Non. Inutile de continuer. Ce mot me brûlait comme une gifle. Que je méritais, d'ailleurs. Si jamais il prenait à Yardena de m'en donner une, ce soir, je me sentirais probablement beaucoup mieux après. Pourvu qu'elle ait oublié de venir, songeai-je, en me précipitant à la fenêtre de la salle de bains qui offrait une vue panoramique sur la rue, jusqu'à l'épicerie des frères Sinopsky, à l'angle, pour surveiller, non pas surveiller, simplement regarder. Et, puisque j'étais là, je décidai de me laver le visage et le cou, pas avec le savon ordinaire que papa et moi utilisions, mais avec la savonnette parfumée de maman. Je me passai un peu d'eau dans les cheveux, les peignai en rectifiant la raie, à droite, et, pour les sécher plus vite, les éventai avec le journal : j'aurais l'air malin si Yardena survenait maintenant et comprenait que je m'étais aspergé les cheveux en son honneur. Pour plus de sûreté, je me recoupai aussi les ongles – je l'avais déjà fait le vendredi précédent – et le regrettai amèrement parce que, à présent, on aurait dit que je les rongais.

Il était 18 h 51, presque le début du couvre-feu.

Depuis, il m'est souvent arrivé d'attendre une femme en me demandant si elle viendrait et, si oui, ce que nous ferions, de quoi j'aurais l'air, ce que je lui dirais, mais jamais l'attente ne fut aussi pénible et cruelle que le soir où Yardena faillit faire faux bond.

Attendre une femme, ai-je écrit : Yardena, en effet, allait alors sur ses vingt ans quand j'avais à peine douze ans et trois mois, c'est-à-dire approximativement soixante-deux pour cent de son âge, ce qui, en d'autres termes, signifiait qu'il y avait entre nous un écart de trente-huit pour cent, supputai-je au crayon sur une des cartes vierges de papa, tandis qu'avançait l'heure du couvre-feu et que je commençais à désespérer – elle m'avait oublié, bien fait pour moi.

D'après mes calculs, il ressortait que, dans dix ans, quand j'aurais vingt-deux ans et trois mois et Yardena trente, il ne subsisterait plus entre nous que soixante-quatorze pour cent d'écart, ce qui valait mieux que les soixante-deux pour cent actuels mais n'était guère concluant. Les années passant, l'écart

diminuerait progressivement (en pourcentage) mais au ralenti, hélas. Comme un marathonien qui s'essouffle sur les derniers kilomètres. Trois fois, je refis les calculs et, trois fois, l'écart se réduisait de plus en plus lentement. Il me semblait injuste et illogique de progresser vers elle, dans les prochaines années, par bonds successifs de dix pour cent alors que, au cours de l'âge mûr et de la vieillesse, cet écart diminuerait d'un pas de tortue. Pourquoi ? Était-il vraiment impossible qu'il ne se résorbe jamais définitivement ? Les lois de la nature. D'accord. Je sais. Mais, quand maman m'avait raconté l'histoire du morceau de bois bleu, elle m'avait dit que, dans l'Antiquité, elles étaient complètement différentes : le Soleil et les étoiles tournaient autour de la Terre, qui était plate. Aujourd'hui, seule la Lune continue à tourner autour de nous, et qui sait si cette loi ne sera pas abrogée elle aussi, un de ces jours ? Quand changements il y a, il faut s'attendre à des aggravations, jamais à des améliorations, semble-t-il.

Quand Yardená serait centenaire, calculai-je, j'aurais quatre-vingt-douze ans et trois mois, et l'écart entre nous se réduirait alors à moins de huit pour cent (ce qui n'était pas mal, en comparaison des trente-huit). Le hic était que je ne voyais pas bien à quoi cela nous servirait quand nous serions deux vieillards décrépits.

Je chassai bien vite cette pensée de mon esprit, éteignis la lampe du bureau, déchirai les fiches en petits morceaux, les jetai dans la cuvette des toilettes et tirai la chasse et, puisque je me trouvais là, j'en profitai pour me laver les dents, opération durant laquelle je pris de bonnes résolutions : dorénavant, je serais calme, droit, rationnel et, surtout, courageux. Ce qui revenait à dire que si, par miracle, Yardená venait – ce qui était hautement improbable alors que le couvre-feu allait commencer d'une minute à l'autre – je lui dirais sans détour que je regrettais ce qui c'était passé sur le toit et que cela ne se produirait jamais plus.

Mais en aurais-je le courage ?

Elle arriva à 18 h 55, avec des petits pains tout chauds de chez Angel, la boulangerie où elle travaillait. Elle portait une légère robe d'été à bretelles, imprimée de cyclamens et boutonnée devant par de gros boutons brillants : on aurait dit une rangée de galets, ramassés par un enfant.

– Ben Hur n'a pas voulu m'accompagner, déclara-t-elle. Il a refusé de me dire pourquoi. Qu'est-ce qui se passe, Profi ? Vous vous êtes encore disputés ?

Le sang qui s'était retiré au fond de mon ventre afflua brutalement à mon visage et mes oreilles. Voilà que même mon sang se dressait contre moi et me faisait perdre la face. Y a-t-il rien de plus intime que le sang ? Et dire qu'il me trahissait !

– Ce n'était pas une dispute mais une dissension, rectifiai-je.

– Ah ! Une dissension. Tu as toujours de ces mots, Profi, on dirait la Voix de Sion combattante. Et tes mots à toi, ils sont où ? Tu n'en as pas ou quoi ?

– Écoute..., dis-je très sérieusement. Écoute..., répétai-je un peu plus tard.

– Je suis tout ouïe.

– Il ne s'agit pas seulement de ton frère, c'est une question de principe, je voulais que tu le saches.

– Bon, d'accord. Une question de principe. Si tu veux, on reparlera tout à l'heure de l'ampleur de la dissension intestinale qui divise la Résistance et de la question de principe aussi. Mais pas maintenant, Profi. (La Résistance ? Que savait-elle exactement ? Qui avait bien pu lui en parler ? À moins qu'elle n'ait lancé le mot par hasard ?) Après. Je meurs de faim. On va se concocter d'abord un dîner famineux. Quelque chose de plus excitant qu'une bête salade et un yogourt.

Elle inspecta la cuisine à fond, ouvrant les placards et les tiroirs, soulevant les poêles et les casseroles, examinant le réfrigérateur, sans oublier les boîtes à épices et les deux réchauds à pétrole, elle médita en marmonnant des paroles inintelligibles ponctuées de « hum », de « oh » et de « ah », puis, plongée dans ses pensées, tel un stratège dressant un plan de bataille, elle m'ordonna

d'éplucher des légumes sur le plan de travail – non, pas là, ici –, des tomates, des poivrons verts et des oignons, à peu près cette quantité. Posant ensuite la planche à découper sur la paillasse, elle tira un grand couteau du tiroir et, avisant le bouillon de poulet que maman avait laissé à notre intention au réfrigérateur, elle en préleva une tasse. Après quoi, elle débita la volaille en morceaux, mit de l'huile à chauffer dans une poêle et entreprit d'émincer les légumes que je venais d'éplucher. Quand l'huile commença à grésiller, elle y jeta quelques pointes d'ail avant d'y ajouter le poulet qu'elle fit dorer de chaque côté ; j'en avais l'eau à la bouche et des crampes à l'estomac.

– Qu'est-ce que c'est que cette maison où il n'y a pas d'olives ! s'exclama-t-elle. Mais non, idiot, pas des olives en conserve, c'est bon pour les végétariens ! Je veux parler des olives décadentes, celles qui vous montent à la tête. N'hésite pas à venir frapper chez moi au milieu de la nuit si tu en trouves un jour ! (Je les ai effectivement trouvées. Des années plus tard. Mais je n'ai pas osé les lui apporter en pleine nuit.)

Ayant décidé que la viande était à point, elle la retira du feu, la déposa sur un plat de service et nettoya la poêle.

– Attends, Profi, fit-elle. Nous n'en sommes qu'aux préliminaires. Va donc mettre la table pendant ce temps.

Elle versa de l'huile dans la poêle qu'elle remit sur le feu pour y faire rissoler l'oignon que je regardais blondir d'un œil fixe (tandis que le poulet patientait en marinant dans l'ail) et rajouta les tomates et les poivrons coupés menu, qu'elle avait réservés sur la planche à découper, elle parsema le mélange de persil haché et remua longuement le tout. L'odeur était si délicieuse que mon âme en palpita de désir anticipé : une minute, une seconde, voire un souffle de plus et j'allais exploser, mais Yardena m'interdit en riant de toucher aux petits pains ni à rien d'autre, « ce serait dommage de gâcher un si bel appétit, rien ne presse, que je sache, contrôle-toi », et elle replongea le poulet dans la friture

dont il s'imprégna jusqu'à l'os et, enfin, elle incorpora le bouillon et attendit la reprise de l'ébullition.

Soixante-dix-sept années de calvaire se traînèrent avec une torturante lenteur au-delà des limites du supportable, du désespoir, voire de la crise de nerfs, avant que l'huile ne se mît à crépiter et à cracher des projectiles brûlants de tous côtés. Yardená réduisit le feu et saupoudra le bouillon d'une pincée de sel et de poivre noir. Cela fait, elle couvrit la poêle en ménageant un espace pour permettre aux alléchantes vapeurs de s'échapper. Tandis que le ragoût mijotait, elle ajouta des pommes de terre et du piment rouge, découpés en petits cubes et, impitoyable, elle attendit que le jus de cuisson réduise et prenne une consistance épaisse, divine, enrobant le poulet auquel, semblait-il, il avait poussé des ailes : pour moi, c'était comme un cantique, la plus belle des visions. De puissants effluves s'échappaient de la cuisine pour, telle une bande de vandales excités, envahir les moindres recoins de la maison, abasourdie, qui n'avait jamais connu pareille fête depuis sa création.

Pendant ce temps, brûlant d'une convoitise excitée par l'attente et la faim, et avalant ma salive avec effort, je dressai la table pour deux, l'un en face de l'autre, comme papa et maman, ma chaise restant vide. Tout en disposant les couverts, j'observais du coin de l'œil Yardená, qui tournait et retournait le poulet dans la poêle avec une cuillère en bois, goûtait la sauce, la rectifiait et en arrosait la fricassée qui avait pris une superbe nuance de cuivre poli et de vieil or ; ses bras, ses épaules et ses hanches exécutaient une sorte de danse dans sa robe à fleurs, protégée par le tablier de maman, comme si le volatile lui insufflait vie et non pas le contraire.

Repus, nous achevâmes le repas par un quart de pastèque, quelques grappes de raisin et, pour couronner le tout, une tasse de café, bien que j'eusse honnêtement et courageusement prévenu Yardená qu'on me défendait d'en boire, surtout le soir.

– Ils ne sont pas là, rétorqua-t-elle. Maintenant, une cigarette, ajouta-t-elle. Pour moi, pas pour toi. Tu peux me dénicher un cendrier ?

Mais de cendrier, il n'y en avait pas et il ne pouvait y en avoir parce qu'il était interdit de fumer à la maison. Sans exception. Même pour les invités. La simple idée d'une cigarette révoltait papa, qui soutenait que les hôtes devaient respecter les règles d'une maison, comme celles d'un pays étranger. À l'appui de cette opinion, il aimait citer un proverbe où il était question du comportement à adopter à Rome (des années plus tard, visitant cette ville pour la première fois, je fus stupéfait de découvrir que les fumeurs y étaient légions. Mais quand papa évoquait Rome, il voulait généralement parler de la cité antique).

Les jambes étendues devant elle et les pieds posés sur ma chaise, restée vacante ce soir-là, Yardena grilla deux cigarettes et but deux tasses de café (elle ne m'en versa qu'une seule). Je décidai de me lever sur-le-champ pour débarrasser la table, ranger les restes au réfrigérateur et faire la vaisselle. Quant à la poubelle, impossible de la sortir à cause du couvre-feu.

Avez-vous déjà passé une nuit de couvre-feu, seul avec une fille dans un appartement désert, dans une ville barricadée aux rues vides ? Quand vous savez que personne ne viendra jouer les trouble-fête ? Et qu'un silence de mort enveloppe la nuit ?

Je nettoyais la poêle avec un tampon à récurer, penché sur l'évier, tournant le dos à Yardena (pour ce qui était de mes pensées, c'était tout le contraire, elles tournaient le dos à l'évier et à la poêle et étaient entièrement dédiées à Yardena), quand je me mis à débiter à toute vitesse, les yeux clos, comme si j'avalais un médicament :

– Au fait, je m'excuse pour ce qui s'est passé l'autre jour, sur le toit. Ça ne se reproduira pas.

– Bien sûr que si, répondit-elle dans mon dos. Et heureusement encore. Tâche quand même d'être un peu moins balourd, la prochaine fois.

Une mouche se posa sur le rebord de sa tasse. J'aurais donné n'importe quoi pour être à sa place.

Après quoi, toujours dans la cuisine (la soucoupe faisant office de cendrier), elle me pria de lui expliquer brièvement pourquoi je m'étais disputé avec son frère. Pardon. Elle oubliait qu'il s'agissait d'une dissension.

J'aurais dû me taire. Ne rien dévoiler, fût-ce sous la torture. J'avais vu au cinéma comment les femmes s'y prenaient pour soutirer leurs secrets à des hommes aussi coriaces que Gary Cooper, par exemple, ou Douglas Fairbanks. Et M. Gihon, qui n'arrêtait pas de tromper sa femme en cours de Bible : Samson courut à sa perte parce qu'il était tombé entre les griffes d'une mauvaise femme. Il était vraisemblable qu'après avoir si souvent fulminé contre mes héros qui, incapables de résister, crachaient le morceau à l'oreille de leurs dulcinées, ce qui finissait toujours par mal tourner, j'aurais su éviter le piège. Eh bien, non, je fus intarissable, cette nuit-là ; on aurait dit que je m'étais dédoublé et qu'un autre Profi se répandait étourdiment en confidences, comme il est écrit dans la Bible : *Soudain, se fendirent toutes les fontaines du grand Abîme*. Impossible de le faire taire, j'eus beau le supplier, il se contenta de hausser les épaules en se moquant : Yardena était déjà au courant, « votre Résistance » avait-elle dit, n'est-ce pas ? C'était Ben Hur, le traître, nous étions quittes.

Ce Profi-là ne dissimula rien : la Résistance, la rupture, le missile, le tiroir aux médicaments de maman, les tracts de papa contre la perfide Albion, le paquet marron, la tentation, la séduction, ni même le sergent Dunlop. Elle m'avait probablement droguée avec une mixture quelconque, mélangée au poulet, à sa sauce extraordinaire ou au café, qui était très fort et amer. C'était de cette façon que l'on avait empoisonné le détective boiteux dans *Une panthère dans la cave* (ce n'était qu'un second rôle, le héros en ayant réchappé, comme il se doit).

Et si elle était un agent double ou un émissaire délégué par la section spéciale de Ben Hur ? (Là-dessus, l'autre Profi répondit ironiquement : « Et alors ? Quels secrets peut-il encore y avoir entre un traître et une traîtresse ? »)

– Tu es trop mignon, commenta Yardená. Quand on t'écoute, Profi, on a vraiment l'impression que ce que tu racontes est réel, c'est extraordinaire.

Elle me tapota l'épaule gauche, presque au niveau du bras, et ajouta :

– Ne te frappe pas. Sois patient et ne le force pas. Ben Hur sera bien obligé de faire la paix parce que, réfléchis, sans toi, il ne peut plus dominer personne. Et pour lui, c'est vital. Il est incapable de s'endormir, la nuit, s'il n'a pas un peu commandé dans la journée. C'est le problème : quand on commence à commander les autres, on ne peut plus s'en passer. Ne t'en fais pas, ça ne risque pas de t'arriver, à toi. Même si c'est contagieux. Et puis...

Elle s'interrompit, alluma une cigarette et sourit, un sourire qui ne m'était pas destiné, un sourire amusé, destiné à elle seule et dont elle n'avait sans doute même pas conscience.

– Et puis ? risquai-je.

– Rien. De quoi parlions-nous ? Pas de la Résistance, si ?

La réponse était non. Avant qu'elle n'allume sa cigarette, nous parlions du désir de pouvoir.

– Si, c'est bien ça, répondis-je pourtant.

– Laisse tomber, Profi. Contente-toi du voyeurisme, mais plus intelligemment que l'autre fois. Non, il y a mieux : au lieu de mater, apprends à demander. Si on sait demander, on n'a plus besoin de faire le voyeur. Personne, malheureusement, n'en est capable, sauf au cinéma. Pas chez nous, en tout cas. Au lieu de demander, on vous supplie à quatre pattes, on veut vous forcer la main ou alors on triche. Sans parler des peloteurs, ces salauds, qui sont innombrables dans ce pays. Tu y arriveras peut-être plus tard. Je veux dire que tu sauras peut-être demander un jour. Même s'il arrive de devenir fou ou de mourir parfois par amour, c'est quand même moins fréquent que pour ces

histoires de Résistance et de salut. Ne crois pas ce que tu vois au cinéma. Dans la vie, les gens demandent des tas de choses, mais ils s'y prennent mal. Après, on cesse de demander et on n'arrête pas d'être humilié et d'humilier les autres. Et puis, on s'habitue et alors, le temps nous est compté. La vie est finie.

– Tu veux un coussin ? suggérai-je. Le soir, maman aime s'asseoir sur une chaise, dans la cuisine, un coussin calé derrière le dos.

Elle avait près de vingt ans et elle se comportait encore comme une petite fille, tirant sur l'ourlet de sa robe comme si son genou était un bébé qu'il fallait couvrir, ni trop, pour qu'il puisse respirer, ni pas assez, pour qu'il ne risque pas de prendre froid.

– Mon frère ne réussira jamais à se faire des amis, affirma-t-elle. Et encore moins des copines. Des subordonnés, ça oui. Et des femmes, il en aura à la pelle, parce que le monde pullule de malheureuses qui ne demandent qu'à se prosterner devant un tyran. Mais il n'aura jamais de véritable amie. Tu peux m'apporter un verre d'eau ? Pas du robinet, du réfrigérateur. Je n'ai pas vraiment soif mais ça ne fait rien. Toi, par contre, des amies, tu n'en manqueras pas. Et je vais te dire pourquoi parce que, quand on te donne quelque chose, n'importe quoi, un petit pain, une serviette en papier ou une simple petite cuillère, tu réagis comme si on te faisait un somptueux cadeau. Comme si c'était un miracle.

Quoique en désaccord avec elle sur presque tous les points, je préférerai ne pas discuter, sauf sur une question qu'il m'était impossible de passer sous silence :

– Écoute, Yardená, à propos de ce que tu as dit tout à l'heure concernant les résistants, tu ne crois pas que, sans eux, les Anglais ne nous rendraient jamais le pays ? Nous sommes la génération combattante.

Elle éclata d'un rire argentin, propre aux filles qui se sentent bien dans leur peau et, d'un revers de main, elle tenta de disperser la fumée de sa cigarette comme si c'était une mouche :

– Voilà que tu recommences à parler comme la radio ! Mets-toi bien dans la tête que Ben Hur, toi et l'autre, comment il s'appelle, celui qui ressemble à un petit singe, vous n'avez rien à voir avec la Résistance. La Résistance, la vraie, est complètement différente. C'est quelque chose d'effrayant, de maléfique. Quant aux Anglais, il est très possible qu'ils déguerpissent bientôt avec armes et bagages. J'espère juste qu'on ne regrettera pas amèrement de les avoir laissés partir.

Ces propos, dangereusement irresponsables, à mon avis, me rappelaient les remarques du sergent Dunlop concernant les Arabes, qui, selon lui, constituaient le point faible et allaient bientôt devenir les nouveaux Juifs. Y avait-il un quelconque rapport entre les opinions de Yardena et celles du sergent ? Apparemment pas. Et pourtant, il devait y en avoir un. J'étais furieux d'être incapable de le voir et, en même temps, j'en voulais à Yardena d'avoir dit des choses qu'elle aurait mieux fait de garder pour elle. Peut-être devrais-je m'en ouvrir à un adulte responsable ? À papa, par exemple. Pour qu'on sache qu'elle était un peu écervelée.

En tout cas, il ne fallait pas qu'elle soupçonne que j'avais l'intention de rapporter ses paroles à qui de droit.

– Je ne suis pas d'accord, déclarai-je. Je pense qu'on doit expulser les Anglais hors du pays par la force.

– C'est ce qu'on fera, approuva Yardena. Mais pas ce soir. Tu as vu l'heure, il est presque 11 heures moins le quart ! Au fait, dis-moi, as-tu le sommeil lourd ?

La question me parut louche.

– Oui. Non. Ça dépend, répondis-je prudemment.

– Bon, tu as intérêt à dormir comme un loir, cette nuit. Et si par hasard tu te réveilles, tu peux rallumer et lire jusqu'à demain matin, si ça te chante, ça m'est complètement égal. Mais ne t'avise surtout pas de sortir de ta chambre parce que, à minuit, quand il y a la pleine lune, je me transforme en loup-garou ou

en vampire, et des gamins comme toi, j'en ai dévoré des centaines. Alors, tu me promets de ne pas ouvrir ta porte cette nuit ?

Je lui donnai ma parole d'honneur. Mais elle avait éveillé ma méfiance et je résolus de ne pas dormir, songeant que ce ne serait pas très difficile à cause du café que j'avais ingurgité, de l'odeur de tabac qui empestait la maison et de ce qu'elle avait dit au sujet de ma force de caractère et d'un tas d'autres choses bizarres du même acabit.

Dans le couloir où je m'apprêtais à lui souhaiter une bonne nuit après avoir fait ma toilette, elle allongea brusquement le bras pour m'ébouriffer les cheveux d'une main ni douce ni rêche, très différente de celle de ma mère.

– Écoute-moi bien, Profi, dit-elle. Ce sergent dont tu m'as parlé, il m'a l'air très gentil et il aime probablement beaucoup les enfants, mais je ne crois pas que tu coures un danger avec lui parce qu'il m'a plutôt l'air du genre refoulé. En tout cas, c'est mon impression, tel que tu me l'as décrit. À propos, puisqu'on t'appelle Profi, qui est l'abréviation de professeur, tu devrais te mettre à enseigner au lieu de jouer au général espion. Le monde en est plein. Mais toi, non. Tu es un enfant des mots. Bonne nuit. Tu sais, j'ai vraiment apprécié que tu aies lavé spontanément la vaisselle. Mon frère, pour qu'il le fasse, il faut le payer.

Mais pourquoi m'être enfermé dans ma chambre, cette nuit-là ? Aujourd'hui, quarante ans après, je ne le sais pas davantage et sans doute moins encore qu'à l'époque. (Il existe différents genres ou degrés d'ignorance : telle une fenêtre qui peut être fermée ou ouverte mais aussi à moitié ouverte, par un seul panneau, ou seulement entrebâillée, ou bien encore protégée, de l'extérieur, par des volets, et aveuglée, de l'intérieur, par un épais rideau, ou enfin scellée à l'aide de clous.)

Je verrouillai donc ma porte et enfilai mon pyjama avec la ferme intention de ne pas penser à Yardená, qui, au même instant, devait se déshabiller de l'autre côté de la cloison, défaisant les uns après les autres les boutons ronds et lisses de sa petite robe à bretelles ; je décidai tout simplement de chasser ces boutons de mon esprit, ceux d'en haut, près de son cou, et ceux d'en bas, à hauteur de ses genoux.

J'allumai la lampe de chevet et me plongeai dans un livre ; impossible de me concentrer. (« Si on sait demander, on n'a plus besoin de faire le voyeur. » Qu'est-ce que ça signifiait ? Et : « Tu es un enfant des mots ! » Comment ça ? N'avait-elle donc pas remarqué que j'étais une panthère dans la cave ?)

Abandonnant mon livre, j'éteignis la lumière parce qu'il était près de minuit mais, au lieu du sommeil, des pensées effrayantes vinrent m'assaillir si bien que, pour y échapper, je préfèrai rallumer et reprendre ma lecture. En vain.

La nuit était profonde. Rien ne troublait le silence : ni le chant des grillons ni l'écho d'un tir lointain. De plus en plus nébuleux, les sous-marins de mon livre fendaient lentement les nappes de brouillard. La mer était douce et tiède. J'étais un enfant des montagnes, bâtissant une cabane de brume au plus haut

sommet quand une sorte de raclement, pareil au grincement d'une scie, s'éleva du fond de la maison : on aurait dit une baleine, échouée sur le rivage, qui se frottait les flancs sur le sable. Je tentais de la faire taire lorsqu'un murmure de voix me réveilla en sursaut : ouvrant les yeux, je constatai que je m'étais endormi avec la lumière allumée et que le bruissement que j'avais perçu dans mon rêve était bien réel.

Je me dressai brusquement sur mon séant, les sens en alerte, tel un cambrioleur : il n'y avait pas plus d'agonie que de baleine, c'était le grattement nocturne que j'espérais depuis le début de l'été – un grattement très léger mais insistant, acharné, à l'entrée, à la porte de chez nous. C'était probablement un résistant blessé, pissant le sang. Nous devions panser ses plaies, l'allonger sur un matelas, dans la cuisine, et le faire sortir discrètement, un peu avant l'aube. Et papa ? Et maman ? Dormaient-ils ? N'entendaient-ils donc pas ? Fallait-il les réveiller ? Irais-je ouvrir moi-même ? Ils n'étaient pas là. Ils étaient en voyage. Mais il y avait la parole que j'avais donnée à Yardenà de ne pas quitter ma chambre. Un jour, tandis qu'elle désinfectait une égratignure que je m'étais faite au genou, je m'étais pris à regretter que le second fût indemne.

Puis il y eut un bruit étouffé de pas dans le couloir, suivi du cliquetis de la clé tournant dans la serrure. Des chuchotements. D'autres pas. Un rapide conciliabule, venant cette fois de la cuisine. Le craquement caractéristique d'une allumette qu'on enflamme sur le grattoir. Un robinet qu'on ouvre brièvement. Divers sons qu'il m'était difficile d'identifier depuis mon lit et, enfin, un silence velouté, total. Étais-je en train de rêver ou, au contraire, fallait-il que, violant ma promesse, je me lève pour aller voir ce qui se passait ?

Silence.

Pas assourdis.

Soudain, le grondement de la chasse, dans les toilettes. Puis le gargouillis de l'eau s'écoulant dans les canalisations du mur. Et encore des messes basses et des pieds nus piétinant devant la porte de ma chambre ; pas de doute, c'était

Yardena chuchotant à son blessé : « Attends une minute, tais-toi, attends. » Ensuite, un raclement me parvint de la chambre des parents – un meuble déplacé ? un tiroir ? –, suivi par un fou rire réprimé, peut-être un sanglot, qui semblait provenir du fond de l'eau.

Si j'étais un résistant blessé en cavale, aurais-je la force de rire, comme cet homme-là, tandis qu'on nettoyait mes plaies avec une substance caustique avant de les bander étroitement ?

Probablement pas. J'en étais là de mes réflexions quand le rire, de l'autre côté du mur, se transforma en grognement auquel, peu après, Yardena fit chorus. Il y eut encore du bruit et des chuchotements puis le silence, rompu, beaucoup plus tard, par des tirs lointains, isolés, intermittents, qui semblaient épuisés, eux aussi. Et j'ai dû m'endormir.

L'essence de la trahison ne consiste pas à se dissocier du cercle étroit des honnêtes gens. Seul un traître ordinaire se comporte de la sorte. Le traître intime, profond, demeure à l'intérieur, dans le Saint des Saints : c'est M. Tout le monde qui s'identifie avec la cause qu'il défend et s'y implique à fond. Il ressemble à n'importe qui et il est plus vrai que nature. Il voue un amour réel à ceux qu'il trahit – en effet, comment trahir si on n'aime pas ? (C'est là, je le reconnais, une question complexe qui serait mieux à sa place dans une autre histoire. Un esprit méthodique effacerait ces lignes ou les transposerait ailleurs. Je n'en ferai rien. Rien ne vous empêche de les sauter.)

L'été prit fin. À la rentrée de septembre, je passai en cinquième. Une nouvelle ère débuta : celle des barils d'huile vides au moyen desquels nous tentions de construire un sous-marin capable de circuler à travers un océan de lave en fusion, sous l'écorce terrestre, d'où il détruirait des villes en s'attaquant à leurs fondations. Ben Hur fut nommé au poste de capitaine et moi, à celui de second, d'inventeur, de concepteur en chef et de pilote. Chita Reznik, officier d'artillerie, collectait des mètres de fil électrique usagé, des bobines, des piles, des interrupteurs et du chatterton. Nous envisagions de nous introduire à bord de notre sous-marin sous le palais royal de Londres. Chita avait un intérêt personnel dans l'affaire : embarquer dans le sous-marin ses deux pères, qui passaient à tour de rôle deux ou trois semaines avec sa mère, et les abandonner sur une île déserte. Il adorait sa mère, qui, dans sa jeunesse, avait été une célèbre chanteuse à l'opéra de Budapest et souffrait à présent de dépression, et il souhaitait qu'elle vive enfin en paix. (Sur le mur de leur maison s'étalait en lettres rouges l'inscription suivante : *Chita devrait être béat, les autres n'ont*

qu'un papa, quant à sa mère, quelle satisfaction, tantôt le premier, tantôt le second. Chita eut beau gratter le graffiti avec un clou, le nettoyer au détergent et le recouvrir d'une couche de peinture, rien n'y fit.) M. Gihon, notre professeur de Bible, nous avait appris que les Babyloniens, ces sauvages, avaient conquis Jérusalem et détruit le temple. Cette fois encore, il avait plaisanté aux dépens de sa femme – « si Mme Gihon avait vécu à cette époque à Jérusalem, les Babyloniens se seraient enfuis avec la peau de leurs dents » – en profitant de l'occasion pour nous expliquer la signification de cette expression.

– Il y a à l'orphelinat une petite fille qui s'appelle Henrietta, annonça ma mère. Elle doit avoir cinq ou six ans. Elle est couverte de taches de rousseur. Du jour au lendemain, la voilà qui s'est mise à m'appeler maman, en yiddish, et elle raconte à tout le monde que je suis sa mère. Je ne sais pas quoi faire : lui dire qu'elle se trompe, que sa maman est morte, quitte à la tuer pour la seconde fois, ou ne pas réagir et attendre que ça lui passe ? Mais les autres sont jaloux.

– C'est difficile, approuva papa. D'un point de vue moral. N'importe comment, elle souffrira. C'est comme pour mon livre : qui le lira ? Tout le monde est mort.

Le sergent Dunlop n'était pas à l'Orient Palace. J'y retournais à trois reprises après les fêtes, sans plus de succès. Je n'eus pas plus de chance à l'automne, alors que les nuages, s'amoncelant au-dessus de Jérusalem, nous rappelaient que le monde ne se résumait pas à l'été, aux sous-marins et à la Résistance.

Je songeai que, par l'entremise d'un réseau d'informateurs et d'agents doubles, il avait fini par apprendre que j'étais un traître. Cette fameuse nuit, Yarden a sans doute rapporté mes confidences au blessé, qui s'était hâté d'en informer la Résistance, laquelle avait peut-être kidnappé le sergent. À moins que les renseignements britanniques n'aient eu vent de nos rencontres et ne l'aient arrêté pour haute trahison. À cause de moi, on l'avait probablement

expulsé de cette ville qu'il aimait tant pour l'exiler aux antipodes, en Nouvelle-Calédonie, en Guinée ou en Ouganda Tanganyika, qui sait ?

Il ne me restait de lui qu'une petite Bible bilingue, hébreu-anglais, dont il m'avait fait cadeau et que j'ai conservée jusqu'à aujourd'hui. Je ne pouvais même pas l'apporter en classe car elle incluait le Nouveau Testament que M. Gihon nous avait affirmé être un livre antisémite (mais je l'avais lu et j'y avais appris, entre autres choses, l'histoire de Judas Iscariote, le traître).

Pourquoi n'ai-je pas écrit au sergent ? Primo, il ne m'avait pas laissé d'adresse. Deuzio, je craignais que ma lettre ne lui attire des ennuis supplémentaires et un châtiment encore plus terrible. Tertio, je ne voyais pas ce que j'aurais pu lui raconter.

Et lui ? Pourquoi ne m'avait-il pas écrit ? Il en aurait été bien incapable : je ne lui avais même pas révélé mon vrai nom. (« Je m'appelle Profi, avais-je dit, un Juif de la Terre d'Israël. » C'était plutôt succinct comme adresse postale.)

Où êtes-vous donc, Stephen Dunlop, mon craintif ennemi ? Où que vous vous trouviez, à Singapour ou à Zanzibar, vous êtes-vous fait un nouvel ami ? Ou, plus exactement, un professeur et un élève ? Non, ce n'est pas tout à fait ça. Qu'y avait-il réellement entre nous ? Aujourd'hui encore, je suis incapable de trouver la juste définition du lien qui nous unissait. Vous reste-t-il quelque chose des leçons que je vous ai données ?

« Je parle comme je parle. »

J'ai un ou deux amis à Canterbury. Il y a dix ans, je leur ai écrit pour les prier de se renseigner à son sujet.

Sans succès.

Un de ces jours, muni d'un petit sac de voyage, je me rendrai moi-même à Canterbury. Je consulterai de vieux annuaires. Je ferai le tour des paroisses. Je compulsurai les archives municipales. Stephen Dunlop, matricule 4479, ancien policier asthmatique, cancanier, un Goliath en peluche rose. Un ennemi doux et solitaire. Qui croyait aux prophéties. Aux signes et aux prodiges. Si ce livre

tombe miraculeusement entre vos mains, Stephen, adressez-moi quelques mots, je vous en prie. Une simple carte postale. Deux ou trois lignes, en anglais ou en hébreu, comme il vous plaira.

En novembre, il y eut de nouvelles perquisitions, accompagnées par des arrestations et l'instauration du couvre-feu. On découvrit une goupille de grenade chez Chita dont l'un des pères fût emmené pour interrogatoire (tandis que le second réapparaissait le soir même). M. Gihon s'en prit une nouvelle fois aux Babyloniens et attaqua l'intervention du prophète Jérémie en temps de guerre et d'invasion : d'après lui, lorsque l'ennemi était à nos portes, le prophète devait s'employer à remonter le moral du peuple, l'exhorter à serrer les rangs, et passer sa colère sur l'adversaire du dehors et non au-dedans, sur ses frères. Un prophète digne de ce nom n'avait pas à insulter la maison royale et les héros de la nation. Mais Jérémie était un homme aigri à l'égard de qui il fallait faire preuve de compréhension et d'indulgence.

Maman hébergea deux orphelins chez nous pendant quinze jours. C'étaient des immigrants clandestins : Oleg et Hirsch, dont papa décida de changer les noms en Zvi et Eyal. On disposa un matelas par terre dans ma chambre, à leur intention. Ils avaient huit ou neuf ans (ils ignoraient leur âge exact) et, au début, on les avait pris pour des frères parce qu'ils portaient le même nom de famille, Brinn, que papa hébraïsa en Bar-On. On découvrit par la suite qu'ils n'étaient ni frères ni parents mais ennemis jurés, même si leur haine s'extériorisait sans violence ni paroles : ils ne connaissaient pas l'hébreu et c'est à peine s'ils s'exprimaient dans une autre langue. La profonde aversion qu'ils avaient l'un pour l'autre ne les empêchait pas de se pelotonner l'un contre l'autre, la nuit, comme deux chiots apeurés. Je tentai de leur enseigner l'hébreu et d'apprendre, à leur contact, quelque chose que je ne savais et ne sais toujours pas définir mais que, j'en étais certain, les deux jeunes orphelins possédaient

mille fois mieux que moi et que la plupart des adultes. Après les fêtes, une camionnette vint les chercher pour les emmener dans un village de jeunes pionniers. Papa leur donna notre vieille valise dans laquelle maman rangea des vêtements qui ne m'allaient plus ; elle les pria de partager sans se disputer en leur caressant la tête, qu'on avait rasée par crainte des poux.

– La page est tournée, énonça papa, une fois que, blottis l'un contre l'autre, ils se furent installés dans le coin le plus reculé de la camionnette.

– Venez nous voir quand vous voudrez, dit maman. Il y aura toujours un matelas pour vous deux.

Oui, j'avais fini par raconter à mes parents – j'étais obligé de le faire – ce qui s'était passé avec Yardena la nuit où ils s'étaient rendus à Tel-Aviv pour assister à leur soirée de commémoration et où elle avait dormi dans leur chambre ; à minuit passé, un blessé était arrivé, Yardena l'avait soigné et il avait disparu au petit jour. J'avais tout entendu sans rien voir.

– Tu as rêvé ! affirma papa.

– Je n'ai pas rêvé du tout ! explosai-je. Ça s'est réellement passé comme ça. Il y avait un blessé. Je n'aurais jamais dû vous en parler, je savais bien que vous vous moqueriez de moi.

– Il dit la vérité, dit maman.

– Vraiment ? Dans ce cas, j'aurai un mot à dire à cette jeune dame, fit papa.

– Ça ne nous regarde pas, remarqua maman.

Et papa :

– Mais c'est un abus de confiance manifeste.

– Yardena n'est plus une enfant.

– Mais cet enfant-là l'est, lui. Dans notre lit, en plus, et Dieu sait avec quel vagabond ! Bon, nous en reparlerons plus tard. Quant à Son Altesse, elle a intérêt à aller immédiatement dans sa chambre préparer ses devoirs. (Ce qui était injuste car il savait parfaitement que c'était la première chose que je faisais en rentrant, avant même de manger ce qui m'attendait dans le réfrigérateur.)

Mais je l'avais bien cherché : j'avais mal agi en dénonçant Yardena. En second lieu, aurais-je pu me taire ? N'était-il pas de mon devoir de dire la vérité ? En troisième lieu... En quatrième lieu... Tout ce que j'avais dit et que je n'aurais pas dû dire et tout ce que j'aurais dû dire et que je n'avais pas dit. Je regagnai ma chambre dont je verrouillai une fois de plus la porte, refusant d'ouvrir et de répondre jusqu'au lendemain matin. Même quand ils frappèrent à la porte. Même quand ils menacèrent de me punir. Même quand ils parurent vraiment inquiets (j'eus un peu pitié d'eux mais je me dominaï). Même quand papa déclara à maman en élevant intentionnellement la voix :

– Tant pis pour lui ! Ça ne lui fera pas de mal de méditer un peu dans le noir. (Là-dessus, il avait raison.)

Y avait-il dans la vie autre chose que la libération de la patrie, la Résistance et les Anglais ? ruminai-je ce soir-là, seul dans ma chambre, affamé, plein d'orgueil et de ressentiment. Se pouvait-il que Hirsch et Oleg, par exemple, qu'on avait conduits vers leur destin de futurs pionniers, fussent malgré tout des frères qui, pour une raison quelconque, feignaient de ne pas se connaître et de se haïr ? Ou bien étaient-ils, au contraire, des étrangers qui jouaient quelquefois à être frères ? Observer et se taire, voilà la vérité. Chaque chose possède un côté obscur, en quelque sorte. Et l'ombre elle-même ne fait peut-être pas exception.

Les Anglais quittèrent le pays moins d'un an plus tard. Les armées arabes attaquèrent l'État hébreu dès le lendemain de sa création mais il l'emporta de haute lutte et, depuis, il n'a cessé d'accumuler les victoires. Ma mère, qui avait été autrefois élève infirmière à l'hôpital Hadassah, soignait les blessés au kiosque Shibolet, transformé en poste de secours improvisé. La nuit, elle accompagnait le docteur Magda Gryphius pour avertir les parents des victimes. Elle passait le reste du temps à l'orphelinat, avec les enfants dont elle avait la charge. La nuit, elle dormait à peine deux ou trois heures sur un lit de camp, installé dans le débarras. On ne la voyait pratiquement plus jamais à la maison. C'est à cette époque qu'elle se remit à fumer : son visage se creusa alors d'un pli amer, comme si la cigarette lui inspirait un profond dégoût. Papa rédigeait des tracts et des manifestes destinés aux troupes et, en plus, il suivait un stage de formation accéléré sur l'utilisation du mortier : remontant les branches de ses lunettes, il abaissait légèrement les verres sur son nez et, à sa manière responsable, posée et rationnelle, il démontait, huilait et remontait l'engin, de fabrication locale, visant chaque écrou aussi consciencieusement qu'il annotait son livre sur les Juifs de Pologne. Ben Hur, Chita et moi remplissions des centaines de sacs de sable, aidions à creuser des tranchées et, pliés en deux, courions transmettre des messages d'une position à l'autre tandis que la Légion arabe transjordanienne bombardait Jérusalem assiégée. Un obus décapita un olivier, sous lequel le cadet des frères Sinopsky, qui subit le même sort, déjeunait de sardines en compagnie de son frère. Une fois la guerre finie, l'aîné partit à Afula après avoir cédé l'épicerie aux deux pères de Chita qui devinrent associés.

Je me rappellerai toujours cette nuit de fin novembre où la radio diffusa la résolution de l'ONU, adoptée à Lake Success : la création d'un État juif, quoique minuscule et divisé en trois blocs. Papa rentra à 1 heure du matin de chez le docteur Buster, chez qui tout le monde s'était réuni pour écouter la retransmission des résultats du vote.

– Réveille-toi, dit-il en se penchant pour me caresser la joue d'une main chaude.

Puis il souleva la couverture et, tout habillé, il se glissa à mon côté dans le lit (ce qu'il me défendait expressément de faire). Il garda le silence quelques instants sans cesser de me caresser la tête – j'osais à peine respirer –, puis il se mit à me confier de but en blanc des choses que l'on évitait soigneusement de mentionner à la maison, des choses au sujet desquelles je savais qu'il était préférable de ne pas poser de questions, des sujets tabous qu'il valait mieux éviter, un point c'est tout. D'une voix éteinte, il me parla de son enfance, quand maman et lui étaient voisins dans une petite ville de Pologne : les voyous qui habitaient le même immeuble les battaient sauvagement sous prétexte que les Juifs étaient tous riches, paresseux et hypocrites. Un jour, en classe, on lui avait ôté son pantalon de force, devant les filles, devant maman, pour se moquer de sa circoncision. Et quand son père, mon grand-père, que Hitler devait assassiner un peu plus tard, vint en costume et cravate de soie se plaindre auprès du directeur, des crapules l'avaient forcé à se déculotter à son tour devant les élèves.

– Mais, désormais, l'État hébreu existe, ajouta papa sur le même ton.

Soudain, il me serra violemment contre lui. Dans le noir, je heurtai son front de la main et, au lieu de ses lunettes, mes doigts touchèrent ses larmes. Ce fut la première et la dernière fois que je vis mon père pleurer. En fait, je ne l'avais pas vu, c'était ma main gauche.

Tel est mon récit : trois petits tours et puis s'en retourne à l'obscurité d'où il est venu en laissant derrière lui une souffrance mêlée de rires, de regrets et de surprise. Le matin, la carriole du marchand de pétrole passait devant chez nous : les rênes mollement posées sur ses genoux, le cocher agitait une sonnette en fredonnant une mélodie mélancolique en yiddish à l'intention de son cheval. Le commis de l'épicerie des frères Sinopsky possédait un chat étrange qui ne le quittait pas d'une semelle. « A-t-on jamais vu un chat fidèle ? s'exclamait M. Lazarus, le tailleur berlinois, en hochant la tête et en clignant les paupières, comme s'il refusait d'en croire ses yeux. C'est peut-être un *geist* [un "esprit"]. » Le docteur Magda Gryphius tomba amoureuse d'un poète arménien qu'elle suivit à Famagouste, à Chypre. Quelques années plus tard, elle réapparut avec une petite flûte dont je l'entendais parfois jouer la nuit. N'oublie jamais cela, me soufflait une voix intérieure, car c'est l'essentiel, le reste n'est qu'une ombre.

Quel est donc le contraire de ce qui s'est réellement passé ?

– Le contraire de ce qui s'est passé, c'est ce qui ne s'est pas passé, dit maman.

– C'est ce qui est sur le point de se passer, corrigea papa.

Un jour, quelque quatorze années plus tard, je posai la question à Yardena, rencontrée par hasard dans un petit restaurant de poisson à Tibériade, au bord du lac. En guise de réponse, elle éclata de ce rire lumineux, propre aux filles qui savent ce qui est possible et ce qui ne l'est plus. Puis, allumant une cigarette, elle déclara :

– Le contraire de ce qui s'est passé est ce qui aurait pu arriver sans les mensonges et la peur.

Ces paroles me ramenèrent à la fin de ce fameux été : les accords de sa clarinette, les deux pères de Chita, qui continuèrent à vivre sous le même toit même après la mort de sa mère, M. Lazarus, qui élevait des poules sur le toit et qui, quelques années plus tard, avait fini par se remarier – il s'était confectionné pour l'occasion un costume trois pièces bleu sombre et nous avait tous invités à un repas de noces végétarien mais, le soir venu, à la fin de la réception suivant la cérémonie, il avait sauté du toit sans crier gare –, le policier matricule 4479, la panthère dans la cave, Ben Hur, le missile que nous n'avions jamais lancé sur Londres et le bout de bois bleu qui, ballotté par le courant, achevait peut-être le périple qui le ramenait au moulin. Y avait-il un rapport ? Difficile à dire. Quant à mon histoire, était-ce une nouvelle trahison que de l'écrire ? Ou aurait-ce été le cas si, au contraire, je m'en étais abstenu ?

1994-1995

GALLIMARD

5, rue Gaston-Gallimard, 75328 Paris cedex 07

www.gallimard.fr

D'après photo © Robert Capa/Magnum.

Titre original :

PANTER BAMARTEF

© *Amos Oz, 1995. © Éditions Calmann-Lévy, 1997, pour la traduction française.* Pour l'édition papier.

© *Éditions Gallimard, 2020.* Pour l'édition numérique.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

SEULE LA MER
UNE HISTOIRE D'AMOUR ET DE TÉNÈBRES

Aux Éditions Calmann-Lévy

LA COLLINE DU MAUVAIS CONSEIL
LA BOÎTE NOIRE. Prix Femina étranger 1988
LA TROISIÈME SPHÈRE
CONNAÎTRE UNE FEMME
UN JUSTE REPOS (Folio n° 2802)
JUSQU'À LA MORT
LES VOIX D'ISRAËL
TOUCHER L'EAU, TOUCHER LE VENT (Folio n° 2951)
MON MICHAËL (Folio n°2756)
AILLEURS PEUT-ÊTRE
LES DEUX MORTS DE MA GRAND-MÈRE (Folio n° 4031)
NE DIS PAS LA NUIT
UNE PANTHÈRE DANS LA CAVE (Folio n° 4032)

Aux Éditions Stock

LES TERRES DU CHACAL
MON VÉLO ET AUTRES AVENTURES

Amos Oz

Une panthère dans la cave

Traduit de l'hébreu par Sylvie Cohen

Jérusalem à la fin des années 40, au crépuscule du mandat britannique sur la Palestine. Un jeune adolescent surnommé « Profi » joue au résistant en lutte contre l'occupant anglais, en rêvant de prouesses militaires et de sacrifice héroïque. À l'été 1947, ce garçon fanatisé par la rhétorique guerrière se lie d'amitié avec le sergent Dunlop, comptable de la police britannique : une bonne pâte d'homme, timide, trop gros et éternellement distrait, qui aime la Bible, admire le peuple juif et partage la passion de Profi pour le langage. Le sergent lui donne des cours d'anglais en échange de leçons d'hébreu, lui apprend à démythifier les héros bibliques et à regarder d'un autre œil les Arabes. Trahison... ou rédemption ?

Un roman initiatique à la fois simple et profond, léger et grave, ironique et tendre.

Cette édition électronique du livre *Une panthère dans la cave* d'Amos Oz a été réalisée le 08 décembre 2020 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782070427918 - Numéro d'édition : 164822).

Code Sodis : U34829 - ISBN : 9782072915161 - Numéro d'édition : 371785

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par Isako www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage.